

COUTUMES et TRADITIONS des FORCES ARMÉES CANADIENNES

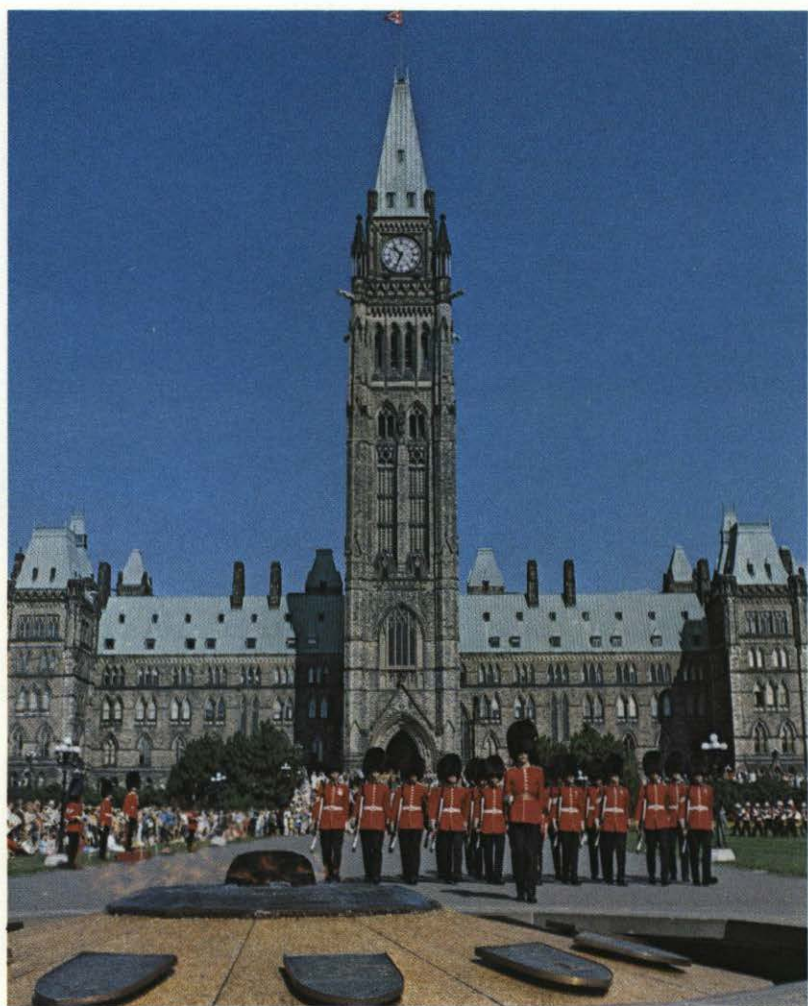
E.C. Russell



Éditions du Pélican

Diffusion: Éditions du Pélican, c.p. 1182
Québec, Qué. Canada G1K 7C3
(418) 692-0330

**COUTUMES
et
TRADITIONS
des
FORCES ARMÉES
CANADIENNES**



**COUTUMES
et
TRADITIONS
des
FORCES ARMÉES
CANADIENNES**

**par
E.C. Russell**

*Traduction de
Jacques Gouin*

**Édité par les Éditions du Pélican
conjointement avec
le ministère de la Défense nationale
et le Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada.**



Éditions du Pélican

Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Canada
et
Bibliothèque nationale du Québec
troisième trimestre de 1980.

ISBN 2 89011 001 X

© Ministre des Approvisionnements et Services Canada 1980,
no de catalogue du gouvernement du Canada
D2-62/1980F.

Cette tendance moderne à mépriser la tradition, à ne plus en tenir compte et à l'immoler sur l'autel de la commodité administrative, est une manie à laquelle devront résister les hommes sages dans tous les secteurs de la vie, mais plus spécialement dans notre vie militaire.

Maréchal lord Wavell, *Allocution aux officiers du Black Watch (Royal Highland Regiment) of Canada*, Montréal, 1949.

Le lecteur trouvera dans deux cahiers insérés entre les pages 64/65 et 192/193, trente-quatre photographies intéressantes reproduites en quadrichromie.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Avant-Propos	13
Préface de l'auteur	15
 INTRODUCTION	 19
<i>Chapitre I.</i> LE SALUT	25
<i>Chapitre II.</i> LE MESS	37
<i>Chapitre III.</i> LE DÎNER DANS LE MESS	45
<i>Chapitre IV.</i> D'AUTRES COUTUMES DE MESS	59
<i>Chapitre V.</i> TERMES ET EXPRESSIONS	71
<i>Chapitre VI.</i> OBSERVATION DU DEUIL	109
<i>Chapitre VII.</i> AUTRES COUTUMES MILITAIRES	119
— Jour maigre	156
— Coup de sifflet du maître d'équipage	141
— Changement de la garde	134
— Brevet	121
— Passer l'équateur	162
— Embarquement	149
— Feu de joie	151
— Défilé d'avions	145
— Clefs de la ville	135
— Lever	159
— Quartier libre	167
— Équipage à la bande	150
— Du monde sur le bord	147
— Mariage	159

— Jour de l'An	154
— Serment d'allégeance	177
— Promenade	166
— Réveil	169
— Tradition du fusil	180
— Rondes	174
— «Elle» et «Sa»	148
— Cloche du navire	139
— Boire un coup	119
— Sous-mariniens	179
— Cérémonie du crépuscule	127
— DMCV (Dieu merci, c'est vendredi)	146
— Calot	126
— Pleureurs	166
<i>Chapitre VIII.</i> LES MASCOTTES	183
<i>Chapitre IX.</i> LANCEMENT ET MISE EN SERVICE DES NAVIRES DE GUERRE	
CANADIENS	193
<i>Chapitre X.</i> QUELQUES MARQUES DISTINCTIVES ..	205
<i>Chapitre XI.</i> MUSIQUE ET COUPLETS	215
<i>Chapitre XII.</i> DRAPEAUX ET COULEURS	233
APPENDICE: CALENDRIER DES ANNIVERSAIRES OBSERVÉS PAR LES FORCES	
CANADIENNES	265
INDEX	291

AVANT-PROPOS

Parmi les autres nations, le Canada fait figure de jeune pays. D'un point de vue relatif donc, ses forces armées en sont encore à leurs débuts. Et pourtant, en un peu plus d'un siècle depuis la Confédération, en temps de guerre comme en temps de paix, les Forces canadiennes ont gagné le respect du monde entier. Les Canadiens, qu'on appelle souvent «les pacifiques» et qui se font rarement entendre en recourant à une exubérance excessive, en sont venus à estimer leurs Forces armées, voire à éprouver de l'affection pour elles. En bref, les Forces canadiennes étaient là, prêtes à intervenir, quand on a eu besoin d'elles. Peu importe la tâche à accomplir ou l'ampleur du sacrifice demandé, les Forces canadiennes s'en sont toujours acquittées avec un esprit et un sens professionnel inégalés.

Dans les pages de cet ouvrage, qui n'est pas un livre d'histoire, l'auteur a montré l'essence des croyances, des idées et des attitudes militaires, il y a ajouté des scènes empruntées à l'histoire des hommes, et il a fondu le tout en un tableau aux couleurs riches et vives, intitulé *Coutumes et traditions des Forces canadiennes*. Cet ouvrage constitue donc un jalon important dans l'histoire des Forces armées de notre pays.

De nombreux livres ont décrit et interprété l'histoire de la Marine royale du Canada, de l'Armée canadienne et de l'Aviation royale du Canada. Il est encore trop tôt pour essayer d'écrire une histoire des Forces canadiennes, unifiées il y a à peine dix ans. Mais cet ouvrage arrive à temps. Pour la première fois, quelqu'un rassemble et décrit les coutumes et les traditions observées actuellement dans

les Forces canadiennes et il souligne le rôle important que jouent ces coutumes et traditions pour préserver le moral élevé et ce qu'on pourrait appeler «l'esprit militaire» de nos forces armées. Je suis convaincu que cet ouvrage contribuera vraiment à susciter de meilleurs rapports entre nos marins, nos soldats, nos aviateurs et les citoyens de ce merveilleux pays.

L'amiral R.H. Falls,
Chef de l'état-major de la
Défense

Quartier général de la Défense nationale
Ottawa (Ontario)
le 4 décembre, 1979.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le 1^{er} février 1968, les trois anciennes armes qui, pendant quatre ans, avaient franchi diverses étapes de leur intégration, devinrent une seule arme unifiée, appelée les Forces armées canadiennes (plus souvent appelées simplement les Forces canadiennes). Du jour au lendemain, les entités juridiques connues sous les noms de Marine royale canadienne, Armée canadienne et Aviation royale canadienne, cessèrent d'exister en faveur de la nouvelle arme unique. Pendant les quelque dix ans écoulés depuis cette date, nombre des problèmes que posait l'unification de nos trois anciennes armes ont été résolus, de sorte que cette nouvelle entité fonctionne avec de plus en plus de souplesse et d'efficacité.

Cependant, en procédant à une réorganisation aussi draconienne d'un système plusieurs fois séculaire qui nous avait si bien servi dans le passé, l'état-major de la Défense a reconnu qu'il y avait danger de créer un vide dans le royaume des anciennes armes, — coutumes et traditions, — à moins que des mesures positives ne soient prises pour informer les officiers, les hommes et les femmes de la signification et de la valeur de cet aspect de leur héritage. Ce livre est le résultat de l'une de ces mesures.

Au départ, il m'apparut nettement qu'en traitant d'un sujet aussi vaste soit un outil essentiel à la discussion des origines des coutumes et traditions, il ne fallait pas que je tente de faire l'histoire des Forces canadiennes ou des unités qui les composent. Ce travail allait essentiellement consister à parler des coutumes et des traditions telles qu'elles existent et telles qu'elles sont observées aujourd'hui. Il

fut décidé également que certaines rubriques, comme les différents uniformes et les écussons d'unités, bien que se rattachant au sujet de la présente étude, se prêtent à de trop longs développements pour cadrer dans ce volume, de sorte que le lecteur désireux de se documenter là-dessus trouvera des références dans les notes en bas de page.

Quant à la documentation, j'ai cru que le lecteur ordinaire pouvait facilement ne pas tenir compte des notes en bas de page, mais que l'étudiant sérieux pourrait bénéficier de citations intégrales, ici et là dispersées dans ce volume, identifiées par des notes placées, par commodité, non loin du sujet à l'étude.

La plupart des ouvrages de ce genre ont toujours été conçus, dans le passé, à l'intention des officiers. Nous espérons que celui-ci intéressera les militaires de tous grades et le public en général.

Au cours de mes recherches et de la rédaction de cet ouvrage, j'ai bénéficié d'une aide incomparable. Dans leur sagesse, les officiers supérieurs du Quartier général de la Défense nationale ont fait en sorte, à mon grand avantage, que je sois attaché à la Direction du Cérémonial dont le directeur, le lieutenant-colonel N.A. Buckingham (retraité), et le personnel m'ont généreusement prodigué leur connaissance de mon sujet et mis à ma disposition leurs commis et sténos d'une façon vraiment enjouée et coopérative.

Les recherches nécessaires à cette étude auraient été doublement difficiles si je n'avais obtenu la collaboration la plus entière du personnel de la Bibliothèque du ministère de la Défense nationale et de la Direction du service historique.

Outre les livres et autres documents d'archives, une source très importante, à vrai dire indispensable, de documentation de première main est constituée des connaissances et souvenirs des militaires eux-mêmes, tant en activité de service qu'à la retraite. Je suis vivement reconnaissant envers les centaines de personnes, dont les grades s'échelonnent d'officier général à caporal, que j'ai interviewées dans les établissements, unités et navires, et envers ceux qui ont pris le temps et se sont donné le mal de répondre de façon aussi détaillée à mes nombreuses demandes écrites de renseignements.

Je suis également obligé envers ces personnes patientes et intéressées à mon sujet qui ont aimablement lu mon manuscrit à diverses étapes de sa rédaction et qui m'ont ainsi fait éviter de nombreuses défaillances et erreurs: le lieutenant-colonel N.A. Buckingham (retraité); M. P.A.C. Chaplin; le contre-amiral J.A. Fulton; le colonel Strome Galloway; le major-général G.A. MacKenzie; le

lieutenant-général H. McLachlan; le capitaine (M) J. W. Russell; et le lieutenant-commander N. J. Russell (retraité). Cependant, afin de protéger mes critiques, je dois avouer que toutes erreurs de fait, conclusions tirées et opinions exprimées relèvent de ma seule responsabilité.

E.C. Russell
QGDN Ottawa
1^{er} juin 1977.

INTRODUCTION

Les coutumes et traditions font partie intégrante de notre vie quotidienne, tant civile que militaire. Ce sont des aspects très concrets de la vie, et pourtant ce sont des termes plutôt nébuleux. Il est difficile de définir avec quelque précision ce que sont les coutumes et traditions; il est plus facile de dire ce qu'elles ne sont pas que ce qu'elles sont en réalité.

On peut dire d'une coutume que c'est une pratique ou observance depuis longtemps établie, considérée comme une règle non écrite et dont la réalité et l'usage persistant dépendent du consentement séculaire d'une collectivité. De nombreux aspects de notre existence sociale sont régis ou réglementés par la coutume.

La tradition n'est pas tant une pratique qu'un processus de transmission d'une génération à une autre de connaissance, croyances, sentiments, façons de penser, mœurs ou codes de conduite, bref une philosophie de la vie ou même une foi, sans instructions écrites. La tradition recourt au symbolisme, comme il se doit, car les êtres humains, à l'exception des plus évolués, ont du mal à exprimer des idées spirituelles et abstraites en peu de mots. L'homme a constaté que des sentiments et convictions ancrés depuis longtemps dans le coeur et l'esprit se transmettent de l'un à l'autre beaucoup plus efficacement au moyen d'un geste ou d'une parole symbolique depuis longtemps compris et accepté. De quelle meilleure façon peut-on exprimer l'amour de sa patrie, le respect de ses lois et institutions, la considération que l'on a pour ses concitoyens et la vénération de son héritage que par la posture et l'attitude que l'on prend lorsque le drapeau national est hissé ou amené?

Mais il faut également se rappeler que les coutumes et traditions ne sont pas sacro-saintes pour toujours. Comme les mots d'une langue, ce sont des choses vivantes: elles naissent et meurent. Car elles reflètent des conditions sociales et des valeurs morales. Elles illustrent des innovations politiques et des progrès technologiques. Elles changent. Comme le disait le philosophe Alfred Whitehead, les sociétés qui ne peuvent associer une révérence pour leur symbolisme à la liberté de le réviser peuvent en définitive tomber en décadence. Il est essentiel de renoncer discrètement à un sentiment usé, et il en sera ainsi, car, essentiellement les coutumes et traditions vivent par consentement unanime.

Le rythme rapide du changement dans la société moderne a entraîné, de toute nécessité, la disparition d'innombrables petites coutumes en moins d'une génération. Ainsi, il y a quelques années seulement, on ne voyait jamais un officier en costume civil sans chapeau. Comment aurait-il pu, autrement, saluer ou rendre un salut sans lever son chapeau? Mais le métier de chapelier, comme celui de modiste, est disparu dans une large mesure. On ne l'aurait pas vu non plus en uniforme, les bras chargés de sacs débordants d'articles d'épicerie. Mais avec l'avènement du supermarché, de la disparition graduelle de la livraison des marchandises, et l'afflux massif des épouses sur le marché du travail, il ne reste pratiquement aucune solution de rechange. De même, il fut un temps, pas très éloigné de nous, où l'on n'aurait guère vu des officiers se rendre à bicyclette à leur caserne ou chantier naval, mais les pénuries d'essence et de moyens de transport du temps de guerre changèrent bientôt la situation.

Certains changements dans les coutumes des Forces canadiennes ont été le résultat de l'unification législative des trois armes. Pour nombre de gens, il paraît étrange de voir des officiers de marine et matelots arborer une moustache, contrairement à la vieille coutume des marines royales, mais tout à fait conforme à la tradition de l'Armée et de l'Aviation. Pourtant, le salut de la main, tenu en haute estime depuis longtemps dans la Marine, avec le dos visible, est maintenant de rigueur dans les forces terrestres et aériennes.

Sur un ton plus sérieux, on se rappelle l'histoire de la mutinerie à bord du HMS *Bounty* en 1789, les cours martiales qui s'ensuivirent et la scène angoissante du jeune aspirant qui apprit le sort affreux qui l'attendait en apercevant sur la table son poignard pointant vers lui. Jusqu'à l'unification des trois armes en 1968, un règlement de la Marine royale canadienne se lisait ainsi:

«Si l'accusé est un officier et qu'il a été trouvé coupable, l'Officier de la Cour, avant la ré-ouverture de celle-ci, aura tourné l'épée de l'Accusé vers lui (1).»

Une autre coutume, disparue depuis peu, consistait à vendre à l'encan les biens d'un simple soldat décédé, alors que ses camarades d'armes versaient des prix de beaucoup supérieurs à la valeur réelle des biens vendus. C'était là une façon d'atténuer les difficultés financières de la veuve et des orphelins en attendant le versement de la pension militaire.

Les gens sont peut-être plus honnêtes aujourd'hui. De toute façon, l'estran coloré, appelé *Rogue's Yarn* (fil de coquin) qu'on insérait autrefois dans les cordages navals pour empêcher le vol et le recel, est maintenant disparu, tout comme la marque de l'État, appelée *Broad Arrow* (large flèche) qui identifiait les magasins de Sa Majesté depuis l'époque d'Henri VIII jusqu'à 1949 au Canada, c'est-à-dire depuis près de quatre siècles (2).

Parfois, certains mots décrivant une coutume persistent dans la langue, longtemps après que la coutume elle-même est disparue, comme par exemple les mots «drummed out» (dégrader au son du tambour). L'une des dernières fois où un soldat a subi un procès, a été trouvé coupable et expulsé («drummed out») de son régiment au son de *The Rogue's March* et a souffert l'indignité de se faire bouter hors de la barrière de la caserne par le plus jeune tambour remonte à 1867 (3).

De même, bien que le terme «cashiering» (casser, réformer ou limoger un officier) soit encore assez bien connu, cette forme ignominieuse de renvoi d'un officier a rarement été employée ces dernières années. Un cas intéressant d'une sentence de ce genre infligée à un officier est celui d'un officier du 64th Regiment of Foot qui fut trouvé coupable d'ivresse alors qu'il était responsable de la garde de prisonniers de guerre dans l'île Melville, dans le bras nord-ouest du port de Halifax en 1813 (4)*.

Puis il y a ces coutumes qui naissent d'une façon plus ou moins frivole, s'enracinent fermement avec le temps, pour ensuite s'estomper discrètement. Un exemple de cela est celui du bouton supérieur du veston de l'uniforme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le Corps d'aviation royal canadien, le fait de laisser son

Note du traducteur: Tous les termes et expressions utilisés dans les Forces canadiennes étant les mêmes que ceux qu'utilisent les Forces britanniques, donc n'ayant pas d'équivalents en français, nous avons cru opportun de les citer en anglais dans le texte et de les faire suivre par une traduction française entre parenthèse.

bouton supérieur déboutonné était la marque d'un pilote de chasse. À bord d'une corvette ou d'un frégate de la Marine royale canadienne portant de six à sept lieutenants, y compris le capitaine, le bouton du haut du veston court d'un officier naval identifiait celui-ci comme étant le «N° 1», soit le premier lieutenant, c'est-à-dire l'officier exécutif ou le commandant en second. Cette coutume très répandue de l'atmosphère peu guindée de la guerre, le bouton du haut déboutonné, n'a pu survivre au «bon ordre et à la discipline» du temps de paix.

Sur un tout autre plan, il est malheureux que dans l'esprit de ceux de l'extérieur des Forces canadiennes il fait confusion en matière de traditions militaires. De temps à autre, on fustige «l'esprit militaire», on accuse les militaires d'étroitesse d'esprit, de traditionalisme inflexible, d'envisager les problèmes de défense aujourd'hui en fonction de la manière dont la dernière guerre a été livrée. De telles critiques confondent et mêlent deux secteurs tout à fait distincts de pensée et d'effort.

Nulle personne sensée ne voudrait souscrire à des concepts stratégiques, à une pensée tactique ou à des procédures opérationnelles qui n'ont pas leur place à notre époque. Mais il ne faut pas confondre cela avec l'appréciation militaire traditionnelle de la valeur solide de ces qualités que nous appelons patriotisme, dévouement, loyauté, courage et la fierté qui en découle envers son unité et les Forces armées (5). Voici comment un éminent historien naval a exprimé cette pensée avec beaucoup d'à-propos:

«On pourrait comparer les avions, les torpilles, les bombes et les mines de la Marine aux champignons qui ont poussé dans la prairie de sa longue histoire; mais la Tradition, — ce qu'on en attend et ce qu'elle attend d'elle-même, — est un chêne en pleine maturité, bien qu'encore dans sa prime jeunesse, toujours planté solidement au milieu du champ (6).»

Dans le passé, les Canadiens ont appris à leur grand chagrin que, parfois, un peuple doit se lever et combattre pour les principes qu'il chérit. Les caractéristiques essentielles à une force militaire chargée de la défense d'un peuple sont les normes d'instruction, les niveaux de discipline et la qualité du leadership qui, ensemble, constituent la compétence professionnelle. L'objectif est donc de préparer le marin, le soldat et l'aviateur à faire face, avec confiance et enthousiasme, aux contraintes et exigences de la guerre moderne. Mais il est un autre élément de ce mélange qui produit le combattant de premier ordre. C'est le moral. Comme l'a dit le maréchal Mont-

gomery, le moral du soldat est l'élément le plus important dans la guerre.

Les militaires, à vrai dire, agissent selon un rythme différent de celui des autres classes de la société. Pour réussir au combat, ils doivent avoir le courage et la résistance mentale et physique essentiels à l'endurance. Leur entraînement doit leur assurer les connaissances nécessaires et la confiance en leurs armes. Ils doivent croire en leurs chefs, avoir confiance en leurs camarades et savoir pourquoi ils combattent. Leur discipline doit être telle qu'ils peuvent obéir aux ordres implicitement, dans les conditions les plus difficiles, et effectivement y obéiront, pourtant avec imagination et ingéniosité, et au besoin avec indépendance d'esprit. Quelque complexe que soit le véhicule ou l'arme, c'est le bien-être spirituel et la compétence professionnelle du combattant lui-même qui constituent la force décisive dans la bataille.

L'histoire de nos forces armées confirme incontestablement que les coutumes et traditions contribuent fortement à l'élévation du moral et au dévouement à une cause commune en favorisant cette fierté envers le service et envers eux-mêmes qui a si souvent poussé les Canadiens à persister dans l'adversité et à atteindre la victoire.

Références

1. Naval Order 112.05/3 (31) (1958).
2. Rivers-Macpherson, colonel E.R., «La large flèche», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 10, n° 1, 1956, pp. Voir aussi *The Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, n° 6, déc. 1922, et vol. 9, 1930, p. 175.
3. Mackenzie-Rogan, J., *Fifty Years of Army Music*, Londres, Methuen, 1926, pp. 9-11. Cependant, *The Rogue's March* a été seriné dans les oreilles des prisonniers jusqu'à une époque relativement moderne. Dans les lignes canadiennes près de Rimini, en Italie, en 1944, plusieurs soldats furent jugés sommairement pour désertion face à l'ennemi, trouvés coupables et condamnés aux travaux forcés. Dans le carré traditionnel formé par le bataillon, le sergent-major régimentaire, armé d'un couteau, coupa publiquement les insignes régimentaires de chaque condamné, et la musique entonna l'air infâme au moment où les coupables défilèrent pour aller expier leur crime en Afrique du Nord. (Interview de l'auteur avec le colonel Strome Galloway, Ottawa, le 30 novembre 1976). De même, aux casernes Hamilton Gault d'Edmonton, au début des années 60, un soldat fut jugé sommairement pour vol et, dans un carré formé par ses camarades d'armes, on lui enlève ses insignes régimentaires et on l'escorta jusqu'à la barrière où il fut pris en main par la police civile. (Interview de l'auteur avec le capitaine J.W. Miles et le major D.J. Campbell, Casernes Currie, Calgary, le 17 novembre 1976).
4. Logan, H.M., «Some Courts Martial of the Past», *Canadian Defence Journal*, vol. 5, 1927-1928, p. 72.
5. Gellner, John, *Canadian Defence Quarterly*, vol. 5, n° 2, hiver 1975, pp. 5-6 et 40. Voir aussi Kaulback, lieutenant-colonel R.J.A., «The Regiment», *Journal of the Royal United Service Institution*, vol. 91, 1945, pp. 259-260.
6. Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, p. 612.

CHAPITRE I

LE SALUT

Le salut est aussi ancien que l'histoire elle-même, car il est essentiellement à la fois une salutation et une marque de respect et, en tant que tel, a précédé fort longtemps les forces militaires organisées. Au niveau de n'importe quelle couche de la société, la caractéristique d'un gentleman ou d'une dame est le respect qu'il ou elle manifeste à l'égard de supérieurs, subordonnés ou pairs. L'une des façons dont les membres des Forces canadiennes manifestent un tel respect est par la fierté et l'élégance avec lesquelles ils saluent ou rendent hommage, ce qui est la marque des bonnes manières indispensables à la discipline militaire.

Comme de nombreuses autres coutumes, le salut a quelque chose de dynamique. Qu'il s'exécute au moyen de la main, d'un canon ou d'un drapeau, il est plein de vie. Les apparences extérieures changent de temps à autre, mais le symbolisme, le sentiment ou message transmis, demeurent constants. Un auteur du XVIII^e siècle a décrit le salut de son époque de la façon originale mais colorée suivante:

« Dans le domaine militaire, le salut peut se manifester par une salve d'artillerie ou de mousqueterie, ou par les deux à la fois, pour honorer une personne d'une qualité extraordinaire. De la même façon, les drapeaux saluent les personnes de rang royal et les généraux commandants en chef; ce qui se fait en abaissant la pointe du drapeau vers le sol. En campagne, lorsqu'un régiment doit être passé en revue par le roi ou par son général, les tambours battent une marche pendant qu'il défile le long de la ligne,

et les officiers saluent à tour de rôle, inclinant leur courte pique ou épée vers le sol; puis, se redressent et enlèvent leur chapeau. Les enseignes saluent tous ensemble en amenant leurs drapeaux (1).

On peut classer les saluts en saluts royaux, saluts nationaux et saluts personnels. De telles marques de respect ou d'hommage se manifestent de différentes façons, par exemple: le salut de la main; le son des clairons ou trompettes; le sifflement accompagnant la montée à bord d'un navire; l'exécution de l'hymne national et d'autres saluts musicaux; le défilé des gardes et musiques; le tir de canons; l'immersion des pavillons et la rentrée des drapeaux. Chaque forme de salut possède une longue tradition.

Le salut de la main est le salut personnel des officiers, sous-officiers et hommes de troupe. C'est un geste symbolique qui revêt plusieurs significations. C'est une salutation. C'est une marque de respect et de confiance mutuels. C'est un geste de courtoisie, de bonnes manières. C'est une marque de loyauté. C'est une reconnaissance de l'autorité que comporte le brevet de la reine, ainsi que de la responsabilité et du statut du titulaire de ce brevet; il symbolise également la volonté, voire l'obligation, d'accepter d'être dirigé. Et le salut ne comporte aucune servilité, aucune perte de dignité, car chaque membre des forces armées a un supérieur et reçoit des directives, jusqu'au niveau du Chef de l'état-major de la Défense et de Sa Majesté la reine qui exercent leurs diverses autorités en vertu des pouvoirs qui leur sont conférés par une loi du Parlement.

Le salut de la main des Forces canadiennes est le salut naval selon lequel la paume de la main est inclinée légèrement vers le bas et l'intérieur, de sorte qu'elle reste invisible, contrairement à la tradition de l'Armée et de l'Aviation selon laquelle la paume est tournée verticalement vers l'extérieur. Ce salut a été adopté au moment de l'unification des Forces armées en 1968. Pourtant, historiquement, le salut de la main a été utilisé dans l'Armée britannique longtemps avant qu'il ne le fût dans la Royal Navy.

Il existe plusieurs versions quant à l'origine du salut de la main, mais à cause de la grande ancienneté de cette coutume, on peut rarement les corroborer. La plupart renferment l'idée de manifester une intention amicale. La paume de la main droite, celle de l'arme, vide. La visière du casque du chevalier en position ouverte, montrant la figure et manifestant ainsi la vulnérabilité volontaire de celui qui salue. Cependant, malgré l'absence de preuves incontestables, il semblerait raisonnable de présumer que le salut de la main découle de

l'ancien geste de salutation et de marque de respect, la découverte de la tête, qui, elle-même remonterait probablement à l'époque de la chevalerie (2).

Avant le milieu du XVIII^e siècle, dans l'Armée britannique aussi bien que sur le continent, il semble tout à fait acquis que le salut personnel se rendait en enlevant son chapeau. En fait, cette coutume persista dans la Royal Navy jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Mais pendant les années qui s'écoulèrent entre le Soulèvement de l'Écosse (1745) et la Révolution américaine (1776), certains régiments de l'Armée britannique instaurèrent de façon sporadique le salut de la main qui consiste à porter celle-ci au casque. Un ordre régimentaire du Coldstream Guards, de 1745, se lit ainsi: «Ordre est donné aux hommes de ne pas enlever leur chapeau lorsqu'ils croisent un officier, ou qu'ils lui parlent, mais seulement de porter leur main à leur chapeau et de s'incliner au moment de croiser l'officier.» Cela nous paraît une mesure raisonnable, pour peu que l'on considère l'ornementation des couvre-chefs de l'époque et l'usure causée par leur enlèvement continu (3).

Cela semblerait expliquer également la différence qui existe entre le salut de l'armée, — paume ouverte et étendue et simple toucher du chapeau orné de l'époque, — et le salut naval, — paume inclinée vers le sol (qu'on disait souillée par le tangage), étant le premier mouvement visant à saisir la calotte à larges bords entre le pouce et l'index afin que le matelot puisse l'enlever pour saluer. Il est certain que le salut naval de la main, celui qui est maintenant en usage dans les Forces canadiennes, est devenu officiel dans la Royal Navy en 1890, et a été défini clairement à l'article 145 des *King's Regulations & Admiralty Instructions* de 1908, qui s'est appliqué à la Marine royale canadienne nouvellement créée, dès sa formation en 1910 (4).

Évidemment, le salut de la main comporte davantage que la seule marque de respect échangée entre deux personnes. Il comporte une expression de loyauté lorsque se joue l'hymne national; de respect pour le drapeau et ce qu'il représente, lors de la sonnerie et du coucher du soleil; et pour le drapeau et emblèmes de la reine, pour les drapeaux et guidons d'unités.

L'une de ces marques de respect est particulière à la vie à bord d'un navire. La coutume veut que les officiers et matelots saluent en montant à bord d'un navire et en descendant. Dans certaines marines, l'officier ou matelot s'arrête au côté du navire, fait face à la poupe (où se trouvent le pavillon et le gaillard) et puis saluent. Bien que ce ne soit pas la pratique courante dans les navires de la Royal

Navy, le salut associé à l'embarquement sur le gaillard est encore d'usage dans les navires de guerre canadiens.

On a longtemps débattu de l'origine et de la signification précise du salut au gaillard. Certains prétendent que c'est une marque de respect envers le poste de commandement et de l'autorité royale dont découle le commandement, c'est-à-dire le brevet du capitaine. Mais de nombreux historiens croient, bien que sans preuves solides, que ce salut vient de l'obéissance qu'on manifestait jadis à l'égard d'un oratoire ou crucifix qui, dit-on, se trouvait à l'arrière, et qu'il pourrait bien se rattacher à des rites religieux remontant à l'ère pré-chrétienne.

Il est certain que des preuves abondantes attestent que, pendant des siècles, le gaillard était considéré comme un lieu quasi sacré, respecté en tant que place d'honneur du navire, comme siège de l'autorité et du commandement, comme un secteur du premier pont réservé uniquement à certains membres de l'équipage, et exigeant une norme d'habillement et de décorum non exigée dans d'autres parties du navire (5). Il y a environ un siècle et demi, voici comment un officier de marine définissait le sentiment de respect frisant la révérence qui était particulier au gaillard: «Chaque personne, y compris le capitaine, en posant le pied sur ce lieu sacré, touche son chapeau... Ce rite est devenu à ce point une habitude que, dans la nuit la plus obscure, alors que personne ne peut se trouver près de l'écoutille, il est invariablement exécuté avec la même précision (6).»

Dans les navires de la Royal Navy, ce qu'on considère comme la limite avant du gaillard est marquée par une bande de laiton fixée au revêtement du pont, laquelle forme une ligne traversant celui-ci de bord en bord. Nous sommes loin du gaillard de «murs de bois» qui s'élevait au-dessus du pont principal et, pourtant encore, au-dessus du demi-pont. Et il se peut que ce soit à cause des changements radicaux intervenus dans la conception des navires que cette ancienne coutume consistant à saluer le gaillard est effectivement en voie de disparition. La localisation du mécanisme de détection sonar, les puits de mortiers et les ponts d'envol dans la partie arrière du destroyer moderne a probablement condamné les gaillards spacieux d'autrefois et, par voie de conséquence, les activités et observances qui lui étaient traditionnellement associées.

Enfin, le salut de la main s'exécute dans certaines unités en commémoration des disparus, geste qui symbolise ce qu'on pourrait appeler l'esprit du régiment. Chaque jour, tous les officiers et hommes de troupe, en entrant pour la première fois dans la salle d'armes du

Royal Montreal Regiment, regardent et saluent une tablette fixée au mur qui est consacrée à ceux de leur régiment qui sont morts au champ d'honneur. La même coutume est observée à la salle d'armes de Belleville du Hastings and Prince Edward Regiment, où une plaque de huit pieds carrés en forme de couronne et d'insigne d'épaule dévoilée en 1965, rappelle la mémoire de ceux qui font désormais partie du « bataillon blanc » du régiment (7). De même, tous les officiers et hommes de troupe qui défilent devant la plaque du centre de la salle d'exercice des Fusiliers Mont-Royal, s'arrêtent et saluent les morts du régiment qui sont tombés au champ d'honneur (8).

Les élèves-officiers du Royal Military College of Canada, de Kingston, sont éduqués dans la même tradition. À l'entrée du terrain du collège se dresse une barrière massive de pierre calcaire et de granit, érigée par le RMC Club, dont la pierre angulaire fut posée en 1923 par le gouverneur général, le vicomte Byng de Vimy. Sur des tablettes de bronze apposées sur la barrière figurent les nom des morts de guerre du collège. En conformité de la coutume des Forces armées, tous les élèves-officiers saluent l'Arc commémoratif du collège (9).

Étroitement lié au salut de la main est le salut avec le fusil, c'est-à-dire le « présentez armes », et le premier mouvement de ce rite, c'est-à-dire le salut de la crosse. Ici encore se retrouve le thème constant de l'incapacité volontaire de se défendre qui est un signe d'amitié. Dans la position prise par la sentinelle ou le garde, l'arme est inoffensive.

Un des premiers exemples du « présentez armes » fut celui du Green Regiment, un des régiments des Bandes entraînées ou Milice de la ville de Londres, lors de la Restauration de 1660. Cette unité formait une garde d'honneur au pont Southwark à l'occasion du retour d'exil du roi Charles II. On nous raconte que ces troupes « qui, sur l'ordre de leur officier avaient présenté la crosse de leur mousquet à Sa Majesté au moment où il défilait devant elles, tirèrent un grand nombre de salves » après le passage du cortège royal (10).

Bien qu'il n'existe aucun modèle d'épée particulier aux Forces canadiennes, cette arme est utilisée dans certaines cérémonies, et cela malgré que l'Aviation royale canadienne ait discontinué l'usage de l'épée en 1952. L'épée est utilisée par les détachements armés qui accompagnent le drapeau de la reine et d'une unité, et dans les cérémonies de changement de commandement. Et les officiers de marines portent encore l'épée lorsqu'ils rendent une visite officielle à des dignitaires dans des ports d'escale.

Comme dans les autres formes de salut, l'épée, bien que

dégaînée, se trouve, en position finale, à pointer vers le sol, représentant ainsi un geste amical, contrairement à un geste hostile. Ce geste symbolise la confiance que l'on a à abaisser la garde. Celle-ci, qui protège la main, était jadis en forme de croix, et l'est encore dans certains modèles d'aujourd'hui. Cela a fait croire pendant longtemps que le premier mouvement selon lequel la poignée est portée au menton aurait été une tradition remontant à l'époque des Croisades, alors que le croisé baisait la croix (poignée) juste avant de s'engager dans le combat.

Le tir de salves de canons en l'honneur d'un membre de la famille royale ou d'un personnage éminent, ou encore en l'honneur d'un état étranger, ou pour marquer une occasion spéciale, est une coutume très ancienne. Le salut du canon exécuté par les Forces canadiennes aujourd'hui se fait par les canons des navires de guerre canadiens et par les batteries du régiment royal de l'Artillerie canadienne, à des stations désignées à cette fin d'un littoral à l'autre du pays.

Il semble que cette ancienne coutume se soit d'abord établie à bord de navires en mer. À l'époque de la navigation à voile, les canons, dont le tir était réglé dans leurs embrasures tout le long de la batterie étaient souvent complètement chargés et prêts à tirer. En les tirant pour saluer, cela voulait dire que, pendant tout le temps qu'il fallait pour les écouvillonner, les recharger et les retirer, le navire était virtuellement sans défense, manifestant ainsi une intention amicale.

Une certaine forme de protocole, mesurant le degré d'honneur accordé, selon le nombre de boulets ou d'obus tirés, a toujours été observée. Maint canonnier a souvent fait passer un marbre d'une poche à une autre afin de s'assurer d'éviter d'insulter quelque personnage important ou de causer un incident diplomatique! Il est intéressant de comparer la phraséologie des règlements d'aujourd'hui avec celle d'il y a près de deux siècles:

«Les honneurs militaires rendus par le salut aux canons... à des personnages de marque... sont classés ainsi: ... Saluts généraux selon lesquels le nombre de boulets tirés dépend de l'occasion ou du statut du personnage honoré (11)...»

«Lorsqu'une personne de qualité, ou de notoriété publique, monte à bord d'un navire de Sa Majesté, on peut la saluer à leur montée à bord, et également à son départ, avec le nombre suivant de canons: un duc ou un ambassadeur avec 15 canons. Les autres ministres publics ou personnes de qualité avec 11 canons ou moins, selon le degré de leur qualité (12).

Le détail qui intrigue la plupart des gens, concernant le salut du canon, est le fait que, dans la plupart des cas, le nombre de boulets ou d'obus tirés, tant jadis que de nos jours, est impair: 21 canons pour un salut royal et le salut national, 19 pour un ambassadeur, 17 pour un amiral ou un général, et ainsi de suite. Ici encore, on a beaucoup écrit à propos de cette intéressante coutume, liée à d'anciennes croyances religieuses et à de vieilles superstitions. Shakespeare était très conscient de ce phénomène, comme l'atteste ses *Joyeuses épouses de Windsor* où il fait dire à Falstaff à propos d'un événement qui se reproduit trois fois: «... les nombres impairs portent bonheur, j'espère... On dit que les nombres impairs ont une vertu divine...». (Acte V, Scène I, traduction de François-Victor Hugo).

Le fait est que, traditionnellement, un nombre impair de coups de canon en guise de salut évoquait un événement joyeux, alors qu'un nombre pair dénotait la mort, bien que, évidemment, il y ait eu des exceptions. Voici ce qu'un écrivain du XVII^e siècle écrivait à ce sujet:

«Les saluts aux canons et les cérémonies, marqués par un nombre impair de coups tirés, sont à ce point observables en mer que chaque fois qu'on procède autrement les gens sont portés à conclure que soit le capitaine, soit le maître, soit le canonnier est mort pendant le voyage... C'est également la coutume (comme nous l'avons dit plus haut) qu'à la mort soit du capitaine, soit du maître, soit du canonnier, soit de tout officier en chef, lorsque le corps est jeté à la mer vers sa sépulture, on sonne le glas et l'adieu avec quelques canons; ceux-ci (tel qu'indiqué ci-dessus) sont toujours en nombre pair (13).»

On ignore exactement quand la pratique du salut aux canons acquit un standing fondé sur le nombre de coups tirés. Les témoignages révèlent que l'arrivisme, faiblesse humaine, était très mal vu. Il est certain que dès l'époque élisabéthaine on se plaignait de la dépense qu'entraînait le salut aux canons exécuté par plusieurs pièces (14). Cela amena divers règlements visant à limiter et à définir le nombre de coups tirés.

L'un de ces règlements, paru à Londres en 1688, s'intitulait «Échelle du salut aux canons devant être observée dorénavant dans la Marine royale de Sa Majesté.» On y établissait une échelle de saluts à accorder aux officiers de marine: pour un capitaine, 11 canons; pour un capitaine agissant à titre de commodore, 13 canons; pour un contre-amiral, 15 canons; pour un vice-amiral, 17 canons; pour un amiral, 19 canons. On n'y mentionnait pas les honneurs à rendre à la royauté mais, en vertu d'un règlement de 1731, l'Amirauté décrétait

que le salut royal devait s'exécuter par «le nombre de canons que l'officier en chef jugera à propos, mais n'excédant pas 21 par navire.» Il semblerait donc que le salut rendu au souverain fût peut-être une progression par rapport à celui réservé à un amiral (15). Mais on ne disait mot du Lord Grand Amiral d'Angleterre.

Une forme tout à fait différente de salut consiste à saluer un navire avec son pavillon. Ce rite remonte à l'ancienne coutume qui consistait à abaisser les huniers ou, dans les petites embarcations, à laisser flotter la grand-écoute. En dégageant l'air de la voile, on faisait le geste symbolique du filer au large du navire, manifestant ainsi sa soumission. Cette idée est exprimée dans un manuel du marin du XVIII^e siècle: «Abaissier ou caler le pavillon consiste à l'amener vers le chouquet; et cela se fait en saluant avec le plus grand respect, ou en signe de reddition à un ennemi au combat (16)».

Dans la tradition britannique, la coutume de saluer un navire de la Marine royale avec son pavillon s'est précisée au cours des six siècles écoulés depuis le roi Jean jusqu'à Trafalgar. Les monarques anglais ont manifesté leur souveraineté sur la Manche et la mer d'Irlande en exigeant, et en obtenant en grande partie, cette marque de respect envers le drapeau britannique (17).

Enfin, le salut aux canons a été, pendant des siècles, une façon d'exprimer la joie d'un peuple reconnaissant, pas mal dans le même esprit qu'on chante un *Te Deum* dans les églises pour marquer la délivrance d'une catastrophe. Parfois, les canons grondaient pour exprimer simplement la joie d'une célébration.

Une occasion de ce genre, sur une grande échelle, fut la célébration qui eut lieu dans la petite ville de Norwich, en Est-Anglie, lorsque l'Armada espagnole périt au combat et dans la tempête en 1588.

«Le 22 septembre, jour d'action de grâces marquant le renversement des Espagnols, les gros canons tiraient des salves de salut toute la journée, les soldats du village déchargeaient leurs arquebuses et mousquets dans les prairies. Les drapeaux flottaient aux maisons et, au son des tambours, flûtes et trompettes, les chanteurs de noëls (fanfares officielles de ville ou de village) chantaient près de la croix du village (18).»

Nombreux sont ceux qui ont vu la croix illuminée sur le sommet du Mont-Royal qui surplombe la ville de Montréal. Mais peu nombreux sont ceux qui associent cette scène à une autre qui eut lieu quelques décennies seulement après la bataille de l'Armada.

L'établissement de Ville-Marie entouré de pieux, dans l'île de Montréal, fut fondé en 1642. Le jour de Noël de cette année-là, ce

fortin qui abritait Maisonneuve et les «Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France» fut menacé d'une destruction imminente par les eaux débordantes du Saint-Laurent.

Le 6 janvier, fête de saint Joseph, 1643, Maisonneuve transporta jusqu'au sommet de la montagne une croix nouvellement confectionnée que les colons érigèrent en reconnaissance de leur délivrance. De retour au fort, la petite garnison continua la célébration en tirant les canons installés sur une plate-forme surélevée pour défendre le petit établissement (19)».

Très peu de villes canadiennes ont eu la distinction de se voir baptiser par un salut royal. Tel fut pourtant le cas de Toronto. C'était le 24 août 1793, et l'emplacement de la future ville, protégé des vents en provenance du lac par l'île de Toronto, ne comptait que quelques Indiens amis et une petite garnison. C'est ce jour-là que le lieutenant-gouverneur John Graves Simcoe apprit la victoire du duc de York à Famars, remportée plus tôt au cours de l'année. Afin de célébrer cette victoire et de marquer le baptême de la nouvelle station, York, Simcoe rassembla bientôt ses ressources. Des canons de 12 et de 18 livres, ramenés plus tôt d'Oswegatchie et de l'île Carleton, ainsi qu'un détachement du Queen's Rangers, furent amenés sur la grève sablonneuse située à l'orée de la forêt de pins. Au large se trouvaient les goélettes royales *Mississaga* et *Onondaga*. Ce jour-là, toutes les forces participèrent au salut royal, remerciant ainsi simultanément pour le succès remporté contre l'ennemi en Europe, et marquant du même coup le début d'une grande ville qui allait surgir des étendues sauvages du Nouveau Monde (20).

Enfin, il y eut déjà un salut royal qui dut sûrement confondre les ennemis de la reine. C'était le 2 juin 1953, dans les lignes canadiennes faisant face à la cote 227, au nord de Panmunjom en Corée. Lors de la célébration marquant le couronnement de la reine Élisabeth II, «une généreuse ration de rhum assura les moyens nécessaires à un toast à Sa Majesté» de la part du 3^e bataillon du Royal Canadian Regiment. Mais, afin de ne pas se faire surclasser par les «pousse-caillou», l'artillerie divisionnaire et les chars du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), en soutien du RCR, tirèrent des saluts. Certaines de ces salves se manifestèrent sous forme de fumée rouge, blanche et bleue, enveloppant de leurs volutes» deux pitons qu'on savait être occupés par l'ennemi (21)».

Références

1. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionnary*, Londres, J. Millan, 1779.
2. Edwards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 164.
3. *Ibid.* Voir aussi Field, colonel Cyril, *Old Times Under Arms: A Military Garner*, Londres, Hodge, 1939, p. 447.
4. Lowry, lt-commander R.G., *The Origins of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Marston, 1930, pp. 43-45.
5. *Ibid.* Voir aussi l'article de L.G. Laughton, «Saluting the Quarter deck», dans *Mariner's Mirror*, vol. 12 (1926), pp. 196-204, et lettres dans vol. 18 (1932), pp. 205 et 327; et Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis (Md.), United States Naval Institute, 1959, pp. 34-35.
6. Hall, capitaine Basil, RN, *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie and Son, 1896, pp. 91-92.
7. Wilcocks, lt-col. K.D.H., *Customs and Traditions of the Regiment*, (The Hastings and Prince Edward Regiment), Belleville, 1968 (manuscript dactylographié), pp. 9 et 20.
8. Lettre à l'auteur de l'officier commandant Les Fusiliers Mont-Royal, 9 octobre 1974.
9. *Le Manuel de l'élève-officier: The Royal Military College of Canada*, Kingston, s.d. mais disponible 1976, p. 39.
10. Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, p. 73.
11. *Ordonnance administrative des Forces canadiennes* (O AFC), 61-8 (1972).
12. *Regulations and Instructions relating to His Majesty's Service at Sea*, Londres, 1790, 13^e éd., article XX (7).
13. Perrin, W.G., éd., *Boteler's Dialogues*, Londres, Navy Records Society, 1929, vol. 65, pp. 267-268. (La page titre de ce qu'on appelle le ms. Sloane 758 se lit en partie comme suit: «*A Dialogicall Discourse Concerning Marine Affaire...*, recueilli et rédigé par le capitaine Nathniell Butler, en l'année 1634». Voir aussi: Oppenheim, M.,
14. Ed., *The Naval Tracts of Sir William Monson*, Londres, Navy Records Society, vol. 4, 1913, pp. 132-137.
15. Rivers-Macpherson, colonel E.R., «Why 21 Guns for Royalty?», dans *Journal de l'Armée*, vol. 10, n° 2 (1956), pp. 100-101, publié d'abord dans *The Legionary*, janvier 1956.
16. Mountaine, William, *The Seaman's Vade-Mecum*, Londres, 1778, p.v.

17. Carr, H. Gresham, *Flags of the World*, Londres, Warne, 1961, pp. 20-23.
18. Boynton, Lindsay, *The Elizabethan Militia, 1558-1638*, Toronto, University of Toronto Press, 1967, p. 164, citation de *Papers of the Norfolk and Norwich Archives Society*, (1847).
19. Lanctôt, Gustave, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1665*, Montréal, Beauchemin.
20. Simco, Elizabeth Posthuma, *Mrs Simcoe's Diary* (Mary Quayle Innis, éd.), Toronto, Macmillan, 1965, p. 104.
21. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, London (Ont.), London Printing, 1967, p. 267. Voir aussi *Partie I des Ordres du 3^e bataillon du Royal Canadian Regiment*, n° 34 daté du 1^{er} juin 1953; et *Journal de marche du Lord Strathcona's Horse (Royal Canadian)*, inscription du 2 juin 1953.

CHAPITRE II

LE MESS

Le mot «mess», dans le contexte militaire, évoque différentes choses à l'esprit de différentes personnes. C'est une question de temps et de lieu. Dans les Forces canadiennes, les officiers, adjudants et sergents, et gradés subalternes ont chacun leur mess distinct. Il y a des mess d'unité, de base et de station, ainsi qu'à bord des navires.

Découlant à l'origine du mot latin «*missum*», l'ancien mot français «*mes*» voulait dire un plat, un service de nourriture ou de plusieurs mets et, éventuellement, un service de nourriture pour quatre personnes. Cette acception acquit par la suite celle d'un groupe de quatre personnes qui, habituellement, prenaient place ensemble à la même table pour se servir à même les mêmes plats, d'où un mess.

La définition usuelle d'un «mess» dénote le rôle fonctionnel, pratique, à savoir le foyer de tous les officiers, hommes et femmes, qui y vivent; le club de tout le personnel militaire en service; le centre de la vie sociale dans une base ou station, ou à bord d'un navire. À vrai dire, au cours des deux siècles où nous avons eu des mess, le thème constant, commun à tous, a été que le mess est le lieu où les officiers et les hommes prennent leurs repas, qu'ils soient bivouaqués en campagne, confortablement logés dans des casernes modernes, agrippés à la table du mess d'un navire en mer, ou encore dînant dans la splendeur de la vaisselle en porcelaine et des verres de cristal, de la bonne humeur et des mots d'esprit du plus beau mess du pays.

Mais le mess est beaucoup plus que cela. Certaines de ses caractéristiques tendent à en faire chose abstraite, et par conséquent

difficile à définir. Mais le sergent-major régimentaire chevronné n'ignore pas la valeur de l'atmosphère amicale, dénuée de tout formalisme, d'un mess d'unité où, avec le temps, les attitudes militaires et la compétence professionnelle des sergents subalternes sont lentement mais sûrement transformées en quelque chose approchant la perfection, et beaucoup mieux qu'on ne saurait le faire dans une salle de classe (1). Ce même processus d'apprentissage, si essentiel à une force combattante professionnelle, se poursuit sans cesse dans chaque carré d'officiers et chaque mess d'officiers à terre, où ce mélange d'autorité et de respect mutuel, d'amitié et de partage enjoué de l'expérience contribue tellement à l'esprit de corps et à la fierté de servir. Tout ce concept est unique dans la vie militaire.

Depuis un temps immémorial, les forces combattantes organisées, à moins d'être contraintes de se nourrir à même la terre occupée, ont toujours reçu de leurs maîtres des rations de nourriture et d'eau, essentielles à leur survie. Il est probable que les mess conçus pour les repas en commun ont été aménagés à l'origine afin d'économiser du temps, des dépenses et des efforts. La marmite ou bouilloire commune était la façon la plus efficace de préparer le ragoût du soldat et la ratatouille du matelot. Mais il n'y a aucun doute que la camaraderie joua son rôle aussi. Comme le dictionnaire de Falconer l'expliquait déjà en 1815: «Le mess des marins comporte tout groupe d'officiers ou équipage d'un navire qui mangent, boivent et se réunissent ensemble (2).»

Les débuts du mess organisé dans l'armée semblent remonter au XVIII^e siècle. Il est certain qu'il y a une différence marquée entre le mess d'officiers de la Guerre de Sept Ans et celui de la fin des Guerres napoléoniennes. Au moment où Montcalm se préparait à défendre Québec au printemps de 1759, Amherst rassemblait ses forces à New York, et on peut se faire une idée de la vie régimentaire de l'époque en examinant le registre des ordres courants de l'un de ses régiments, le 42nd Royal Highland Regiment, à la date du 14 mars 1759: «Les gentlemen du Régiment qui ont l'intention de faire table avec Mme Calender, la cantinière, pendant la prochaine campagne, voudront bien donner leur nom au capitaine-adjutant d'ici lundi matin. Le service religieux aura lieu demain comme d'habitude (3).»

Autrement dit, au cours de l'avance imminente en amont de l'Hudson et en aval du Richelieu jusqu'à Montréal, les officiers d'Amherst pouvaient prendre leurs propres dispositions pour faire cuire leurs aliments, ou, en échange d'argent, pouvaient faire table avec d'autres officiers dans la tente de Mme Calender, l'une des nom-

breuses cantinières qui suivaient habituellement les armées en campagne pour des raisons pécuniaires.

Afin d'illustrer les progrès réalisés par le concept du mess, il est intéressant de noter ce que fut, en quelque sorte, un dîner de gala en campagne pendant les opérations de l'année 1812. Voici comment un des officiers subalternes de Wellington, pendant la guerre d'Espagne, décrivait la situation tactique sur la Tage, au printemps de cette année-là, ainsi qu'un «dîner folichon» où tous les officiers et hommes du 34th Regiment of Foot participèrent:

«Nous avons donc décidé d'organiser un grand dîner de gala pour tout le régiment, une fois pour toutes, afin de célébrer la bataille d'Albuera... Nous avons choisi un bel endroit en dehors de la ville, sous des chênes-lièges, avons marqué l'emplacement de notre table sur le gazon vert, et avons creusé une tranchée tout autour. Les jambes pendantes dans la tranchée, nous nous sommes assis sur le sol, face à la table sans nappe. Voilà quel a été notre arrangement (4).»

En garnison, la vie du mess organisé reçut un véritable élan lorsque les casernes permanentes devinrent en vogue. Il est certain qu'à Halifax, en 1787, où il y avait trois blocs de casernes, le mess des officiers de l'armée était le centre de la vie sociale du port. Les rations des membres pour une semaine, évaluées à trois shillings et six pence, étaient accrues par un prélèvement de deux dollars pour acheter des aliments supplémentaires, bien que les officiers du 4th Regiment of foot se plaignissent du prix élevé du mouton à six pence la livre et de celui d'une bouteille de sherry et de porto à vingt pence (5).

Au début du XIX^e siècle, les officiers de l'armée dînaient bien pendant leur passage en mer, bien que, parfois, leur mess ne fût pas aussi stable que lorsqu'ils étaient en garnison à terre. En janvier 1809, la frégate *Fisguard* escortait un convoi de troupes destinées à renforcer l'Armée britannique en Espagne. Le brigadier-général William Dyott nota un incident survenu dans le mess des officiers de l'armée à bord de la frégate dans le fameux golfe de Gascogne:

«Pendant la nuit souffla un autre coup de vent, qui devint extrêmement violent le lendemain matin. Nous étions assis à déjeuner dans la cabine, lorsqu'une vague heurta le navire, et comme nous étions tous agrippés à la table, mains et pieds, les amarres cédèrent, de sorte que le café, le thé, le jambon, les biscuits, les généraux, aides-de-camp, matelots, etc., tout était étendu par terre, nageant dans différents fluides, certains ayant une tranche de jambon collée à la joue, d'autres un oeil bouché

par une pelote de beurre; c'était la scène la plus ridicule possible (6).»

Les mess navals en mer sont des institutions de la plus haute antiquité. L'accent n'a pas été mis tant sur l'organisation que sur les gestes et attitudes qui se sont transformés avec les années en un ensemble de coutumes qui ont résisté à l'usure du temps et aux changements sociaux et technologiques. Beaucoup de ce que nous voyons dans les mess de navire d'aujourd'hui a été dicté par les limites d'espace dans les navires et par les conditions qu'imposent les longs voyages en mer. À vrai dire, dans un sens, les conditions qui prévalaient dans le *Golden Hind* de Drake subsistent encore dans les sous-marins d'aujourd'hui.

Compte tenu du nombre des officiers et matelots à bord, ainsi que des masses d'équipement de combat transportées, le navire est une embarcation relativement petite. Si l'on ajoute à cela le combustible, les magasins et les moyens de propulsion, on se rend compte facilement de la capacité des navires à garder la mer pour de longues périodes de temps, ainsi que des problèmes que pose la nécessité de vivre côte à côte, tout en préservant la discipline la plus stricte, qui est essentielle à la plus haute efficacité au combat. Ce sont ces facteurs qui, à travers les siècles de navigation, ont façonné les coutumes et routines, et ce qu'on pourrait appeler «un système de manières» qui régit la vie du mess en mer.

À l'époque des voiliers, un navire de ligne comptait plusieurs ponts, et les matelots avaient leurs quartiers, leur résidence pour ainsi dire, sur le pont inférieur, le plus bas de la batterie, où les canons les plus lourds étaient rangés des deux côtés, chacun dans son orifice de visée et de tir. Jusqu'à ce jour, les matelots et gradés, ou hommes de troupes, comme on les appelle maintenant, d'un équipage de navire, sont connus collectivement sous le nom de «personnel non officiers».

Une visite à bord du *Victory* à Portsmouth révèle à quel point de telles batteries, en action, pouvaient balayer de leur tir, sans obstacle, toute la longueur du navire. C'est au-dessus des canons que le matelot suspendait son hamac et, par groupes de six ou huit hommes, formaient un mess, prenaient place à une table de mess mobile assujettie entre les canons (7). À tour de rôle, chaque homme, appelé pour l'occasion «cuisinier du mess», apportait les marmites à la cuisine, en rapportait les rations cuites du mess et les divisait parmi ses camarades. C'est ce qu'on appelait un «repas de travers» (*broadside messing*), système qui fut en grande partie abandonné dans la Marine royale canadienne dans les années 50, suite à l'avènement des navires

de construction moderne, dotés de cafétérias. (Cependant, les sous-marin *Ojibwa* et *Onondaga* servent encore des «repas de travers».) Aujourd'hui, les espaces où dorment les matelots s'appellent encore «aménagements d'équipage» (*messdecks*).

Le mess des officiers de marine s'appelle «carré des officiers» (*Wardroom*), terme utilisé dans la Royal Navy depuis plus de deux cents ans. Ce terme a une curieuse origine. Dans un voilier de guerre, la grande cabine, c'est-à-dire les quartiers du capitaine, se trouvait sous le gaillard d'arrière. Au-dessous de celui-ci, à l'arrière du premier pont, se trouvait ce qu'on appelait au XVII^e siècle «l'armoire» (*Ward robe*), contiguë aux cabines des officiers. Cette armoire était, à l'origine, une soute à provisions pour remiser les objets de valeur pris aux navires ennemis. Lorsqu'elle était vide, les officiers qui n'étaient pas de quart avaient l'habitude de s'y réunir et de s'en servir comme mess, d'où «armoire» devenue «carré des officiers» (8).

Dans une force militaire, quelle que soit la politique de défense d'une nation, l'objectif premier doit être la compétence militaire professionnelle, l'aptitude et la préparation à exécuter des opérations militaires d'un très haut niveau d'excellence. Un tel but exige du leadership, de la discipline, de l'habileté, du courage et de l'équipement. Mais en temps de guerre, comme en temps de paix, toutes ces qualités ne sont guère utiles si l'on n'y ajoute pas un autre élément qui est le moral ou esprit de corps. C'est ici que le mess a toujours eu une contribution importante à faire, et cette contribution revêt diverses formes, dont les nouveaux venus dans la vie militaire peuvent être tout à fait ignorants.

Une fois l'instruction en classe et l'entraînement pratique terminés, c'est souvent grâce aux contacts quotidiens dans le mess que la compétence professionnelle se rode à la perfection. De toute nécessité, la vie militaire est une forme autoritaire d'organisation à laquelle tous sont assujettis au même code de discipline. Pourtant, c'est dans le mess où l'équilibre délicat entre formalisme et non-formalisme favorise la création d'un esprit salubre parmi ses membres, officiers supérieurs autant que subalternes, suscitant ainsi ce sentiment de respect mutuel et de confiance si nécessaire au sein d'une force combattante. Là où des hommes sont appelés à vivre dans des quartiers limités, comme le carré des officiers d'un petit navire ou le mess d'une station isolée à terre, c'est la philosophie éprouvée de la coutume et de la routine, de la civilité, des bonnes manières et du bon goût, l'appréciation innée et vécue et le respect des

autres, qui encourage la création de liens salutaires si essentiels à une unité combattante de première classe. Il est inévitable que le ton et les attitudes du mess se reflètent presque automatiquement sur ceux de l'unité dans son ensemble. Le grand amiral britannique, le comte St. Vincent, était fort conscient de cela lorsqu'il écrivit: «La discipline commence dans le carré des officiers. Je ne crains pas les matelots. Ce sont les conversations indiscrètes des officiers et leurs discussions présomptueuses des ordres qu'ils reçoivent qui créent tous nos maux (9).»

Références

1. On peut glaner bon nombre de renseignements sur la vie de mess des sous-officiers d'il y a un siècle et demi en parcourant les Ordres permanents régissant les mess des sergents du 87th Regiment of Foot (1827) et du 25th Regiment of Foot (1834). Voir *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 47 (1969), p. 120, et vol. 48 (1970), p. 61.
2. Burney, W., éd., *Falconer's Marine Dictorionary*, Londres, 1815.
3. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30 (1952), p. 9.
4. Bell, G., *Rough Notes of an Old Soldier*, Londres, Day, 1867, 2 volumes, vol. 1, p. 38.
5. Dyott, William, *Dyott's Diary, 1781-1845*, (R.W. Jeffery, éd.), Londres, Constable, 1907, 2 volumes, vol. 1, p. 30.
6. *Ibid.*, p. 267. Dans la Royal Navy, ce mot est habituellement épelé *Fisgard*.
7. Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pp. 92-93.
8. Lowry, lieut.-cdr, R.G., *The Origin of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Martson, 1930, pp. 3-4.
9. Heinl, R.D., *Dictionnary of Military and Naval Quotations*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1967, p. 221.

CHAPITRE III

LE DÎNER DANS LE MESS

Le mess, institution militaire unique en son genre, a toujours évoqué des repas pris à une table dans une atmosphère agréable. L'une des difficultés qu'éprouve le novice à comprendre cet aspect de la vie du mess résulte de la diversité des termes utilisés pour définir le dîner dans le mess. Nous ne parlons pas ici des casse-croûte dont sont dotés certains mess, mais plutôt des repas servis selon l'usage habituel.

Normalement, dans un mess d'unité ou de navire, le petit déjeuner et le déjeuner sont des repas sans formalité. En temps de guerre, le repas du soir appartient à la même catégorie, c'est-à-dire qu'il est servi selon l'usage habituel aux membres du mess qui sont convenablement vêtus en conformité des règles du mess, mais toujours sans formalité (1).

Dans la marine, le repas du soir, servi sans formalité, au cours duquel les membres peuvent se présenter ou partir à leur gré, s'appelle «souper». Dans un port d'attache ou dans un grand port ailleurs, normalement le souper est servi dans le mess, et à bord des gros navires où le dîner du soir est une routine quotidienne, un souper est servi plus tôt à ceux qui, pour quelque raison que ce soit, y compris le service de quart, ne peuvent dîner. À bord des petits navires, le souper est la norme, et un dîner plus formaliste est organisé périodiquement, selon que les circonstances en mer le permettent (2). La Royal Air Force utilise le mot «souper» dans cette acception depuis ses débuts, et il y avait une tradition similaire dans l'ancien Corps royal canadien des transmissions (3).

Le dîner dans le mess, d'autre part, veut dire qu'il y a un certain degré de formalisme, ou rituel, régi par des coutumes qui ont prouvé

leur valeur au cours des années, ainsi que par des règles adoptées par le mess, ces deux éléments contribuant tellement à ce sentiment de satisfaction que procurent une bonne camaraderie et un bon repas.

Bien que différents termes soient utilisés dans différents mess («à différent navire, différente rasade», selon le diction anglais «different ships, different long spilces»), on peut distinguer trois catégories de dîner dans le mess: dîner-maison, dîner formel mixte (faute d'un meilleur terme) et dîner de gala. Le mot «formel» est à vrai dire pléonastique dans ce contexte, car tout dîner militaire comporte un certain degré de formalisme. Aussi, en lisant divers ordres permanents d'unité, nous avons relevé de nombreuses variantes terminologiques pour décrire ces trois types de dîners dans le mess. Comme les mess diffèrent tellement, selon leurs dimensions, leur emplacement, leurs commodités et antécédents historiques, la grande diversité des protocoles et des coutumes qui entourent les dîners dans les mess des Forces canadiennes a contribué à enrichir notre vie militaire.

Le «dîner-maison» est moins formel que le «dîner de gala», mais il est obligatoire, en ce sens que tous les membres doivent y assister, à moins d'une bonne raison. Dans certains mess, ce genre de dîner sert à souhaiter la bienvenue aux nouveaux membres et à saluer le départ de ceux qui quittent l'unité. Dans la marine, on appelle ce repas «dîner dans le mess», et c'est une routine normale à bord des gros navires. Dans le régiment royal de l'Artillerie canadienne, on organise ce qu'on appelle une «soirée des invités ordinaires», qui peut prendre la forme d'un «dîner-maison» hebdomadaire pour les seuls officiers qui vivent dans le mess, lesquels doivent revêtir leur smoking, ou encore une «soirée des invités régimentaires», mettons une fois par mois, où l'uniforme de mess est de rigueur.

Le «dîner formel mixte» est un repas dans le mess où les dames sont invitées. (C'est un terme étrange, car tout dîner dans le mess est formel; mais l'impression d'avoir une «mixture» de mets ne serait guère souhaitable non plus.) Le protocole de ce type de dîner est le même que celui d'un dîner de gala ordinaire, sauf que les membres escortent dans la salle à manger les dames qui doivent s'asseoir près d'eux, selon le plan prévu, et non leur femme ou dame invitée. Aussi, les dames invitées quittent la table dès qu'on commence à fumer, pour se rendre dans une autre pièce pour le café et les liqueurs. Plus souvent qu'autrement, le protocole diffère d'un mess à un autre, de sorte que les membres d'un mess seraient bien avisés de connaître d'avance les coutumes de celui-ci. Ainsi, la PFC 195 (*Manuel des*

connaissances militaires) dit qu'on doit chercher et escorter la dame qui doit s'asseoir à sa gauche, alors que divers ordres permanents régimentaires disent que c'est elle qui doit s'asseoir à sa gauche. On peut facilement imaginer le méli-mélo qui peut résulter de telles variantes!

Le point culminant de la vie du mess est évidemment le dîner de gala. Il suffit de participer à un dîner de gala bien dirigé pour comprendre qu'au cours de deux siècles toute une série de coutumes, usages et rituels se sont transformés en une oeuvre d'art qui est un plaisir pour l'oeil, un défi pour l'esprit ainsi qu'un délice pour le palais. Le dîner de gala est censé être une joyeuse affaire de «famille», et non pas une cérémonie lugubre et collet-monté. Assez exceptionnellement, il favorise la camaraderie dans un décor régi par des règles officielles de conduite. Officiers subalternes et officiers supérieurs se rencontrent au mess sur un pied d'égalité sociale, non d'égalité professionnelle, et le mess étant le foyer des officiers qui y vivent, les bonnes manières de la vie du foyer ordinaire, comme le respect et la déférence envers ses supérieurs, sont tout à fait de rigueur. Le dîner de gala fournit à tous les membres du mess, indépendamment de leur grade et responsabilité, l'occasion de se rencontrer dans une atmosphère à la fois amicale et formelle.

Comme le «dîner-maison», le dîner de gala est obligatoire: on s'attend à ce que tous les membres soient présents. Essentiellement, c'est un dîner pour les membres du mess seulement, bien que, à l'occasion, on peut y avoir des invités. Certains mess réservent quelques dîners de gala, appelés «soirées des invités» où l'on peut recevoir et les invités du mess et les invités personnels des membres. Mais, quel que soit le terme utilisé pour définir cette occasion, le dîner de gala est la fonction la plus formelle qui se déroule dans le mess. C'est l'occasion pour chaque membre de se présenter sur son trente-et-un, et où le plat du mess orne la table; où la ponctualité, l'hospitalité cérémoniale et les bonnes manières sont de rigueur ce soir-là; où les rituels traditionnels du dîner militaire favorisent la bonne camaraderie dans une atmosphère qu'on pourrait qualifier de «formalité enjouée».

Le déroulement d'un dîner de gala varie selon les traditions de chaque unité. Cela est particulièrement caractéristique des mess de l'armée, où les coutumes viennent de la pratique observée par un régiment ou un corps, alors que les forces navales et aériennes ont tendance à partager une seule tradition militaire. Cependant, quatre étapes du dîner dans un mess leur sont communes: le rassemblement, le repas lui-même, le toast et la conclusion.

L'heure habituelle du rassemblement des membres dans l'antichambre ou salon du mess est 19h30 (les marins considèrent le mot «heures» superflu et disent simplement 1930), ce qui permet ainsi de boire un verre avec les amis avant le dîner. Cette demi-heure d'attente permet aux officiers de bavarder avec le commandant ou avec l'officier senior présent et, dans certains mess, avec le président du comité du mess, connu sous le sigle «PCM». S'il s'agit d'un dîner formel mixte, c'est le temps pour chaque membre d'examiner le plan de la table et de déterminer quelle dame il va escorter.

Au cours de ce rassemblement d'une demi-heure, on sonne des signaux ou «appels» informant les membres du temps qu'il reste avant le dîner et du moment où il faut se rendre dans la salle à manger. Le nombre d'appels et la façon de les sonner diffèrent d'un mess à l'autre.

Dans les mess du régiment royal de l'Artillerie canadienne et celui du 1^{er} régiment canadien des transmissions, les appels de la «demi-heure» (c'est-à-dire une demi-heure avant le dîner), du «quart d'heure» et du «mess des officiers» sont sonnés par un ou plusieurs trompettes, et aux deux premiers de ces appels, les membres continuent de bavarder comme si ces signaux n'avaient pas été entendus. Dans le Queen's Own Rifles of Canada, l'appel du mess des officiers s'appelle le «cor du dîner» (*Dinner Horn*).

À un dîner de mess d'adjudants et de sergents de la BFC de Kingston, les trois appels traditionnels, y compris l'appel de cinq minutes, sont sonnés par des trompettes, puis, lorsque le dîner est prêt, et en hommage au nombre de marins sur la base et à la contribution de l'équipage du navire de l'ancien établissement de communications navales, le *Gloucester*, le maître d'équipage de service joue sur la cornemuse l'air *Hands to Dinner* (4).

Dans les mess de la marine et de l'aviation, le premier steward du mess informe simplement le président du mess que le dîner est prêt à être servi, et quelques mots gentils suffisent ensuite à diriger les membres vers la salle à manger.

Dans le Hastings and Prince Edward Regiment existe une coutume inusitée selon laquelle le vice-président du mess, «M. Vice» comme on l'appelle, réunit tous les convives sauf ceux de la table d'honneur, lesquels se tiennent debout derrière leurs sièges jusqu'à l'arrivée des officiers et invités de la table d'honneur qui, entre-temps, ont été rassemblés par le président du comité du mess (5).

Les Fusiliers Mont-Royal, au cours du rassemblement de la demi-heure, ont deux événements intéressants: la lecture officielle de

la proclamation du dîner par le capitaine-adjutant et la présentation des invités à l'invité d'honneur.

Dans la plupart des mess, il est permis de fumer pendant le rassemblement dans l'antichambre ou salon, mais, traditionnellement, dans les mess de l'aviation, il est interdit de fumer pendant le rassemblement préalable au dîner, et cela jusqu'après le toast.

Dans certains mess, par exemple ceux du North Saskatchewan Regiment et du Loyal Edmonton Regiment, les officiers et les invités sont amenés au dîner par le cornemusier du commandant qui bat la marche au son de son instrument. Mais, si une unité a la chance de bénéficier de la présence d'une musique, il est probable qu'on se rendra au dîner au son de la mélodie traditionnelle *The Roast Beef of Old England* (6). Ce morceau de musique est un appel populaire des mess d'officiers depuis nombre d'années, tant à terre qu'en mer. Un capitaine de la Royal Navy, évoquant son service à bord du *Leander*, de 50 canons, dans la station nord-américaine en 1804, écrivait que le tambour battant «*The Roast Beef of Old England* était le signal du dîner bien connu des officiers (7)». Fait intéressant à noter, cet appel est encore utilisé de nos jours dans la Marine américaine (8).

En entrant dans la salle à manger, les membres du mess se dirigent directement vers leurs places respectives, ayant à leur tête le président qui escorte l'invité d'honneur, s'il y en a un, bien que, dans certains mess, c'est le commandant ou l'officier senior présent qui est l'invité d'honneur. Dans les mess de l'armée et de l'aviation, les membres restent debout derrière leurs sièges jusqu'après le bénédicité, mais dans les carrés d'officiers de marine, les officiers s'assoient dès que le président est assis, après quoi ils récitent le bénédicité.

Si un aumônier est présent, on lui demande habituellement de réciter le bénédicité; sinon, c'est le président qui le fait, ou encore celui-ci peut demander à un autre officier de le faire. Traditionnellement, le bénédicité comprend les seules paroles suivantes: «Bénissez-nous, ô mon Dieu, pour la nourriture que nous allons prendre.» Cependant, certaines variantes sont permises et entendues, mais c'est un mythe de croire que le bénédicité de la marine consiste en un bref: «Dieu merci!»; en général, on décourage le recours à cette formule. Pourtant, celle-ci est celle qui est en usage au Royal Canadian Hussars de Montréal.

Dans les Forces canadiennes, toute la question de savoir quel officier est responsable de la conduite du dîner de gala comporte une diversité considérable de traditions. «M. le Président» (ou «Madame

la Présidente») peut fort bien être le président du comité du mess (PCM), le président du mess ou un président du jour. Dans chaque cas, il est aidé de «M. Vice» («Madame Vice»), c'est-à-dire le vice-président ou la vice-présidente, qui peut fort bien être le vice-président du comité du mess ou simplement un vice-président du jour. Très souvent, c'est le membre junior du mess. Dans nombre de mess régimentaires, il est certain que c'est le PCM qui organise le dîner et qui voit à son bon déroulement, mais c'est le commandant qui préside tout le cérémonial du dîner. Dans l'aviation, la tradition permet au président d'inviter le commandant de la station à battre la marche vers la salle à manger et à escorter l'invité d'honneur, mais le président peut conserver le contrôle même du dîner (9). Dans les mess de la marine, la situation est tout autre, à cause de l'organisation interne d'un navire de guerre et de la contiguïté des lieux. Le capitaine d'un navire de guerre de la Royal Navy ou de la Marine canadienne a ses propres quartiers et dîne seul; il n'est pas membre du carré des officiers. Dans un gros navire, le président du mess peut être n'importe quel officier à bord. Dans un destroyer et dans les navires plus petits, il est tout probable que ce soit l'officier de pont. À un dîner de gala dans la marine, le président a toute la charge, et c'est lui qui bat la marche vers la salle à manger. Le capitaine peut y assister en qualité d'invité ou de membre honoraire. Aussi, à moins qu'il ne s'agisse d'un grand dîner comportant un plan, les officiers de marine s'assoient n'importe où, indépendamment de leur grade (10).

Le dîner lui-même comprend plusieurs plats, accompagnés chacun d'un vin approprié. Pendant toute la durée du dîner, les officiers doivent se comporter de façon amicale mais formelle, et la plupart des présidents «tuent dans l'oeuf» toute tentative de badinerie grossière ou de mauvaise plaisanterie, et cela jusqu'à la fin du repas. Il est défendu de fumer à table avant le toast. À vrai dire, au cours des siècles, se sont développées des règles qui ont contribué sensiblement à créer un sentiment de bien-être caractéristique du plaisir qu'on éprouve à dîner dans un mess.

Traditionnellement et, en fait, au risque de se voir infliger des sanctions, les membres d'un mess ne peuvent, sans la permission du président, quel que soit son grade: arriver en retard et prendre place à la table; quitter la table, ou y revenir après avoir eu la permission de la quitter; lire ou écrire; entamer un plat avant le président; employer un langage grossier ou raconter des histoires inconvenantes; discuter ou gager; discuter de questions politiques, religieuses ou d'autres affaires de nature à susciter de vives controverses; parler métier, sauf

s'il s'agit de questions de service d'intérêt général; mentionner le nom d'une femme, à moins qu'elle ne soit membre des forces armées ou qu'elle ne soit une figure bien connue; parler dans une langue étrangère; ou proposer un toast de sa propre initiative (11), toutes ces interdictions donnant l'impression qu'un dîner de gala dans un mess est une affaire très collet-monté, ce qui n'est pas le cas. C'est que simplement ces règles, devenues des coutumes, aident à procurer un bon dîner dans une atmosphère de détente, de modération, de courtoisie et de propos stimulants.

Une fois le repas terminé, on prépare le toast au souverain (*Loyal Toast*) et les autres toasts qui peuvent suivre. On débarrasse la table, à l'exception des verres de porto. C'est à ce moment-là qu'une curieuse coutume se perpétue dans les mess du régiment royal de l'Artillerie canadienne qui, traditionnellement, se sert de garde-nappes. À un signal donné, dès que la couellerie et la vaisselle ont été enlevées, les stewards du mess prennent place aux extrémités de la table. Ils tortillent alors les garde-nappes, le nombre de tours dépendant de la longueur de l'étoffe. Une fois prêts, les stewards postés au pied de la table enlèvent d'un seul coup rapide les garde-nappes de toute la longueur de la table (12). Les carafes à vin (parfois du madère) sont alors placées sur la table du mess en préparation du toast au souverain.

La coutume de boire à la santé de diverses personnes remonte à l'Antiquité. Les Grecs et les Romains buvaient à leurs dieux, et ils se servaient des libations en l'honneur des dames. Avec le temps, l'expression «bonne santé» en est venue à signifier une salutation. Le mot «toast remonte aux dernières années de la période Tudor et, à l'origine, était associé à la coutume de boire en l'honneur des dames. On plaçait un brin de toast (rôtie) dans le vin, croyant ainsi en améliorer le goût (13), et jusqu'à ce jour le toast demeure l'une des coutumes les plus chéries de la vie de mess.

Même si au cours d'un dîner de gala il peut y avoir plusieurs toasts, le dîner dans un mess aujourd'hui est le summum de la modération si on le compare à celui de nos ancêtres militaires. Un jeune subalterne du 4th Regiment of Foot, en garnison à Halifax en 1788, a laissé une description d'un dîner de gala en l'honneur de S.A.R. le prince William Henry, capitaine du *Andromeda*:

«Nous étions vingt à un très bon dîner... Après les toasts royaux, et les toasts au Prince de Galles et au Duc de York, nous avons eu trois fois vingt et un coups, alors que deux musiques jouaient *Rule Britannia*. Nous avons bu vingt-huit toasts avec des verres

remplis jusqu'au bord, et alors, comme on peut facilement l'imaginer, nous sommes devenus en excellente forme. À neuf heures, la garnison de la citadelle alluma un feu de joie. Ceux qui pouvaient encore marcher s'y rendirent. Je fus l'un de ceux qui gravirent la colline (14).

Un autre aperçu du toast de jadis au Canada se trouve dans le journal d'un noble français, qui voyageait en Amérique du Nord à l'époque de la Révolution française. À l'été de 1795, il se trouvait à Kingston, dans le Haut-Canada. Il y fut invité à un dîner de gala du 60th Regiment of Foot, qui célébrait son détachement formant la garnison relevée par un autre détachement du 60th. Voici ce que rapporte le duc de la Rochefoucauld-Liancourt:

«On sait comment les Anglais sont ingénieux pour trouver des toasts qu'il faut boire en bumper (rasade); s'y refuser serait désobligeance et quoiqu'il vaille mieux être désobligeant de cette manière que de se rendre malade, on garde pour une autre occasion cet effort de caractère car c'en est un réel; on ne veut pas heurter cette volonté générale, qui devient plus impérieuse à mesure que les têtes s'échauffent, on triche un peu sur la quantité, on espère ainsi éviter la catastrophe; mais aucun de nous, Français et Anglais n'avions triché assez, et j'ai eu à regretter tout le reste de la soirée d'avoir pris autant de part à la rencontre de ces détachements»(15) du porto, mais là également une survivance de nos ancêtres méfiants qui insistaient, en tant qu'invités, à être rassurés que le vin servi n'était pas empoisonné.

Un aspect du passage de la carafe qui est commun à tous les mess est que celle-ci est toujours passée par la gauche. Mais la façon de la passer est une autre affaire. Dans la plupart des mess de l'aviation et dans certaines unités de l'armée, comme le Royal Westminster Regiment et les Fusiliers du Saint-Laurent, la carafe ne doit pas toucher la table pendant qu'elle est passée d'un convive à l'autre. Dans les mess de la marine et dans des mess régimentaires comme le Canadian Grenadier Guards, le Royal Canadian Regiment et le régiment royal de l'Artillerie canadienne, il importe peu que la carafe touche ou ne touche pas la table. Dans le Queen's Own Rifles of Canada, la coutume veut que la carafe soit déposée à sa gauche sur la table très légèrement mais de manière à ce qu'elle fasse un bruit bien distinct. Au contraire, dans les carrés d'officiers, on fait glisser la carafe sur le dessus poli de la table, d'un membre à l'autre, lorsque le temps est clément; en cas de mauvais temps, on peut employer délibérément une nappe humide, ces pratiques étant dictées sans doute par le «mouvement gracieux des vagues» contre le navire.

Lorsque le président est assuré que tous les verres sont remplis de vin (il se peut que ce soit aussi de l'eau, bien que, selon une superstition indéracinable, celui qui fait l'objet d'un toast à l'eau mourra noyé), il bouche la carafe, réclame le silence en frappant sur la table et dit: «M. le Vice, la reine», en anglais ou en français. M. le Vice se lève également et propose un toast dans les termes suivants: «Messieurs (ou «Mesdames et Messieurs»), la reine du Canada», dans l'autre langue officielle. S'il y a une musique dans le mess, elle joue les six premières mesures de *Dieu sauve la reine* dès que M. le Vice propose le toast, alors que tous les membres se lèvent, il va sans dire. Tous les convives lèvent alors leur verre et répondent: «La reine».

Ici encore, les traditions varient d'une unité à l'autre. Dans les mess de l'artillerie, on considère qu'il est très incorrect d'ajouter avec ferveur les mots: «Que Dieu la bénisse», réponse normale dans d'autres mess, comme, par exemple, de la part des officiers généraux et officiers de grades plus élevés dans le Queen's Own Rifles of Canada.

La coutume selon laquelle on boit un toast au souverain est universelle dans les Forces canadiennes mais, comme on vient de le voir, la procédure suivie n'est pas uniforme dans toutes les unités, stations, bases et dans tous les navires, et, à cet égard, il incombe aux hôtes d'informer et d'aider leurs invités à dîner.

Bien que le toast au souverain dans la plupart des mess se boive debout, tel n'est pas le cas dans les navires de guerre canadiens où la santé à Sa Majesté la reine se boit assis. L'origine de ce privilège dont bénéficient les officiers de marine a été attribuée à plusieurs souverains. Mais la version généralement acceptée est celle selon laquelle le roi Charles II, de retour en Angleterre après l'inter règne de Cromwell, alors qu'il répondait au toast au souverain, s'étant levé et s'étant heurté la tête à une poutre du plafond bas du pont, typique des navires de l'époque, aurait déclaré qu'à l'avenir les officiers du carré boiraient à la santé du roi confortablement assis. On peut se faire une idée de l'ancienneté de cette coutume en examinant une gravure publiée en 1793, montrant le roi George III, qui régna de 1760 à 1820, avec un groupe d'officiers dans la grande cabine d'un navire de ligne, verre à la main pour porter un toast à l'invité royal, et tous étant assis (16).

À ce sujet, les officiers de la BFC de Halifax s'en tiennent encore aujourd'hui aux vieux *Règlements royaux applicables à la Marine royale canadienne* qui décrètent que la santé de Sa Majesté la reine sera portée en position assise dans tous les mess de la marine, aussi

bien à terre qu'en mer, même lorsqu'on joue le *Dieu sauve la reine*, en toutes occasions sauf lorsque Sa Majesté ou un membre de la famille royale est présent (après avoir obtenu son autorisation quant à la procédure à suivre), ou lorsque des dignitaires étrangers sont présents.

Outre le toast au souverain, selon les circonstances et les traditions, il peut y avoir d'autres toasts à un dîner de gala, y compris ceux qu'on propose à la santé: de chefs d'État étrangers lorsque leurs représentants officiels sont présents; du colonel en chef; des camarades tombés au champ d'honneur; du régiment; des dames, ainsi qu'à d'autres. Dans les navires de guerre, l'un d'eux s'appelle le «toast du jour», et il y en a un pour chaque jour de la semaine. Les mots prononcés peuvent varier légèrement, mais le fond est resté le même depuis nombre d'années:

- Lundi — «Nos navires en mer» («Our ships at sea»)
- Mardi — «Nos hommes» («Our men»)
- Mercredi — «Nous-mêmes» («Ourselves»)
- Jeudi — «Une sacrée bonne guerre ou une saison épouvantable»
(«A bloody war or a sickly season») (pour assurer un
avancement plus rapide)
- Vendredi — «Un ennemi intrépide et de l'espace pour manoeuvrer»
(«A willing foe and sea room»)
- Samedi — «Bien-aimées et épouses», ces mots étant assortis de
l'aparté habituel «Dieu veuille qu'elles ne se rencontrent
jamais» («Sweethearts and wives — May they
never meet»)
- Dimanche — «Amis absents» («Absent friends», (17)

À quelle date exacte remontent ces toasts quotidiens qu'on porte dans les carrés d'officiers? Nul ne le sait. Ceux du jeudi et du vendredi n'ont plus guère qu'un intérêt historique aujourd'hui, bien qu'à l'époque des voiliers ils exprimassent un véritable espoir. Un jeune officer en service dans la station des Antilles, vers la fin du XVIII^e siècle pendant les guerres napoléoniennes, a écrit: «Leur toast porté avec une pleine rasade de grog (rhum et eau) un soir s'accompagnait habituellement des mots» une sacrée bonne guerre et une saison épouvantable»(18). Le toast du samedi soir remonte encore plus loin. L'aumônier du *Assistance* notait le 26 juin 1675, un samedi, lors

d'une croisière dans la Manche: «Et, vers le soir, nous nous étendons sur le pont et buvons à la santé du Roi et de nos épouses dans des bols de punch.» D'autres samedis dans le golfe de Gascogne et au large de la côte portugaise, voici ce qu'on écrivait: «Nous finissons la journée et la semaine en buvant à la santé de nos épouses dans des bols de punch» et «... et le punch coulant à flots (*punch like ditch-water*) nous finissons la journée et la semaine en buvant à la santé du Roi et de tout ce que nous aimons, alors que souffle une brise légère (19)».

En général, les discours ne sont pas un aspect important d'un dîner de gala. À vrai dire, dans la plupart des mess, on décourage activement les discours et, si on les tolère, ils doivent être brefs. Traditionnellement, dîner dans un mess veut dire manger et boire dans une atmosphère agréable, avec un certain degré de formalisme où une conversation stimulante et intelligente est l'élément le plus important, et non où l'on trouve un auditoire pendu aux lèvres d'un orateur. Cependant, à l'occasion, un invité d'honneur à dîner est prié de prononcer une allocution, dont le sujet doit être d'un intérêt plus que banal pour les membres du mess.

Un dîner de mess se termine lorsque le commandant ou le président, selon le cas, se lève et quitte la table en escortant l'invité d'honneur s'il y en a un. Dès ce moment, les membres sont également libres de quitter la table.

Comme nous l'avons déjà dit, les dîners-maison et les dîners formels mixtes se modèlent à presque tous égards sur la formule mise au point dans chaque mess du dîner de gala. Mais dans les mess de l'armée, il y en a un autre, qu'on appelle dîner régimentaire annuel, dont la caractéristique principale est la lecture par le commandant d'un résumé des réalisations du régiment au cours de l'année écoulée. Le dîner régimentaire annuel est un dîner de gala, mais l'ordre habituel des choses est renversé. Un bon exemple est celui des Fusiliers Mont-Royal de Montréal. La procédure suivante révèle comment un régiment de milice dirige cet événement tant attendu (20):

... cocktail dans le salon du mess; lecture de la proclamation du dîner par le capitaine-adjutant; présentation des invités à l'invité d'honneur; défilé des invités de la table d'honneur dans la salle à manger; le bénédicité; un instant de silence pour les camarades tombés au champ d'honneur; le toast à Sa Majesté la reine; le défilé de l'allumeur; la présentation du plat principal; la distribution du tabac à priser; le toast du commandant au chef de musique; le toast du commandant au chef de cuisine; la

présentation des invités de la table d'honneur; allocution de l'invité d'honneur; rapport annuel du commandant; le toast aux invités; le chant de la chanson régimentaire: «Nous sommes les Fusiliers du Mont-Royal»; l'hymne national.

Références

1. Brochure, *Hints for Junior Officers*, École canadienne d'infanterie, Vernon (C.—B.), 1945, p. 12.
2. Percy, lieut. H.R., *Naval Customs, Traditions and Social Practices*, Ottawa, Quartier général de la Marine, 1963, pp. 15-16.
3. Brochure, *Hints for Officers*, Kingston, École royale canadienne des transmissions, 1959, p. 36.
4. Interview de l'auteur avec l'adjudant-chef G.R. Heppenstall, sergent-major de la Base, BFC Kingston, 23 septembre 1975.
5. Alors que certains mess donnent à l'expression «table d'honneur» le sens qu'elle a dans le civil, d'autres considèrent «qu'il n'y a pas de table d'honneur» dans un dîner de gala». The Royal Canadian Regiment, *Guide for Junior Officers*, manuscrit dactylographié, London (Ont.), 1974, p. 19.
6. *The Roast Beef of Old England* a été composée par un chanteur populaire de Covent Garden, Richard Leveridge (vers 1670-1758), et publiée à Londres en 1727.
7. Hall, capitaine Basil, R.N., *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie and Son, 1896, p. 96.
8. Article intitulé «How to Conduct a Dining-In» (auteur inconnu), *U.S. Navy Medicine*, vol. 65, mars 1975, p. 26.
9. Hering, commandant d'aviation P.G., *Customs and Traditions of The Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, p. 152, et Brochure n° 4 de l'ARC, *Notes for the Guidance of Officers*, Quartier général de l'ARC, Ottawa, 1964, pp. 24-25.
10. Grubb, commander F.F., *Naval Customs and Social Usage*, manuscrit dactylographié, 1950, p. 9, et Percy, lieut. H.H., *Naval Customs, Traditions and Social Practices*, Quartier général de la Marine, Ottawa, 1963, p. 15.
11. Il existe d'autres règles observées dans les mess, mais celles-ci sont considérées comme étant communes à tous. Voir document du Commandant des divisions navales, MRC (R), «Officers Divisional Course» (1955), cité dans Lovette, vice-amiral L.P., *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1959, appendice D.
12. *Ordres permanents* (ébauche) du régiment royal de l'Artillerie canadienne (1975), pp. 44-45.
13. Fowards, major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, pp. 36-38. Voir aussi Lovette, vice-amiral L. P. *Naval Customs, Traditions and Usage*, Annapolis, Md., United States Naval Institute, 1959, pp. 104-109, et Dowe, Lieut. F.S., «Gentlemen, The Queen», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 6, n° 2, mai 1952, pp. 74-75.

14. Dyott, William, *Dyott's Diary 1781-1845*, Londres, Constable, 1907, 2 vol., vol. 1, p. 52.
15. La Rochefoucauld-Liancourt, François, duc de, *Voyages dans les États-Unis D'Amérique, fait en 1795, 1796, 1797*, Paris, Du Pont, 1799, p. 146.
16. Roach, J., *The Royal Toast Master, ... the Seaman's Bottle Companion*, Londres, 1793, (frontispice).
17. Taylor, lieut.-cdr A.D., *Customs of the Navy*, (manuscrit dactylographié), 1956, p. 37.
18. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman*, RN, 1793-1814, Londres, Murray, 1901, p. 116.
19. Manwaring, G.E., (éd.), *The Diary of Henry Teonge, Chaplain on Board H.M.'s Ships «Assistance», «Bristol» and «Royal Oak», 1675-1679*, Londres, Broadway House, 1927, pp. 40, 42 et 44.
20. Lettre à l'auteur du commandant des Fusiliers Mont-Royal, 9 octobre 1974.

CHAPITRE IV

D'AUTRES COUTUMES DE MESS

Il est caractéristique des hommes et des femmes de partout qu'ils recourent quotidiennement au symbolisme pour transmettre des idées et sentiments qu'ils ne peuvent exprimer autrement, si ce n'est par la parole, parlée ou écrite, qui prend du temps. C'est ainsi que l'amitié s'exprime par une simple poignée de main, révérence ou inclinaison de la tête en signe de respect. Comme dans la vie civile, l'observateur de la vie militaire voit se manifester ces gestes, tout discrets qu'ils soient, dans ce foyer qu'est le mess. Un officier qui entre dans un mess est un bon exemple.

Dans de nombreux mess, par exemple au Régiment de Hull, l'officier s'arrête brièvement à la porte et se met au garde-à-vous avant d'entrer. Parfois, comme dans le Queen's Own Rifles of Canada, un tel symbolisme représente ce qu'on pourrait appeler l'esprit régimentaire, quelque chose qui se rapproche de sentiment que l'on éprouve lorsqu'on porte le toast au régiment, bref un moment de réflexion et de respect à l'égard des disparus. Ou encore prenons le cas du Lake Superior Scottish Regiment, de Thunder Bay, ou celui du 32^e régiment d'artillerie de campagne, de Shawinigan, où la coutume consiste en une simple marque de respect envers Sa Majesté la reine. Dans d'autre régiments, par exemple le 48th Highlanders of Canada, de Toronto, il s'agit d'une marque d'honneur envers le drapeau, enfermé dans une armoire de verre, autre expression de fierté envers l'unité dans laquelle on sert.

Une autre coutume, de sentiment et de signification analogues, se retrouve dans le Queen's Own Cameron Highlanders et le Royal

Westminster Regiment, selon laquelle le drapeau est enlevé de son armoire et exposé à chaque dîner de gala.

Les toasts qui suivent le toast au souverain après la fin du repas fournissent l'occasion d'honorer des unités du Commonwealth auxquelles des régiments des Forces canadiennes sont alliées. On trouve une évocation de ce rite dans le Royal Montréal Regiment, où une figurine en argent sterling représentant un jeune tambour du milieu du XVIII^e siècle se trouve toujours devant le commandant pendant le dîner. Cette statuette fut présentée au régiment, il y a un demi-siècle, par son nouvel allié le West Yorkshire Regiment (Prince of Wales' Own).

Boire du porto dans le même verre est une tradition qui, à travers les années, a contribué beaucoup, en des occasions officielles, à créer ce sentiment de respect mutuel si important à l'impression de bien-être qui existe parmi les divers éléments d'une unité. Dans le régiment royal de l'Artillerie royale, dans le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders, dans le 8th Canadian Hussars (Princess Louise's) et dans de nombreuses autres unités, une longue tradition veut que le commandant partage un verre avec le chef de musique et le cuisinier, dans un esprit de bonne volonté et de poursuite d'un but commun.

Un toast typique est celui qu'on porte au cornemuseur aux dîners de gala du Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's) of Victoria. Ce toast est porté par le cornemuseur-major, à qui répond le commandant. Cette coutume rappelle le lien qui existait en Écosse entre le cornemuseur du clan et le chef du clan. Elle symbolise également le prestige du cornemuseur-major au sein du régiment. Dans le Canadian Scottish, il fait le tour de la table en jouant de sa cornemuse, puis s'arrête face au commandant. Ce dernier se lève, et chacun prend sa coupe écossaise (*quaich* ou *quaigh*, du terme gaélique *cuach*, espèce de coupe peu profonde habituellement de bois, parfois d'argent). Chacun tient sa coupe pendant que le cornemuseur-major récite les devises du fameux 16^e bataillon du Corps expéditionnaires de la Première Guerre mondiale, ainsi que des autres bataillons que perpétue le Canadian Scottish. Cela fait, ils boivent leur coupe d'un seul trait, la renversent et en baisent le fond pour indiquer que son contenu a été entièrement consommé (1).

Dans le Royal New Brunswick Regiment, on fait ce qu'on appelle le «passage du quaich», juste après le toast à Sa Majesté. Le commandant invite le chef de musique et le cornemuseur-major à la table et passe d'abord le quaich à celui-ci qui propose le toast au régiment en gaélique. Il en boit une gorgée, puis remet le quaich au com-

mandant qui répond. Ensuite, le quaich, qu'on emplit de temps à autre, est passé au chef de musique, au principal invité et à chaque membre du mess, à tour de rôle. Le dernier officier voit à ce que le quaich soit bien vidé de son contenu et le renverse pour le prouver (2).

À l'occasion, le quaich écossais joue un rôle dans les dîners de gala des bases du Commandement aérien. Un seul cornemuseur bat la marche vers la salle à manger, fait le tour du périmètre des tables jusqu'à ce que tous aient trouvé leur place. Plus tard, il peut jouer de sa cornemuse pendant le passage du porto, en préparation du toast au souverain. Puis vient le toast au cornemuseur, cérémonie très semblable à celle du Cameron Highlanders of Ottawa et nombre d'autres régiments écossais.

Le cornemuseur, laissant sa cornemuse dans l'antichambre, entre dans la salle à manger, fait le tour du périmètre, s'arrête face au commandant de la base et le salue. Le commandant de la base se lève pour accueillir le cornemuseur, alors qu'un plateau portant deux quaich en argent est apporté. Au moment où le président réclame le silence avec son marteau, le cornemuseur lève son quaich et porte l'ancien toast gaélique:

«Slainte mhath» (prononcé «*Slawn-cha Vah'*»), qui veut dire «Bonne santé à vous tous».

À quoi le commandant répond:

«Slainte» (prononcé *Slawn-cha'*), qui veut dire «Bonne santé».

Ayant avalé leur whiskey écossais d'un seul trait, ils remettent les deux quaich sur le plateau, le cornemuseur salue le commandant de la base, fait une rapide volte-face et sort de la salle à manger d'un pas alerte (3).

Sont typiques de la riche diversité des coutumes de mess celles qu'on observe avec enthousiasme dans les régiments de milice, notamment celles du Loyal Edmonton Regiment. Remontant à l'époque où l'ancêtre du régiment, le 49^e bataillon, amenait ses cornemuseurs en France lors de la Première Guerre mondiale, le colonel honoraire du régiment est encore aujourd'hui conduit dans la salle à manger du mess au son de la cornemuse. Et tous les nouveaux officiers qui ont joint les rangs du régiments depuis le dernier dîner de gala sont présentés au colonel honoraire à la table pour boire avec lui un toast au régiment.

Dans les mess des régiments blindés, on rappelle souvent leurs origines qui se rattachent à la cavalerie. Lorsque le PCM du British Columbia Dragoons réclame le silence à la table pour porter le toast

au souverain, ce n'est pas avec le marteau mais avec le manche de fouet du cavalier qu'il frappe le dessus de la table. Ce manche de fouet appartenait à l'origine à un officier du régiment tué à l'ennemi au Cachemire en 1950.

Le Royal Canadian Hussars, de Montréal, est également très fier de ses origines rattachées à la cavalerie. C'est une tradition au dîner, après le toast au souverain, d'entendre le commandant proclamer un intervalle de dix minutes «pour mener les chevaux à l'abreuvoir». Le «dernier rassemblement» du dîner régimentaire des Hussars est un événement mémorable appelé «promenade à cheval» (*The Ride*), présidé par un officier senior qui a servi avant la Seconde Guerre mondiale, alors que le régiment était monté à cheval. Sur l'ordre «Préparez-vous à monter!» et «Montez!», tous les officiers étendent leur index sur la table. Au commandement «Marche au pas!», tous les doigts se lèvent et martèlent la table à un rythme lent. À mesure que se succèdent les commandements «Trot», «Petit galop!», «Galop!» et «Chargez!», on peut imaginer le crescendo de plus en plus rapide (et l'hilarité) qu'on peut entendre suite à l'accélération du martèlement des doigts sur la table, suivie du processus inverse jusqu'au commandement bienvenu «Choyez vos chevaux!» (*Make much of your horses*) (4).

Une note plus sombre est le traditionnel toast aux camarades tombés au champ d'honneur, qu'on porte habituellement en silence, mais dans certains mess, on l'accompagne de la musique plaintive et poignante de la complainte jouée par un seul cornemuseur.

Dans le 48th Highlanders of Canada, la scène est très émouvante. Lorsqu'on propose le toast aux camarades tombés au champ d'honneur, les officiers restent assis, et le cornemuseur joue la complainte *Flowers of the Forest*, après quoi les membres boivent le toast en silence, le commandant buvant dans un calice d'argent. Les derniers versets de l'ancienne ballade expriment la tristesse éprouvée après la bataille de jadis, tout autant qu'aujourd'hui:

«The flowers of the Forest that fought aye the foremost,
The prime of our land lie cauld in the clay.
We'll hae nae mair liltin' at the ewe milkin',
Women and bairns are heartless and wae;
Signhin' and moanin' on ilka green loanin',
The Flowers of the forest are a' wede away» (5).

Les coutumes sans doute les plus pittoresques de la vie du mess sont celles qu'on observe traditionnellement dans les régiments

écossais. Une de ces coutumes consiste à proposer un toast en l'honneur des hautes terres d'Écosse (*highland honours*).

Les officiers du Calgary Highlanders portent un insigne d'épaule spécial arborant une feuille et un gland de chêne, honneur conféré au régiment par suite de sa fameuse contre-attaque, menée conjointement avec le 10^e bataillon du Corps expéditionnaire canadien, lors de la Bataille de Saint-Julien près d'Ypres en 1915, au cours de laquelle les Allemands utilisèrent des gaz pour la première fois. L'événement se déroula dans un bosquet de chênes connu sous le nom de Bois des cuisiniers (*Kitchener's Wood*), d'où l'insigne évocateur de ce fait d'armes. Depuis lors, le toast au régiment s'accompagne des paroles «À la glorieuse mémoire du vingt-deux avril», avec tous les honneurs portés aux hautes terres d'Écosse (6).

Dans le Queen's Owns Cameron Highlanders, de Winnipeg, les honneurs aux hautes terres d'Écosse sont presque exclusivement réservés au commandant à qui l'on offre un dîner d'adieu quand il quitte son commandement.

Lorsque le 48th Highlanders of Canada, de Toronto, a un dîner de gala, chaque compagnie du régiment est honorée pendant le repas par l'exécution de la marche de chacune d'elles par la musique régimentaire et par un toast avec honneurs aux hautes terres d'Écosse.

À ceux qui ne sont pas familiers avec le toast proposé avec honneurs aux hautes terres d'Écosse, ce rite donne un aperçu de la scène nocturne animée qui se déroulait jadis dans le grand hall du chef de clan, à la lueur des torches. Aujourd'hui, voici comment on décrit les honneurs portés aux hautes terres d'Écosse dans le mess du Toronto Scottish Regiment: «... tous les membres se tiennent debout, le pied gauche posé sur leur siège, le pied droit sur la table, font face au portrait du colonel en chef (Sa Majesté la reine mère Elizabeth), et, après la pièce de cornemuse, boivent le toast (7)».

Une autre tradition du dîner écossais est le défilé du *haggis* (mets national écossais) au son de la cornemuse. Mets révérend de la plus haute antiquité, le *haggis* consiste en un estomac de mouton bourré d'un hachis de coeur, de poumons et de foie de mouton ou de veau, assaisonné de graisse de rognon, d'oignons et de farine d'avoine. Le défilé du *haggis* qui, après cette cérémonie, est servi comme entremets avec le mets principal, se déroule de diverses façons selon les mess, habituellement après le bénédicité.

Deux officiers subalternes quittent la table pour se rendre à la rencontre du cornemuseur dans l'antichambre. Le *haggis* est porté

sur une planche ayant une poignée à chaque extrémité, de manière à reposer sur les épaules des jeunes officiers. Le cornemuseur battant la marche, les porteurs du *haggis* sont suivis des officiers chargés de prononcer une allocution, tout le défilé faisant le tour du mess au son de la cornemuse, pour ensuite s'arrêter au centre de la table où le *haggis* fumant est déposé. C'est alors qu'on récite ces fameux vers de Robert Burns *To a Haggis*:

«Fair fa' your honest, sonsie face,
Great chieftain o' the puddin' race!

.....

Auld Scotland wants nae skinking ware
That jaups in luggies;
But, if ye wish her gratefu' pray'r
Gie her a haggis!» (8)

Suit alors la cérémonie du dépeçage de l'estomac au moyen de la dague de l'officier écossais, le poignard (*dirk*).

Le West Nova Scotia Regiment maintient une tradition de plus de vingt ans, qui est le défilé de la tête du cerf (*Parade of the Stag's Head*). Il semble qu'à l'origine ce défilé se déroulait le jour après qu'on eut tué un chevreuil, alors qu'on présentait la tête tranchée de l'animal à la mairesse de Kentville. Depuis lors, quand on dîne dans le mess, une tête de chevreuil portant son bois, montée sur un cabaret de bois, est apportée à la table du mess en mémoire d'anciens régiments absorbés et en reconnaissance de l'abondance de la nourriture produite en Nouvelle-Écosse.

Juste avant le mets principal, la tête de cerf, entourée de nourriture, est portée sur les épaules de quatre officiers subalternes, le capitaine-adjutant battant la marche au son de la pièce *Floral Dance*. Le capitaine-adjutant présente la tête de cerf au commandant, en prononçant ces mots plus ou moins conformes aux règles de l'héraldique:

«Monsieur, la Nouvelle-Écosse étant un pays où règne l'abondance, je vous présente une tête de cerf, emblème des viandes qui sont la nourriture de base dans notre province; cette tête est entourée de homards, parce que les mers qui nous entourent en sont remplies, et de pommes qui représentent des choses plus douces. Et tous ces biens nous incitent à la plus grande gratitude pour le riche patrimoine qui est nôtre!»

Le commandant répond alors «...et que nous avons l'honneur de défendre. Continuons le festin (9) dans les régiments écossais. Traditionnellement, le tabac à priser est contenu dans une



*Les trois nouveaux drapeaux des trois commandos du Régiment aéroporté canadien sont baissés en guide de salut, BFC
Edmonton, 1973.*



Une ancienne pièce d'artillerie et des canons modernes du 30e Régiment d'artillerie de campagne, de l'Artillerie royale canadienne (les canonniers de Bytown), tirent une salve à l'occasion de la Fête du Canada, le 1er juillet 1975, sur la colline du Parlement, à Ottawa.



Obusiers du 30e Régiment d'artillerie de campagne, de l'Artillerie royale canadienne (les canonniers de Bytown), tirant une salve en mémoire des morts de guerre du Canada, le Jour du Souvenir, dans le square de la Confédération, à Ottawa, en 1975.



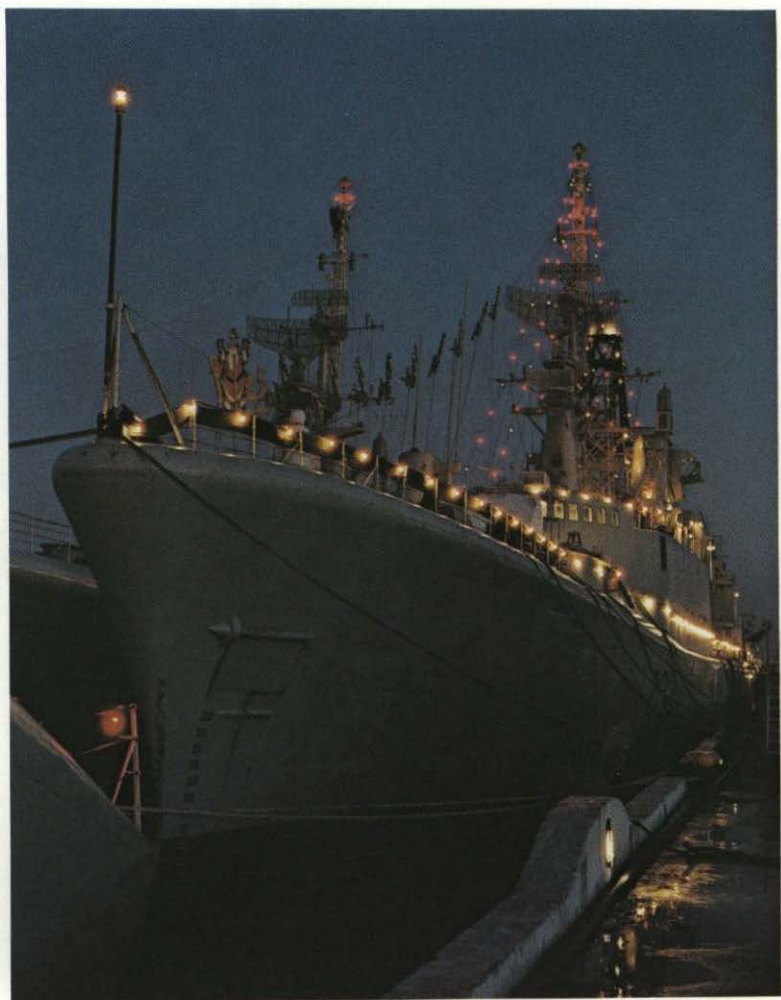
Le guidon du Royal Canadian Dragoons et son escorte, montés sur des chars blindés de transport de troupes, alors que des chars Centurion tirent un feu de joie commémorant la participation du régiment à la bataille de Liliefontein, en Afrique du Sud, en 1900, à Lahr, en Allemagne, en novembre 1975.



Le très honorable Jules Léger, Gouverneur général, prenant le salut d'une garde montée par le Royal 22e Régiment, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en janvier 1974.



L'honorable Pauline M. McGibbon, lieutenant-gouverneur de l'Ontario, et sa garde d'honneur composée entièrement de femmes des Forces canadiennes, à la BFC de Trenton, en 1975.



Destroyer illuminé dans le port d'Halifax, Noël 1971.



Défilé du drapeau de l'Aviation royale canadienne et du nouvel étendard du 439e Escadron, à Baden, en Allemagne, 1973. On voit, à l'arrière-plan, les drapeaux des pays de l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord.



L'équipage du croiseur Québec rassemblé sur le gaillard d'avant, alors que le navire traverse l'Équateur et que se déroule l'ancienne cérémonie de la «Traversée de l'Équateur», en 1954.



Traversée du cercle polaire du Canada — Le roi Neptune et sa cour sont au froid — HMCS Protecteur — 1973.



Le roi Neptune et la reine Amphitrite sur le point de présider la cérémonie de passage de la Ligne à bord du HMCS Cape Scott en équateur, dans le Pacifique-sud, en route vers l'Île de Pâques, le 5 décembre 1964.



La cérémonie du changement de la garde, exécutée par le détachement des fonctions publiques formé de gardes de la Garde à pied du Gouverneur général, d'Ottawa, et du Canadian Grenadier Guards, de Montréal, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en août 1975. À l'avant-plan, on voit la fontaine de la flamme du centenaire arborant les armoiries des provinces.



Défilé aérien de Starfighter Cf-104 des Forces canadiennes à l'occasion de la présentation des étendards d'escadron aux 421e, 439e et 441e Escadrons, par Son Altesse Royale le prince Philip, duc d'Édimbourg, à Baden, en Allemagne, en mai 1973.



Mlle Charlotte Whitton, mairesse d'Ottawa, passe en revue le 2e Bataillon, le Regiment of Canadian Guards, lorsque ce dernier reçoit le droit de Cité de la ville d'Ottawa, en 1964.



Un soldat du 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), conduisant la mascotte régimentaire, «Princess Louise II», en 1973.



La rondelle identifiant les avions de l'époque de la Grande Guerre de 1914-1918, qui figure sur un Sopwith Pup restauré, en train d'atterrir à la BFC d'Ottawa (Rockcliffe), en 1975.

tabatière d'argent enfouie dans le crâne d'une tête de bélier élégamment montée, connue dans le Stormont, Dundas and Glengarry Highlanders sous le nom de «Sa Seigneurie».

Dans le Toronto Scottish Regiment, une fois les toasts terminés, le PCM se lève et appelle: «Monsieur Tabac à priser» (*Mr. Snuff*). Le subalterne désigné à cette fin se retire dans l'antichambre où il prend la tabatière régimentaire et revient dans la salle à manger. Le cornemuseur le conduit à la table au son de son instrument, où l'officier présente du tabac à priser au commandant, puis à tous les membres et invités. Il retourne ensuite vers le commandant qui se lève et offre du tabac à priser à «Monsieur Tabac à priser». Reprenant la tête de bélier, le subalterne retourne à l'antichambre au son de la cornemuse (10).

Le service en Normandie pendant la Seconde Guerre mondiale a suscité de nouvelles coutumes dans plusieurs unités canadiennes. L'une d'elles qui est devenue une tradition très chère consiste à proposer des toasts particuliers au calvados, ce breuvage normand fait de jus de pommes pour lesquelles cette région de France est si réputée. Au régiment de Maisonneuve, le toast au régiment se porte toujours au calvados, comme au régiment de la Chaudière.

Dans un autre régiment de Montréal, il existe une curieuse autant qu'indéracinable superstition selon laquelle le calvados creuserait un trou dans l'estomac, ce qui permettrait de mieux consommer la seconde partie du repas. C'est pourquoi, au milieu du mets principal, le commandant se lève et propose le toast tant attendu: «Trou normand», alors qu'on avale son calvados d'un seul trait, tout comme avait l'habitude de le faire, il y a quelque trente ans, le 17th Duke of York's Royal Canadian Hussars sur les champs de bataille de Normandie (11).

Avec les années, des traditions pittoresques se sont développées, reflétant ainsi la culture de la région d'où viennent les différentes unités. Cela est notamment le cas des régiments francophones. Un exemple est le port de la ceinture fléchée multicolore et de la tuque de l'habitant par-dessus l'uniforme de gala dans le mess des Fusiliers Mont-Royal (12).

De même, assister à un dîner de gala du régiment du Saguenay, c'est observer du même coup des coutumes qui nous viennent des Indiens indigènes de la région du Lac Saint-Jean et des premiers colons français de la vallée du Saguenay.

Immédiatement après le toast à la reine, commence le rite pittoresque du calumet de paix qu'on appelle «La touche de l'amitié».

Le rite débute lorsque tous les membres, la main droite sur la bouche, entonne le cri sauvage des Indiens, qui dure cinq secondes. Le PCM entonne aussitôt l'ancien chant de folklore indien *Ani Couni, Ani Couna*, tous les membres se joignant avec enthousiasme au refrain.

Puis commence le rite du calumet de paix, alors que deux officiers désignés au préalable à cette fin se lèvent et, les bras croisés au niveau des épaules, se dirigent vers le chaudron fumant. Debout face à face, ils revêtent un bonnet de plumes et lèvent la main droite au-dessus de la tête, selon la salutation traditionnelle de paix des Indiens. Puis, s'agenouillant, ils font mine de creuser un trou et d'enterrer la hache de guerre ou le tomahawk sous un tapis de peaux d'ours.

Puis, s'asseyant sur les peaux d'ours, les deux jambes croisées, les deux chefs, face à face devant le chaudron en feu, prennent le calumet de paix, le bourrent de tabac et l'allument avec une branche de cèdre. Puis chacun tire une bouffée d'amitié.

Les deux chefs se lèvent ensuite et, au rythme du chant qui se poursuit avec entrain, passent le calumet d'un invité à l'autre. Les bouffées prises, les chefs retournent au chaudron, vident le calumet et déposent cérémonieusement leurs bonnets sur les peaux d'ours.

L'autre coutume qu'affectionnent beaucoup les membres du mess est «la lampée de caribou». Le caribou est une boisson de bienvenue qui a une longue tradition dans la province de Québec. C'est un breuvage brûlant de vin mêlé d'alcool. Au moment où les officiers chantent *La Marche du régiment du Saguenay*, deux d'entre eux s'approchent de la cruche de caribou et revêtent leur tuque de laine. Ils font le tour de la table avec la cruche, permettant à chaque convive de se verser une lampée de caribou. Puis, tous ensemble ils boivent à la santé du régiment et exhalent un long «ahh» de satisfaction qui rappelle l'éruption expressive des nomades du désert après avoir festoyé au mouton (1).

Un autre ensemble de coutumes d'aspect régional sont observées avec entrain dans l'île du Cap-Breton, plus précisément à la Station des Forces canadiennes de Sydney. À vrai dire, la fondation non officielle, mais très réelle, de la Force royale aérienne du Cap-Breton, en 1956, rappelle quelque peu l'Ordre du Bon Temps de Champlain. Non pas que Sydney, en Nouvelle-Écosse, soit isolé comme nombre d'autres stations de radar, mais le personnel de l'endroit considère cette station comme étant hors des voies habituelles de la circulation militaire, d'où l'établissement avec succès, il y a une vingtaine d'années, de la FRACB, qui a sensiblement enrichi la vie du mess.

Au dîner, l'uniforme du mess comprend la boucle pittoresque en tartan du Cap-Breton. Le toast au souverain est suivi d'un autre au rhum, en toute solennité, avec un pied sur la table à la manière des Écossais des hautes terres, et accompagné des mots: «Chimo — la FRACB», qui sont tout à fait conformes à la devise enjouée, bien qu'impolie, du mess: «NIL ILLEGITIMUS CARBORUNDUM».

Au lieu de la chope d'adieu à un membre qui quitte la station, on présente une épée pour défendre, en temps de crise, la patrie qui, naturellement, est le Cap-Breton. On dit qu'aucun officier en visite n'est autorisé à s'associer aux officiers de la station à moins de démontrer son aptitude à rédiger des rapports convenables sur la station, et le grade de maréchal honoraire de la FRACB n'est conféré qu'à ceux qui ont servi pendant quinze années consécutives à la SFC de Sydney (14)!

Une tradition généralement observée dans les mess de l'aviation est une antipathie singulière contre les discours. Mais il y a exception, à savoir lorsqu'un membre est sur le point de quitter l'escadron ou la base on lui demande de dire quelques mots. Mais avant qu'il puisse prononcer un mot, il doit endurer l'interprétation par tous les membres du mess de la joyeuse chansonnette *The Chug-a-Lug-Song*. Lorsqu'on atteint le vers «So drink chug-a-lug», l'orateur doit boire d'un seul trait le contenu du verre spécial qu'on lui a préparé, et le renverser sur sa tête pour prouver que sa mission a été accomplie:

«Here's to ,
He's true blue,
He's a drunkard,
Through and through,
He's a drunkark,
So they say,
Tried to go to Heaven
But he went the Other Way,
So drink chug-a-lug,
Drink chug-a-lug, etc. (15).

Le dîner de gala dans un mess est rempli de formalisme, mais les folichonneries, plaisanteries et jeux qui suivent souvent le repas n'ont rien de formel. L'organisation des divertissements est souvent laissée aux plus jeunes membres les plus enjoués du mess, et ils manquent rarement d'inventer les activités les plus enlevantes. Le jeu décrit ci-dessous a été choisi parce qu'il illustre la nature turbulente de ces amusements, et aussi parce qu'il est longtemps populaire dans toutes les branches du service. On l'appelle le «graissage du canon» (*Greasing of the Gun*).

La longue table du mess est inclinée au moyen de supports placés sous les pattes de l'une de ses extrémités, de manière à former un plan incliné lisse. Des coussins de chesterfield sont étendus sur le plancher à l'autre extrémité de la table. Le «volontaire» est placé, face au sol, sur une couverture étendue sur le dessus de la table. Les servants de la pièce, de chaque côté, s'emparent du bord de la couverture et, sur les ordres rythmés de «Sous-officier — un — deux — feu!», balancent la victime pour acquérir un mouvement d'accélération, puis, au commandement «Feu!», la relâchent, de telle sorte que celle-ci est propulsée en l'air à une vitesse de plusieurs noeuds pour s'écraser inévitablement aussitôt après.

Mais le truc consiste en ce que, avant d'être lancé, le «projectile» est muni d'une allumette et d'une boîte pour l'allumer, et que s'il ne réussit pas à l'allumer pendant son vol, on déclare un raté, et le plaisir recommence.

Le mess des officiers de la Base des Forces canadiennes de Petawawa est situé sur une éminence qui surplombe agréablement la rivière Outaouais et les Laurentides. Juste à l'entrée se dresse un vieux chêne rouge aux longs rameaux. On l'appelle «l'arbre du boire ou l'arbre du subalterne».

On a souvent raconté que, certains soirs, des subalternes stationnés à Petawawa grimpent dans l'arbre et, assis sur de gros rameaux, champagne en main, interprètent de merveilleux chants du soir, et ces événements sont dûment consignés dans le livre de bord de l'arbre du boire.

Comme le mess, anciennement mess des artilleurs, se trouve dans un vieil immeuble temporaire menacé de démolition, on craint que l'arbre des subalternes ne devienne également victime du bulldozer. Mais, jamais à court de ressources, les jeunes officiers ont assuré à leur arbre bien-aimé un degré considérable de longévité.

En effet, sur le tronc est apposée une plaque de bronze bien polie marquant l'emplacement d'une borne officielle du Canada, et par conséquent sacro-sainte: «Élévation, 507.3 pieds; latitude, 45° 55' 12'' Nord; longitude, 77° 17' 23'' Ouest (16).

Références

1. *Ordres permanents du mess des officiers du Canadian Scottish Regiment (Princess Mary's)*, Victoria, 1970, annexe E.
2. Armstrong, major W.B., «Coutumes, pratiques et uniformes de l'Armée canadienne», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 17, n° 3, 1963, p. 8.
3. Canada, Commandement aérien, *Procédures du dîner de gala (CFACM 1-900)*, mai 1976, pp. 9-11.
4. Lettre à l'auteur du commandant du Royal Canadian Hussars, 10 septembre 1974.
5. Probablement la mieux connue des complaintes écossaises est *Flowers of the Forest*, une très ancienne mélodie. Les paroles datent du milieu du XVIII^e siècle. Traditionnellement rattachée à la Bataille de Flodden (1513) près de la frontière écossaise, la «forêt» évoque le district de Peebles-Selkirk, et les «fleurs» sont les jeunes gens du district qui sont morts pendant la bataille. Voir Graham, G.F., *The Songs of Scotland*, Edimbourg, Wood, 1856, 2 vol., vol. 1, pp. 2-5.
6. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-54*, Calgary, Bryant Press, 1954, p. 8.
7. Lettre à l'auteur du commandant du Toronto Scottish Regiment, 11 octobre 1974.
8. Cunningham, A., et Mackay, C., éd., *Burns, Ramsay and the Earlier Poets of Scotland*, Londres, Virtue, s.d., 2 vol., vol. 2, p. 8.
9. Armstrong, major W.B., «Coutumes, pratiques et uniformes de l'Armée canadienne», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 17, n° 3, 1963, p. 77-83.
10. Lettre à l'auteur du commandant du Toronto Scottish Regiment, 11 octobre 1974.
11. Lettre à l'auteur du commandant du Royal Canadian Hussars, 10 septembre 1974.
12. *Cent ans d'histoire d'un Régiment canadien-français*, Les Fusiliers Mont-Royal, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 331.
13. *La Sentinelle*, 1975/76, p. 21.
14. Lettre à l'auteur du président du comité du mess des officiers SFC Sydney, 12 avril 1977.
15. Interview de l'auteur avec le major J.E. Jackaman et le capitaine C. Haynes, 427^e escadron d'hélicoptères, BFC Petawawa, 7 octobre 1975.
16. Interview de l'auteur avec le major W.M. Wolfe, BFC Petawawa, 7 octobre 1975. Depuis cette date, le mess des officiers de la Base a quitté les lieux, mais l'arbre des subalternes fleurit toujours.

CHAPITRE V

TERMES ET EXPRESSIONS

Les coutumes et les traditions servent à de nombreuses fins; entre autres, elles perpétuent le mode de vie dans les Forces armées d'une génération à l'autre. Il y a en particulier le langage de tous les jours, les termes et les expressions en usage chez les militaires (hommes et femmes), en temps de paix comme en temps de guerre. Le langage militaire fait partie des coutumes et des traditions qui assurent une continuité entre le mode de vie des militaires d'aujourd'hui et celui de leurs prédécesseurs.

Abri de fortune (*Hoochie*)

Abri de soldat en campagne, construit à partir de matériaux naturels sur place; par exemple, un appentis fait de branches de conifères. Veut aussi dire au sens figuré un logement ou campement.

Accoutrement du jour (*Rig of the Day*)

Tenue vestimentaire d'un matelot tel que stipulée par le règlement lorsqu'un ordre de service courant est donné ou sifflé. L'appel «Hands to clean» ne signifie pas qu'il faut nettoyer, mais plutôt que les matelots du bateau doivent se présenter dans «l'accoutrement du jour» prescrit¹.

¹ «Lower Deck», *The British Navy from Within*, Londres, Hodder & Stoughton, 1914, page 129. Voir aussi *Sentinelle*, vol. 2, mars 1966, page 23.

Adjudant (*Warrant Officer*)

Ce terme désigne trois grades de sous-officier d'expérience du Service: adjudant-chef (Chief Warrant Officer) qui a remplacé le sous-officier de 1^{ère} classe (Warrant Officer Class 1) dans les armées de terre et de l'air et qui correspond au premier maître principal (Chief Petty Officer 1st Class) sur les navires de sa Majesté; adjudant-maître (Master Warrant Officer), anciennement sous-officier de 2^e classe (Warrant Officer Class 2) et équivalent au second maître principal (Chief Petty Officer 2nd Class); adjudant (Warrant Officer) qui comprend le sergent quartier-maître (quartermaster Sergeant), le sergent d'état-major (Staff Sergeant) et le sergent de section (Flight Sergeant des anciennes Forces armées, et est à l'opposé du premier maître (Petty Officer 1st Class) sur les navires de sa Majesté¹.

L'anglais «warrant» remonte au Moyen-âge et au vieux français «warant», lui-même une variante de «guarant» ou «garant». Il existe des racines similaires dans les vieux mots allemands «warent» et «wahren». Même aujourd'hui, le mot a de nombreuses significations mais, dans le contexte militaire, il signifie une autorisation accordée par une personne à une autre de faire quelque chose qui n'est pas permis autrement, quelque peu comme une mission.

De fait, un adjudant-chef reçoit aujourd'hui une autorisation, un document qui porte la signature et le sceau du ministre de la Défense nationale. En voici un extrait:

En vertu de l'autorité qui m'est conférée à cette fin par Son Excellence le Gouverneur général en conseil, je vous constitue et nomme, vous ledit... au grade de... à compter du... grade que vous continuerez de détenir pendant le bon plaisir de l'honorable Ministre de la Défense Nationale.

La fusion des grades de sous-officiers (et leurs équivalents) dans les trois anciennes armées a commencé en 1949 lorsque la hiérarchie des grades et les échelles de soldes ont été uniformisés, mais non les titres de grade. C'est à cette époque que le sous-officier de marine (qui portait un anneau étroit) et le sous-officier promu au grade d'officier (qui portait le même anneau large que le sous-lieutenant) qui vivaient tous les deux dans le carré des officiers ont commencé à disparaître. De fait, c'est la normalisation de la hiérarchie des grades qui a mis en évidence les origines très différentes de ces sous-officiers d'expérience qui, au cours des siècles, ont occupé des postes de commandement entre les niveaux d'homme de troupe et d'officier.

¹ *Ordonnances administratives des Forces canadiennes*, 3-2, annexe A, 1970.

Historiquement, le sous-officier des armées de terre et de l'air était un soldat d'expérience qui avait des qualités de chef et qui était spécialement choisi pour une mission par le colonel du régiment², tout comme le capitaine d'un navire de combat choisissait ses officiers marinières parmi ses meilleurs matelots brevetés.

Mais l'ancien sous-officier de marine n'était pas du tout la même personne que l'officier marinier. Ce type spécial de sous-officier ne tire pas son origine du «warrant» ou document lui accordant l'autorisation d'agir, mais plutôt des demandes de matériel ou de magasin. Cette idée remonte aux débuts de la Royal Navy, sous le règne de Henri VIII, au XVI^e siècle.

Lorsque le roi voulait un navire pour les besoins de sa marine, ce dernier était réquisitionné par mandat chez son propriétaire, ce qui signifiait à l'époque des Tudor que le bâtiment arrivait à l'arsenal du roi au complet, magasins et officiers (réquisitionnés par mandat — Warrant Officers) compris. Il était impensable à cette époque qu'un navire réquisitionné par le roi n'arrivât pas sans son capitaine, son maître d'équipage, son charpentier, son cuisinier et plus tard son canonier. Ils faisaient partie du navire: officiers réquisitionnés par mandat (warrant). Ils venaient avec le bateau et y vivaient aussi lorsqu'il étaient de «réserve». C'étaient les officiers qui faisaient marcher le bateau. Quand venait le temps d'aller combattre, le roi faisait monter ses soldats et ses officiers à bord — officiers mandatés par le roi (commissioned officers). Après l'opération navale, ils descendaient à terre, mais non les autres, les sous-officiers (Warrant Officers)³.

Amiral (*Admiral*)

Le grade d'amiral est attribué au commandant en chef de la Marine d'un pays, à un officier principal de marine commandant une flotte ou une escadre, ou encore un commandement ou une station à terre. Avant que le regroupement des trois armes ne soit réalisé, les amiraux assumant de telles fonctions étaient appelés officiers d'ordonnance. Le mot amiral vient du mot arabe «émir» ou «amir» qui

2 Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 2 volumes, 1786, vol. I, page 316 (note). Voir aussi: Gordon, Major L.L., *Military Origins*, Londres, Kaye and Ward, 1971, pages 249-250.

3 Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pages 171-174. Voir aussi: Lewis, Michael, *England's Sea-Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 26-27, 32-35, 225-239; et Lloyd, Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, pages 232-234.

signifie «chef». Le terme a fait son chemin vers l'Occident en passant par le berceau des navigateurs, la mer Méditerranée, où on le rencontre sous diverses formes: «amiralus» en latin du Moyen âge, «amirail» en vieux français et «almirante» en espagnol. En Angleterre, le terme *Admiral*, après avoir subi plusieurs transformations depuis le Moyen âge, s'est imposé définitivement pour désigner le commandant en chef d'une flotte, et ce à partir du XVII^e siècle. À l'époque de la navigation à voile, l'escadre principale occupant le centre d'une grande flotte était commandée par l'amiral de la flotte; l'escadre occupant le tête de la flotte était commandé par le vice-amiral; complétant la formation à l'arrière se trouvait une troisième escadre ou arrière-garde commandée par le contre-amiral (*Rear-Admiral*); d'où le nom actuel des grades¹.

Dans le langage traditionnel des marins anglais, le terme prend un sens inusité, comme en fait foi une proclamation royale du 26 juin 1708, où il est question de *fishing admirals*. Chaque année, des flottes de bateaux de pêche se rendaient dans les eaux de Terre-Neuve, jetant l'ancre dans de nombreux havres et anses; les pêcheurs faisaient sécher leurs prises sur la terre ferme, puis l'automne venu, retournaient en Europe, leurs cales remplies de poisson séché. Pour assurer une certaine discipline dans ces ports d'escale, on nommait le capitaine du premier bateau accosté «amiral provisoire de tel havre ou de telle anse», le capitaine du second bateau vice-amiral, ainsi de suite. Chacun devait se plier aux décisions de l'amiral en ce qui concerne les droits à terre et les éventuelles contestations².

Artillerie (*Artillery*)

Canons utilisés par l'armée; arme ou service de l'armée de terre qui utilise des canons. D'origine française lointaine, le terme vient d'*artiller* qui veut dire équiper ou armer. Initialement, l'artillerie englobait une grande partie du matériel de guerre, y compris toutes les armes de type projectile. En 1539, le «Corps d'artillerie des archers, des arbalétriers et des mousquetaires» a marché d'Algate, cité de Londres, sur Westminster, où il a été passé en revue par le roi Henri VIII³.

1 Lewis Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, passim.

2 *Oxford English Dictionary*, vol. 1, sous la rubrique «Admiral».

3 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 13.

Bataillon (*Battalion*)

Ce mot est d'origine obscure. Il remonte au moins au XVI^e siècle où on le retrouve sous l'ancienne forme française «bataillon», et semble avoir la même origine que le mot «battle» (bataille)¹. Traditionnellement, le bataillon est une unité d'infanterie composée de plusieurs compagnies, et fait partie d'une brigade ou d'un régiment. Sur le plan de l'organisation, on a fait subir au bataillon de nombreuses modifications au cours des siècles afin de l'adapter à ses différents rôles et aux différentes tactiques, ainsi qu'aux progrès sur le plan de la technique et de la théorie de la guerre. Aujourd'hui, dans les Forces canadiennes, le terme «bataillon» signifie deux choses: un régiment d'infanterie peut comporter un, deux ou plusieurs bataillons, chacun étant doté d'effectifs et de matériel de combat; le bataillon est aussi l'unité administrative de soutien des troupes, le bataillon des services généraux.

Belle de hangar (*Mangar Queen*)

Aéronef stationné au sol dans un hangar dont on se sert des pièces pour réparer d'autres appareils. Un tel échange de pièces et de matériel est provisoire et ne doit pas être considéré comme un «dépouillement» ou un emprunt permanent.

Billet (*Chit*)

Forme raccourcie de *chitty*, mot anglo-indien qui vient de *chitthi* signifiant une note écrite ou un bon tenant lieu de comptant pour l'achat de rafraîchissements au mess.

Bivouac

Campement sans tente ni baraquement. Semble venir de l'allemand «beiwacht» qui a une certaine connotation avec *watch* (veille) ou *guard* (garde).

«Bleus» (*Awkward Squad*)

Ce terme tenant de la moquerie est encore utilisé à l'occasion. Il correspond aux recrues qui ont de la difficulté à coordonner leur activités et qui, partant, sont lents à se conformer aux exigences de leurs

1 Bridger, W.R.P., «Notes on the Origin and Derivation of some Military Terms», *Canadian Defence Quarterly*, vol. XII, n° 3, avril 1935, page 336. Voir aussi Langford, Lt-Col. R.J.S., *Corporal to Field Officer*, Toronto, Copp Clark, 1940, pages 5 à 7.

instructeurs. Il s'agit d'un phénomène qui date de longtemps. Le général Amherst, lors de sa remontée de l'Hudson en 1759 à destination de Montréal, a ordonné à ses «bleus» de procéder à deux exercices par jour sous la surveillance de leurs propres compagnons d'arme; les fantassins qui faisaient feu avant d'en recevoir l'ordre devaient se soumettre à l'exercice du soir en compagnie des «bleus»¹. De la même façon, à la levée de Newfoundland Regiment of Foot de Sa Majesté (1780-1783, on avait prévu dès le départ un entraînement pour les «bleus»².

Brigadier-général (*Hoochie*)

Grade entre ceux de colonel et de major-général. Une définition remontant à l'époque de Wellington a résisté assez bien à l'épreuve du temps, même si la terminologie en a été modifiée: «Le brigadier est un officier de l'armée dont le grade se situe immédiatement au-dessus de celui de colonel et qui est nommé au commandement d'un corps appelé brigade, composé de plusieurs bataillons ou régiments»³. Le terme tire son origine de l'italien «brigata» qui signifie compagnie et qui se rapproche de «brigare» (bagarre) et de «briga» (conflit). Pendant une certaine période dans les Forces canadiennes, le grade n'était que «brigadier». Le terme brigadier-général a été rétabli en 1968⁴.

Capitaine (*Captain*)

Aujourd'hui dans l'armée, le terme «capitaine» a plusieurs significations. Le grade capitaine de marine équivalait à celui de colonel, tandis que celui de capitaine dans les Forces de terre et de l'air se situe entre ceux de lieutenant et de major. En termes de fonctions, il y a le capitaine de vaisseau et le capitaine d'aviation. Le mot «capitaine» vient du latin «caput» qui signifie «tête». Comme c'est la tête

1 Wallace, colonel R.F.H., «Regimental Routine and Army Administration in North America in 1759», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30, 1952, page 8 et suivantes.

2 Nicholson, colonel G.W.L., *The Fighting Newfoundlander*, Gouvernement de Terre-Neuve, 1965, pages 17 à 23.

3 James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 2 vol., 1810.

4 *Loi sur la réorganisation des Forces canadiennes* (15 février 1968). Voir *Les Ordonnances et règlements royaux applicables aux Forces canadiennes*, vol. II, Appendice XI, (La Loi sur la Défense nationale. Statuts révisés du Canada, 1970, page 119).

qui commande aux autres parties du corps, on s'imagine facilement comment les Romains en sont venus à utiliser le mot «capitaneus» pour désigner celui qui commandait aux troupes. Une très longue tradition veut que le capitaine soit l'officier qui commande à une unité de taille d'une compagnie, soit 100 à 200 hommes. Même dans la marine, le mot «capitaine» est d'origine militaire. Par le passé, la manoeuvre et la navigation essentielles pour voyager en mer, incombaient au maître d'équipage et au patron, ce dernier terme étant encore en usage dans la marine marchande. À bord, le capitaine commandait à ses soldats au moment du combat, tandis que le patron, le navigateur, assurait le transport des troupes au bon endroit, que ce fût en mer ou sur la terre ferme. Avec l'introduction au XVI^e siècle des «gros canons» sur les navires, le patron devint aussi capitaine, commandant non seulement aux matelots, mais aussi aux troupes de combat¹.

Caporal (*Corporal*)

Le maître caporal d'aujourd'hui est le caporal d'autrefois qui était un chef de troupe. Ce vocable vient de l'italien «capo di squadra» (chef d'escadre), parfois écrit «capo de escadra» qui suggère escadre ou escadron; on peut aussi faire un rapprochement avec le carré, ancienne formation de combat. Les Anglais utilisent le mot «corporal», tandis qu'en français, le terme est «caporal». Le soldat sir James Turner, dans son *Pallas Armata* (1683), a décrit, en termes plutôt laconiques, la fonction de l'ancien caporal: «Le caporal... avait une autorité absolue sur son escadron, et nul ne devait lui désobéir; sinon le caporal pouvait le battre avec son épée et le jeter en prison... et il se doit de leur montrer à monter la garde... à leur enseigner tout ce qui concerne leur tenue, ainsi qu'à manier leurs armes. Comme vous le voyez, nos caporaux avaient amplement de travail pour justifier leur solde»².

Carré des officiers (*Wardroom*)

Mess des officiers de marine. L'origine exacte du mot anglais est inconnue. On a dit que «wardroom» venait de «ward robe», soute où l'on déposait les butins. La pièce était située sous la cabine du capitaine, laquelle se trouvait au fond, sous le gaillard d'arrière.

1 Lewis, Michael, *England's Sea-Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, pages 193 à 199.

2 Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, vol. 1, pages 260 et 261.

Lorsqu'il n'y avait rien, le carré, étant adjacent aux cabines des officiers, servait de mess¹. C'était ainsi sur les navires de ligne. Sur les frégates et les navires plus petits, le mess des officiers se trouvait dans la chambre des canons. Les aspirants de marine qui servaient habituellement sur les plus gros navires de la flotte dormaient et mangeaient au fond du bateau, dans la «carène» ou le *Midshipmen's Berth* (cale des aspirants)².

Le mot «wardroom» ou «ward robe» est presque sans aucun doute entré en usage au XVIII^e siècle³. Il apparaît une des premières fois écrit en lettres moulées dans un rapport rédigé au large de la côte portugaise, en avril 1758, année de la prise de Louisbourg. Lorsqu'un navire de ligne de 90 canons a été la proie des flammes, les lieutenants du navire qui n'étaient pas de garde en ont été informés de la façon suivante: «La sentinelle passa le mot dans le carré des officiers, à savoir que l'avant de notre bateau le *Prince George* était en feu»⁴.

Colonel

Grade qui aujourd'hui désigne un officier principal d'état-major, et non pas un général ni l'officier principal d'un régiment, à une exception près: le régiment aéroporté canadien qui est composé de trois corps francs capables de fonctionner indépendamment les uns des autres est commandé par un colonel¹. Le terme remonte à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle au moment où la réorganisation des forces armées (compagnies sous les ordres de capitaines, regroupées en régiments commandés par des colonels) avait déjà été amorcée. L'origine du mot lui-même est inconnue.

On l'écrivait parfois «coronel» selon l'orthographe française de l'époque qui rappelle le mot «couronne». Cette pratique a toutefois donné lieu à plusieurs conjectures touchant même les insignes, et remis en question l'autorité même du colonel. En italien, le mot «colonnello» se rapproche de «colonna» qui veut dire colonne.

1 Lowry, Lieut. comm. R.G., *The Origin of Some Naval Terms and Customs*, Londres, Sampson Low, Marston, 1930, page 4.

2 Hoffman, Capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, R.N., 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pages 42, 227 et 305.

3 Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, pages 93-94.

4 Entrevue de l'auteur avec le major W.J. Bailey, Q.G.D.N., Ottawa, 31 juillet 1975.

Commander

Le grade de commander (qui n'a pas d'équivalent français) vient de la situation de commandement partagé qui remonte à l'époque des premiers navires de guerre où le capitaine commandait les troupes de combat et le maître les matelots pour ce qui a trait à la navigation. Avec l'introduction à l'époque d'Henri VIII des gros canons sur les navires de guerre, les matelots sont devenus à la fois marins et soldats. À mesure que les navires ont grossi en tonnage et en puissance d'artillerie, le capitaine au commandement du vaisseau de ligne avait sous ses ordres un maître qui était le navigateur en chef; sur les navires plus petits les deux fonctions étaient cumulées par un seul officier appelé «maître et commander».

Au milieu du XVIII^e siècle, le premier terme est disparu lorsqu'on a créé un poste d'officier pour libérer le commander de ses fonctions de navigateur, mais ce n'est qu'à partir de 1794 que le grade de commander a été reconnu officiellement dans la Royal Navy¹.

En 1875, un lieutenant dont l'ancienneté était de huit années était promu au grade de Lieutenant-commander, grade qui a été officiellement reconnu en 1914².

Commando

Corps franc composé de soldats ayant suivi un entraînement poussé en vue de l'exécution de tâches ou de missions spéciales. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les commandos britanniques étaient des troupes de choc amphibies qu'on utilisait souvent lors de raids ou d'opérations à objectifs limités. Il s'agit d'un mot portugais qui vient de «commander» (commander), et du mot latin «commandare». Le terme, employé par les Boers, est devenu populaire pendant la guerre du même nom en Afrique du Sud au début du XX^e siècle. Le mot sert aujourd'hui dans les Forces canadiennes à désigner les trois corps francs du régiment aéroporté canadien: les deux commandos de parachutistes et le commando motorisé.

Commodore

Contrairement à la pratique dans la Royal Navy, le grade de commodore est permanent dans les Forces canadiennes et se situe en-

1 Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen and Unwin, 1948, page 246 et note.

2 Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 199 à 204.

tre ceux de capitaine et de contre-amiral. En mer, le commodore est traditionnellement au commandement d'une escadre distincte. Aujourd'hui, le commodore est l'officier principal embarqué. Le terme vient du hollandais «Commandeur», vocable utilisé aux Pays-Bas à partir de 1652. C'est le roi Guillaume III d'Orange qui a introduit le grade dans la Royal Navy en 1688¹.

Il existe un vieux proverbe au sujet du commodore. C'était la coutume au XVII^e siècle de tirer du canon au coucher du soleil, lorsque le navire mouillait dans un port, avant de baisser pavillon. Après le coup de canon, on pouvait entendre les mots suivants: «Le commodore est rentré dans ses quartiers», qui veulent dire: «S'il a terminé sa journée, eh bien moi aussi»².

Commissaire du bord (*Pusser ou Purser*)

«Pusser» est une déformation de «Purser», le commissaire du bord sur les navires de Sa Majesté à une époque antérieure. Comme il n'était pas payé de la même façon que les autres officiers du bord, il avait le droit d'exploiter le commerce de la vente d'effets personnels aux matelots, par exemples des vêtements, — les frusques du commissaire du bord. Le terme désignait parfois des articles réglementaires, — par exemple le rhum ou le poignard du commissaire du bord. Aujourd'hui, l'expression a aussi la connotation de ce qui est réglementaire, par opposition aux articles «tiddley» achetés sur la terre ferme.

Compagnie (*Company*)

Le dictionnaire définit ce mot comme «une réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble», et cette définition convient à l'utilisation qu'on en fait aujourd'hui: sous-division d'un bataillon d'infanterie ou division de réserve dans la marine à des fins de rassemblement, ou encore simplement compagnie ou équipage d'un vaisseau. Le terme sert également à désigner une unité de soutien détachée. Le terme a une origine commerciale des plus curieuses. Vers la fin de la période féodale, sont apparues en Europe des bandes de mercenaires qui étaient des soldats professionnels et dont les capitaines acceptaient des contrats pour combattre pour ou

1 Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pages 187 à 191.

2 Beckett, Capitaine, W.N.T., *A Few Naval Customs, Expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, page 44.

contre un personnage quelconque. On investissait de l'argent dans ces bandes qui furent vite appelées «compagnies» dans le but de se partager les butins et les rançons¹.

Contenant (*Paul Bunyan*)

Grand contenant en forme de boîte pour le transport de marchandises par avion.

D.C.A. (*Flak*)

Défense contre avions, en français, le terme anglais *flak* vient de l'allemand «*fliegerabwehrkanone*»; désigne aussi une objection verbale à une décision de stratégie, etc.

Descente de garde (*Stand down*)

Il s'agit d'une période d'interruption des travaux courants. L'expression se rapproche beaucoup, en termes de sens, des expressions «*Make and mend*» (quartier libre) ou «*Makers*» de la marine. En français comme en anglais, elle signifie la fin d'un service, c'est-à-dire la «descente de la garde» quelque temps après la «montée de la garde», par exemple sur les remparts pour assurer le guet en cas d'attaque. L'expression anglaise a aussi le sens d'immobiliser une pièce d'équipement; par exemple, immobiliser un avion au sol pour la réarmer ou le réparer.

Dragon (*Dragoon*)

Aujourd'hui, le dragon est un membre d'un régiment blindé. Avant l'avènement des véhicules automobiles, le dragon était un fantassin à cheval. On croit que le mot vient de «dragon», sorte de pistolet de cavalerie du début du XVII^e siècle, monté dans un battant à bretelle et remplacé par la suite par la carabine. Un ancien auteur a décrit de manière cocasse les dragons comme «... une sorte de bâtards se situant entre les fantassins et les cavaliers qui ont pour mission de se battre soit à pied, soit à cheval...»².

1 Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pages 9 et 10.

2 Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law*, & c., Edimbourg, 1717, page 123.

Équipage aérien (*Aircrew, Crabfat*)

Le terme anglais «crabfat» est utilisé par les matelots («fish-heads») pour désigner les aviateurs. Au début du XX^e siècle, il s'appliquait à la couleur de peinture relativement nouvelle (gris marin) affichée par les coques et les superstructures des navires. L'usage moderne du mot peut remonter à l'entre-deux-guerres lorsque des équipages de la RAF, dans leurs uniformes bleu-gris, ont été affectés sur les porte-avions de la Royal Navy.

Escadre aérienne (*Wing*)

Une escadre aérienne est un groupe de deux escadrilles ou plus, — d'où l'origine de l'ancien grade d'aviation: commandant d'escadre (*Wing Commander*). Le terme désigne aussi une formation de manoeuvre en carré, l'école de l'escadre étant semblable à l'école du bataillon.

Escadre, escadrille, escadron (*Squadron*)

Le terme anglais a plusieurs significations comme en font foi les équivalents français. Il désigne un groupe d'avions (escadrille), de véhicules blindés (escadron) ou de navires (escadre). Les aviateurs, les signaleurs, les ingénieurs militaires et les élèves-officiers sont affectés à des escadrille, escadrons et escadres pour des raisons administratives, d'opérations militaires et parfois d'exercices. Tous ces termes viennent de l'italien «scadra» ou «squadra», lequel tire son origine du latin «quadra» qui signifie carré. Les premiers régiments de cavalerie de l'Armée britannique étaient divisés en escadrons, comme c'était le cas à l'époque des régiments de cavalerie canadiens.

Étendard (*Standard*)

Drapeau carré de certains régiments ou de certaines escadrilles. Au Moyen âge, l'étendard identifiant les armées de l'époque était un immense drapeau monté devant la tente du commandant de l'armée et non porté au devant des troupes. Plus important que le guidon, l'étendard est devenu au milieu du XVIII^e siècle dans l'Armée britannique le symbole des régiments de dragons. Le seul régiment des Forces canadiennes qui se distingue par son étendard est celui du Governor General's Horse Guards, de Toronto.

L'étendard d'escadrille est un drapeau rectangulaire en soie bleu pâle dont le port n'est autorisé qu'à partir du 25^e anniversaire de service d'une escadrille. L'étendard le plus connu est sans doute le



Le 2e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, en tenue de combat pour la présentation des drapeaux lors de l'anniversaire de la Bataille de Kapyong, en Corée (1951), à la BFC Winnipeg, avril 1972. (Note: La citation présidentielle des États-Unis, qui a été remise à l'unité en reconnaissance de sa bravoure, est ajoutée au drapeau du régiment.)

Queen's Personal Canadian Flag (drapeau personnel de la reine au Canada) qui ressemble à l'étendard royal et qui est hissé lors des séjours de Sa Majesté au Canada ou par les navires ou les aéronefs des Forces canadiennes.

Formation

Dérivé du latin «formatio», le terme était utilisé par les romains pour désigner la disposition des troupes au combat. Aujourd'hui dans les Forces canadiennes, le mot a deux connotations, l'une statique dans un sens, l'autre dynamique. La première correspond à un arrangement ordonné de troupes et (ou) de véhicules (dans le sens le plus large du terme) sous le commandement d'une seule personne, tel une escadrille, une brigade ou une force navale, organisé dans un but précis. La connotation dynamique correspond au sens traditionnel

dans l'aviation de vol en formation où deux ou plusieurs appareils sont dirigés et manoeuvrés comme une seule unité. Ce dernier sens de formation s'applique aussi aux exercices des troupes, aux chars évoluant en échelon par exemple et aux escadres de destroyers s'apprêtant par exemple à attaquer à la torpille.

Frusques (*Slops*)

Remontant au XV^e siècle, les frusques sont des vêtements tout faits portés par les matelots disponibles en général dans les magasins de la marine, soit à bord, soit à terre. Le commissaire du bord (officier de ravitaillement) faisait des profits intéressants en vendant des frusques aux matelots des navires de Sa Majesté au début du XVII^e siècle, lorsqu'on leur a ordonné «d'éviter de sentir mauvais en portant toujours le même vêtement et de répandre ainsi des odeurs nauséabondes et insalubres dans chaque navire»¹.

Fusilier

La milice compte aujourd'hui six régiments de fusiliers. Pendant des siècles, les fusiliers constituaient l'infanterie légère et s'occupaient spécialement de protéger l'artillerie et les bataillons en campement. Leur arme était un mousquet léger appelé fusil qui était muni d'une bretelle de transport; le fusilier pouvait donc le porter dans le dos et se servir de ses mains pour d'autres activités défensives.

Le mot vient du français «fusil» et de l'italien «focile», qui tous deux tirent leur origine du latin «focus» signifiant foyer ou feu. Le soldat appelé «fusilier» est apparu au XVII^e siècle, à l'époque où l'on a introduit le mousquet à pierre ou fusil à pierre qui a graduellement remplacé le fusil à mèche². Ce mousquet, plus léger et plus court, que transportait le fusilier présentait un avantage technique important. La pierre faisait éclater l'étincelle près de la chambre à poudre, tandis que la mèche utilisée auparavant pour allumer la charge du mousquet crépitait, menaçant continuellement l'équipage d'artillerie et les barils de poudre adjacents. Le premier régiment de fusiliers de l'Armée britannique a été créé en 1685: le Royal Fusiliers (régiment de la cité de Londres)³.

1 Clowes, W.L., *The Royal Navy*, Londres, Sampson Low, Marston, 7 vol, 1897-1903, vol. 2, page 20.

2 Fortescue, Sir John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pages 35 et 36.

3 Edwards, Major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, page 56.

Général

Tout comme l'amiral, le général est le plus haut gradé dans les Forces canadiennes. Le terme a été utilisé en moyen anglais après avoir été emprunté au vieux français et, originalement, au latin «generalis» dont la racine «gonus» signifie genre ou espèce. La raison pour laquelle un major-général est subordonné à un lieutenant-général tient à l'ancienneté et à la préséance des officiers généraux dans la *Parliamentary Army* qui remonte au XVII^e siècle, à l'époque de la guerre civile en Angleterre. Cette armée était commandée par un «capitaine-général», la cavalerie par un «lieutenant-général» et l'infanterie par un «sergent-major-général». Lorsqu'on a laissé tomber le mot sergent dans le titre du plus jeune de ces officiers généraux, on a ainsi établi l'ordre de préséance qui est reconnu¹. Le grade de capitaine-général n'existe pas dans les Forces canadiennes, à une exception près. Sa Majesté la reine porte le titre honorifique de capitaine-général du régiment royal de l'*Artillerie canadienne*.

Gradés et soldats (*Other Ranks*)

Collectif désignant tous ceux qui ne détiennent pas un brevet d'officier.

Grenadier

Les siècles ont vu passer plusieurs types de fantassins, dont le grenadier qui est représenté aujourd'hui par les Canadian Grenadier Guards. Le terme a pris naissance en France au XVII^e siècle. Les grenadiers étaient des hommes qu'on choisissait dans chaque compagnie du régiment et qui devaient avoir la taille et la force nécessaires pour lancer une grenade à main (représentée sur les galons par une sphère crachant une flamme) avec précision et sur de longues distances. Ils devinrent donc l'élite de l'infanterie et, jusqu'à ce jour, on a jalousement gardé ce titre. Comme le fusilier, le grenadier portait son mousquet en bandoulière pour avoir les mains libres lorsqu'il dirigeait l'attaque en lançant ses grenades; en passant, ce mot vient du vieux français «pomme grenade», ou «grenade». La relation entre la pomme grenade, ce gros fruit rempli de graines, et la grenade est nettement explicite dans le tableau de Dürer représentant l'empereur

¹ Fortescue, Sir John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, page 12. Voir aussi Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New-York, McKay, 1956, page 8.

Maximilien (1519), jusqu'à l'appendice en forme d'orifice d'où on fait traditionnellement sortir la flamme. De la même façon, le symbole héraldique de la ville de Grenade en Espagne est la pomme grenade.

Guidon

Fanion ou drapeau à deux pointes. Le guidon est aux régiments blindés ce que le drapeau de régiment est aux régiments d'infanterie. Les guidons et les drapeaux sont apparus dans l'Armée britannique au milieu du XVIII^e siècle; les guidons étaient la marque caractéristique des dragons. Le terme guidon vient du vieux français «guyd-homme» qui était un commandant de cavalerie¹. Le sens du mot a peu à peu évolué, passant du grade de l'officier qui portait le guidon au combat au drapeau lui-même.

Heures creuses (*silent Hours*)

Il s'agit de la partie du quart de nuit sur les navires de Sa Majesté comprise entre l'extinction des feux, où ceux qui ne sont pas de quart doivent rentrer pour la nuit, et l'appel du matin. La coutume veut que, durant cette période, on fasse le moins de bruit possible en effectuant les manoeuvres de navigation pour ne pas déranger la personne qui est de quart en bas. On a même laissé tomber, dans une grande mesure, les coups de cloches annonçant l'heure, durant cette période (lorsque cela était la coutume sur les navires de sa Majesté). L'expression «Silent Hours» est aussi courante dans les bases des Forces canadiennes et désigne la période comprise entre la fin d'une journée de travail et le début de la suivante.

HMCS (*Her Majesty Canadian Ship* — *Navire canadien de Sa Majesté*)

Les quatre majuscules HMCS à elles seules rappellent à bien des gens l'inscription en fil de soie que portaient sur leur casquette les matelots de la marine militaire durant la Seconde Guerre mondiale. Aucun nom de navire n'apparaissait sur les galons, seulement ces quatre lettres dorées, de façon à ne pas divulguer à l'ennemi l'identité des bateaux mouillant dans un port. On ne pouvait toutefois pas se tromper sur la signification de ces quatre lettres; celui qui les portait

¹ Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, page 9.

était un membre d'équipage de l'un des navires canadiens de Sa Majesté en service. Ces lettres représentent une tradition vieille de plusieurs siècles.

Autrefois, le souverain était personnellement responsable de la défense du royaume, et on appelait les navires qui étaient mis à son service, navires du roi (*King's Ships*), par opposition aux navires appartenant à des marchands; ils furent plus tard appelés navires de Sa Majesté. Au XVII^e siècle, on écrivait parfois le mot Majesté sous forme abrégée, mais l'abréviation «M» n'est vraiment apparue que vers la fin du XVIII^e siècle. Voici quelques exemples de noms qui remontent à cette époque: HMS *Phoenix* (1789), HMS *Alfred* (1795) et HMS *Diadem* (1795)¹.

Le premier navire de la Marine royale canadienne était un croiseur de 2^e classe; à sa mise en service le 4 août 1910 (exactement quatre ans avant son entrée en guerre), on lui a donné le nom de HMCS *Rainbow*. Et la coutume se perpétue encore aujourd'hui.

Hommes de troupe (*Rank and File*)

Expression désignant tous les hommes de grade inférieur à celui de sergent.

Hussard (*Hussar*)

Aujourd'hui, un hussard est un membre d'un régiment blindé. Le terme remonte au XV^e siècle et est originaire de Hongrie. Ils ont toujours fait partie de la cavalerie légère.

Infanterie (*Infantry*)

Ensemble des soldats qui combattent à pied. Vient de l'italien «*infanteria*» et «*Infante*» qui signifient jeunesse ou soldat à pied, par opposition aux cavaliers des temps anciens qui étaient plus âgés.

Le plus ancien régiment d'infanterie des Forces canadiennes est le Canadian Grenadier Guards, de Montréal, créé le 17 novembre 1859, et qui fut plus éloquemment appelé le «*First Battalion Volunteer Militia Rifles of Canada*»².

1 May, W.E., lettre parue dans *Mariner's Mirror*, vol. 53, 1972, p. 102.

2 Stacey, C.P., Compte rendu, *Sentinelle*, mai 1966, page 48.

Infirmierie (*Sick Bay*)

Espace ou quartiers aménagés dans un navire pour soigner les malades et les blessés. Les premières infirmeries, appelées «Sick Birth» ou «Sick Berth», ont été aménagées en 1798 dans tous les vaisseaux de ligne de la flotte de la Royal Navy en service dans la Méditerranée, conformément aux ordres du comte de St. Vincent. Au lieu de choisir des coins sombres et infects du navire, on a décidé de les aménager directement sous le pont de gaillard sur le côté de tribord. Les cloisons du gaillard formaient à cette époque un carré, mais lorsqu'on a adopté la forme arrondie peu après la bataille de Trafalgar, la forme arrondie du bois de la cloison rappelait aux matelots celle d'une baie, et dans le jargon des matelots, «Sick Beth» est devenu «Sick Bay»¹.

Ingénieur (*Engineer*)

On compte aujourd'hui plusieurs types d'ingénieurs dans le service: d'aéronautique, de marine, d'aviation et autres; le plus ancien est toutefois l'ingénieur militaire. On le rencontre historiquement bien avant l'ingénieur civil. Par le passé, l'ingénieur militaire était responsable des «machines de guerre». C'est pourquoi l'ingénieur et l'artilleur remontent au même ancêtre, les canons étant des «machines de guerre». On a décrit l'ingénieur comme étant celui qui conçoit et construit les ouvrages militaires. Une machine est une invention mécanique. Ingénieux signifie habile pour inventer. Tous ces mots viennent du latin «ingenium», qui veut dire habileté.

Lait au chocolat (*Kye*)

Lait au chocolat chaud préparé par le cuisinier de service, et offert traditionnellement sur les navires de Sa Majesté au moment du rassemblement, et aussi dans les camps d'entraînement la nuit avant l'appel. On en donne aussi en mer durant les quarts de nuit. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les matelots navigant par mauvais temps sur de petits navires devaient sûrement apprécier leur chocolat chaud. Durant les troubles de 1881-1882 en Irlande, on avait confié au Royal Fusiliers la garde du chantier naval de Pembroke, à Milford Haven, Pays de Galles. On a distribué à toutes les sentinelles, en service de nuit, le «chocolat de la reine», cadeau personnel de la

¹ Laughton, L.G. Carr, dans un article du *Mariner's Mirror*, vol. 10, 1924, page 97. Voir aussi pages 206-207.

reine Victoria¹. En 1941, on servait tous les matins une tasse de chocolat chaud au dernier groupe de mousses lorsqu'ils étaient appelés par le moniteur de culture physique à 5 h 30 du matin². Il y avait une coutume dans l'armée qu'on appelait «gunfires» (coups de canon) ou «gunfire tea» (heure du thé annoncée par des coups de canon). La coutume existe encore mais l'expression semble être disparue. Il s'agit du thé ou du chocolat chaud de la cuisine qu'on servait immédiatement après le lever et avant l'exercice de culture physique pour «subsister» jusqu'au petit déjeuner. Le terme «gunfire» correspond aux coups de canon qu'on faisait retentir au lever³.

Aujourd'hui sur les navires canadiens de Sa Majesté, le «kye» traditionnel n'existe à toutes fins pratiques plus, en grande partie à cause des meilleurs services dont sont dotés les mess où, durant les quarts de nuit, on peut facilement se procurer du café ou de la nourriture chauds. Il est toutefois intéressant de noter que la tradition du chocolat chaud est tout à fait vivante chez les élèves-officiers du Royal Military College de Kingston.

Lessive (*Dhobey*)

Le terme anglais «Dhobey» est utilisé par les matelots pour désigner le linge qui vient d'être lavé. Le mot vient de l'indien «dhob» qui veut dire lessive.

Lieutenant

Officier dont le grade suit immédiatement celui de capitaine dans les armées de terre et de l'air, et de lieutenant-commander dans la marine. Le mot tire son origine du vieux français; il désignait initialement celui qui agissait au nom d'un supérieur. La prononciation anglaise de ce mot est «leftenant» dans les Forces de terre et de l'air, et «letenant» dans la marine. Le grade de sous-lieutenant, qui s'insère entre ceux d'aspirant de marine et de lieutenant, a été introduit en 1861 dans la Royal Navy.

1 Winter, C.F., «Somme Recollections of Service with the Imperial — The Queen's Cocoa», *Canadian Defence Journal*, vol. 4, 1926-1927, p. 223.

2 *Sentinel* vol. 2, mars 1966, page 23.

3 *Journal of the Society for Army Historical Research*, Londres, vol. 49-51, 1971-1973, *passim*.

Lieutenant-colonel

Grade entre colonel et major dans les forces de terre et de l'air. Il s'agit du commandant d'un régiment blindé ou d'artillerie, ou d'un bataillon d'infanterie, de services de télécommunications ou de services généraux. À l'époque de la guerre civile britannique au XVII^e siècle, le concept de regroupement de compagnies en régiments était bien avancé; dans la *New Model Army* de Cromwell qui a combattu contre le roi Charles, la deuxième compagnie d'un régiment était commandée par le commandant en second du régiment, le lieutenant-colonel¹. Les grades et les commandements de compagnie qui, dans un régiment, sont détenus par le colonel, le lieutenant-colonel et le major sont aujourd'hui réflétés dans les Forces canadiennes par la «différentiation» des couleurs des compagnies qui sont portées par les gardes à pied des régiments.

Lignes des cheminées grises (*Grey Funnel Line*)

Navires canadiens de Sa Majesté.

Liste noire (*Rattle*)

Être sur la liste noire (*To be in the rattle*), expression des matelots, veut dire être sur la liste des contrevenants qui doivent se présenter chez le commandant du navire pour un délit allégué, c'est-à-dire qui sont inculpés.

Maître de quart (*Boatswain's Mate*)

Au port, le maître de quart est un membre influent de l'état-major, sous les ordres de l'officier de jour. Il siffle tous les commandements et seconde en général le quartier-maître. En mer, il fait son quart sans s'éloigner de l'officier de quart.

Maître d'équipage (*Boatswain*)

Le terme *Boatswain* (*Bo's'n*) est le plus ancien titre dans la marine. Il vient du vieil anglais «batswegen» ou «batsuen» (*Boat's swain* ou *husband*). À l'époque des Saxons, c'était le maître d'équipage qui commandait. En Angleterre, au Moyen âge, il

¹ Edwards, Major T.J., *Military Customs*, Aldershot, Gale and Polden, 1950, page 59. Voir aussi: *A Military Dictionary*, (anonyme), publié pour C. Jackson, Dublin, 1780, sous la rubrique «Regiment».



Le capitaine du *Preserver*, montant à bord pour la première fois au son du sifflet, lors de la mise en service de ce navire, à Saint-Jean (N.-B.), en juillet 1970.

s'agissait de l'officier en charge du bateau, des mâts, des vergues et des voiles, n'obéissant qu'au maître. Nathaniel Boteler, dans ses *Dialogues*, sous le règne du roi Charles I^{er}, parle des responsabilités variées du maître d'équipage au début du XVII^e siècle. Il était chargé de toutes les manoeuvres de cordage, d'ancres et de voiles, de tous les pavillons et couleurs, de l'entretien de la chaloupe; il fixait les quarts; il assurait la discipline et le bon ordre, réprimandant sur-le-champ tout contrevenant (les maîtres de quart devaient manier le martiner à neuf cordes) en le condamnant au cabestan, aux fers ou à un bain forcé au bout de la grand-vergue¹.

On voit immédiatement qu'au cours des siècles, le maître d'équipage a assumé les fonctions non seulement de commandant, mais aussi de patron d'embarcation et de capitaine d'armes. Mais jusqu'à ce jour, il demeure encore l'expert-matelot, particulièrement en ce qui concerne le matériel de manoeuvre. Aujourd'hui, sur les

¹ Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen & Unwin, 1939, pages 235 à 237.

navires de Sa Majesté, le maître d'équipage, habituellement un maître ou un officier principal des équipages de la flotte, est responsable des armes légères, des ancres et du câblage, des haussières et des badernes, des radeaux, des travaux de peinture et de démolition, ainsi que des rassemblements et des exercices de maniement d'armes légères¹.

Maître de quart en chef (*Buffer*)

Le mot anglais *Buffer* est un terme d'argot correspondant au maître de quart en chef, habituellement un quartier-maître, qui date du XVIII^e siècle et dont l'origine est obscure. Tandis que le maître d'équipage est aujourd'hui responsable de tout le matériel de manoeuvre du pont supérieur, le maître de quart en chef est le «contremaître» du personnel chargé de l'entretien à l'intérieur du navire. Sur les destroyers et les bâtiments plus petits, les fonctions de maître d'équipage et de maître de quart en chef sont cumulées par la seule et même personne.

Maître-matelot (*Master Seaman*)

Nouveau grade de la marine, créé pour assurer la concordance des grades dans les forces unifiées. Se situe entre le quartier-maître (*killick*) et le second maître, tout comme le maître-caporal se situe entre le caporal et le sergent².

Major

Dans la tradition britannique, grade dans les armées de terre et de l'air entre lieutenant-colonel et capitaine. Pendant la période de transition entre le XVI^e et le XVII^e siècles, où les compagnies ont été regroupées en régiments pour une plus grande efficacité de commandement au combat, le colonel commandait le régiment, ainsi que la première compagnie qui en faisait partie. De la même façon, le commandant en second du régiment, en plus de voir au service d'état-major du régiment, commandait la deuxième compagnie. On l'appelait le «sergent-major», c'est-à-dire «sergent supérieur», et avec le temps, on a abrégé la terme à «major»³. Plus tard, lorsque le grade de

1 Canada PFC 152, *Manuel du matelot*, Ottawa, 1972, pages 5 à 10.

2 Canada, PFC 152, *Manuel du matelot*, Ottawa, 1972, page 5-5 (502).

3 Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, page 15.

lieutenant-colonel a été introduit, le major est devenu commandant en second du régiment et commandait aussi personnellement la deuxième compagnie. Le major, autrefois appelé sergent-major, commande la troisième compagnie.

Matelot

Équivalent de «sailor» en anglais.

Matelot breveté (*Able Seaman*)

Le grade, ou la classe comme on disait autrefois, de matelot breveté correspond à celui d'homme de troupe dans les Forces de terre et de l'air. Il a été adopté définitivement dans la *Commonwealth Navy* de Cromwell au XVII^e siècle¹. Comme l'expression l'indique, le matelot breveté a subi un entraînement complet quant aux fonctions se rapportant au pont supérieur. À l'époque de la navigation à la voile, on disait qu'il était «capable de serrer les voiles, prendre les ris et tenir la barre», ou en d'autres termes, tout à fait capable de monter dans la mâture pour carguer la voilure et prendre possession de la barre².

Milice (*Militia*)

Les régiments de réserve font aujourd'hui officiellement partie des «Forces de réserve», par opposition aux «Forces régulières». Le terme milice continue toutefois d'être utilisé dans les régiments de réserve et, de fait, leurs divisions géographiques s'appellent «régions de la milice». Le mot lui-même vient du latin «militare» et «miles, militis» signifiant soldat. Traditionnellement, la milice a une connotation d'armée de citoyens, de force constitutionnelle mobilisée par un arrêté gouvernemental pour défendre la nation en cas d'urgence, par exemple contre une menace d'invasion³. L'idée remonte à une ancienne coutume saxonne selon laquelle on mobilisait tous les hommes aptes au combat qui habitaient le pays. En Angleterre, le terme utilisé à l'époque élisabéthaine était «Trained

1 Lewis Michael, *The Navy of Britain*, Londres, Allen & Unwin, 1948, page 301.

2 Lloyd Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, page 54.

3 *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. II, 1932, page 252.

Bands» (bandes entraînées)¹. En 1660, on comptait à Londres six régiments de «Trained Bands»². Traditionnellement, la levée de la milice se fait localement, dans les villes, les villages et les campagnes. Dans l'ancienne colonie française de la Nouvelle-France, en particulier dans la vallée du Saint-Laurent, la milice, composée de tous les hommes en état de combattre, a contribué à la défense de la colonie³. C'est aux régiments de la Milice de l'Amérique du Nord britannique qu'on s'est adressé lors des raids des Fenians et, après la Confédération, ainsi que pour mater la rébellion du Nord-Ouest de 1885. La mise en vigueur d'une série de lois de la milice durant la seconde moitié du XIX^e siècle a ouvert la voie aux régiments de réserve qui, jusqu'au regroupement des Forces, étaient désignés par le collectif milice.

Nécessaire de vol (*Fly-Away Kit*)

Cargaison, transportée par aéronef, d'un ou plusieurs grandes boîtes de métal (voir *Paul Bunyans*) contenant tous les articles essentiels à un équipage pour une mission spéciale dans une région particulière, tous préparés et emballés suivant une liste permanente.

Officier chargé des vivres et des fournitures (*Quartermaster*)

Traditionnellement, dans l'armée de terre, il était responsable du logement des troupes en marche, de leur logement lorsqu'elles étaient en garnison avant la journée de caserne, et de l'aménagement d'un campement lors d'opérations en campagne. Aujourd'hui, il est responsable du matériel et des vivres d'une unité: réception, comptabilité, entretien, grade, vérification et distribution⁴, tout comme l'officier de ravitaillement dans l'armée de l'air.

Officier de service (*Orderly Officer*)

Officier subalterne dans l'armée de terre ou de l'air qui, pendant 24 heures dans une base, dans une station ou en campagne, est

1 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 15.

2 Field, C., *Old Times under Arms — A Military Garner*, Londres, Hodge, page 314.

3 Stanley, Major G.F.G., «The Canadian Militia During the Ancien Regime», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 22, 1943-1944, page 159.

4 Canada, PFC 195, *Basic Officer Training: Military Knowledge Manual*, Ottawa, 1972, section 1005.

responsable de la bonne marche des affaires courantes et du maintien de l'ordre et de la discipline dans le Service. Ses fonctions sont compatibles à celles de l'officier de jour sur un navire de guerre mouillant dans un port.

Autrefois, un commandant ne disposait de presque aucune mesure disciplinaire contre un subalterne récalcitrant, si ce n'est de le citer en cour martiale. Les fonctions supplémentaires de l'officier de service avait un effet salubre sur la personne prise en faute.

Officier de timonerie (*Quartermaster*)

Dans la marine, l'officier de timonerie est un officier marinier, un quartier-maître ou un matelot breveté qui, en mer, tient la barre sous les ordres des officiers de pont. Lorsque le navire mouille dans un port, il fait le guet sous les ordres de l'officier de jour, fait partie du personnel influent, siffle les ordres courants et aide en général l'officier de jour à s'assurer que les travaux courants se déroulent de façon satisfaisante.

Officiers généraux (*General Officers*)

Terme regroupant tous les grades d'officier suivants: général et amiral, lieutenant-général et vice-amiral, major-général et contre-amiral, brigadier-général et commodore.

Officier marinier (*Petty Officer*)

Aujourd'hui, le grade de second maître (officier marinier de 2^e classe) dans la marine est équivalent à celui de sergent dans les Forces de terre et de l'air; celui de premier maître à celui d'adjudant; celui de second maître principal à celui d'adjudant-maître et celui de premier maître de 1^{re} classe à celui d'adjudant-chef. La classification des officiers marins dans la Royal Navy remonte au XVIII^e siècle. Le capitaine choisissait ses officiers marins parmi les meilleurs matelots brevetés. Le capitaine d'armes (instructeur d'armes légères, chargé plus tard des fonctions policières), l'armurier, le voilier et le cuisinier du bateau étaient tous autrefois des officiers marins; le terme «petty» et sa prononciation anglaise viennent du français «petit», ou inférieur, sans importance. Le grade de premier maître (chief Petty Officer) date de 1853¹.

¹ Lewis, Michael, *The Navy of Britain*, Londres Allen & Unwin, 1948, page 317.

Officiers subalternes (*Junior Officers*)

Collectif désignant les officiers détenant les grades de: capitaine et lieutenant dans la marine, lieutenant et sous-lieutenant, lieutenant en second et sous-lieutenant intérimaire.

Officiers subordonnées (*Subordinate officers*)

Terme désignant les grades des élèves-officiers.

Officiers supérieurs (*Senior Officers*)

Nom collectif des officiers dont le grade est: colonel ou capitaine dans la marine; lieutenant-colonel ou commander; major ou lieutenant-commander.

Oiseau (*Bird*)

Terme de l'argot de la marine qui veut dire un matelot qui a accumulé une longue liste de délits disciplinaires à son dossier. De même origine que «jail-bird» (gibier de potence), il signifie toute personne qui a été jetée en prison, laquelle était souvent appelée «la cage». À une époque plus reculée, on condamnait de tels criminels à servir dans la Royal Navy.

Passager spécial (*Blue Bark*)

Exemple du jargon des Forces qui est devenu officiel dans les règlements. Il s'agit d'un passager qui voyage à bord d'avion militaire pour se rendre aux funérailles d'un membre de sa famille. Le terme est entré en usage au début des années 60, et il est associé en particulier au service militaire en Europe. L'origine du terme est inconnue, mais il semble être apparenté au mot «embarcation» et aux classes de voyages prioritaires.

Patron d'embarcation (*Coxswain*)

Le patron d'embarcation (*Coxswain* ou *Cox'n*) d'aujourd'hui est le matelot d'expérience du vaisseau, habituellement le premier sous-officier breveté. Il assure le lien entre les officiers du vaisseau et le personnel du pont inférieur, fonction qui n'est pas prévue dans la hiérarchie divisionnaire. Il voit à ce que tous les travaux quotidiens courants à bord soient exécutés; il s'assoit à la table du capitaine et des officiers de pont pour écouter les doléances de certains matelots et punir certains autres, fonction autrefois dévolue au capitaine

d'armes. En mer ou en rade, il est responsable de la barre. Le patron d'embarcation est aussi le matelot responsable du canot lorsqu'il est jeté à la mer, le patron du canot. L'anglais *Coxswain* est un très vieux terme de la marine. Il vient du latin médiéval «cussus», du vieux français «coq» et du vieil anglais «coc», qui signifient coq, terme d'abord utilisé pour désigner une petite embarcation ou «cockboat». De nos jours, le patron d'embarcation n'a plus le même statut élevé en tant que matelot professionnel. En tant que matelot expérimenté, on lui confiait parfois le commandement du navire lorsque, par exemple, tous les officiers de pont avaient été mis hors de combat. Ce n'est plus le cas désormais^{1,2}.

Patron d'escadrille (*Squad Boss*)

Terme de l'argot des aviateurs désignant le commandant d'une escadrille.

Pause non prévue (*Lids-Off*)

Terme particulier du vocabulaire utilisé au Royal Military College de Kingston. Un «lids-off» ressemble beaucoup à un «stand-down», c'est-à-dire une pause non prévue dans le déroulement des activités normales, à cette différence près que le «stand-down» vaut habituellement pour tout le monde sauf pour celui qui est de quart, tandis que le «lids-off» n'est applicable qu'à un sous-groupe, soit un escadron, un groupe ou une équipe dont le travail a été jugé particulièrement satisfaisant.

Pavillons (*Ensigns*)

Les pavillons sont les couleurs qui sont affichées surtout par les navires, à des fins d'identification nationale. Ils sont normalement hissés au mât de pavillon de la poupe. Durant un combat, un ou plusieurs pavillons peuvent être hissés à différentes hauteurs afin de ne pas confondre les bâtiments amis des navires ennemis, — au point de drisse, au bout d'une vergue ou au haut d'un mât. Il s'agit là des pavillons de combat³. Un navire peut afficher un pavillon au haut

1 Amiraute britannique, *Manual of Seamanship*, Londrs, H.M.S.O., 1951, vol. 1, page 81.

2 Canada, *Ordonnances et règlements royaux applicables aux Forces Canadiennes*, Ottawa, révision de 1975, vol. 1, art. 3. 25(2).

3 Amiraute britannique, *Notes on the Royal Navy*, BR 1868, Londres, 1950, page 40.

d'un mât lors d'un événement particulier. Les pavillons des navires de Sa Majesté sont identiques au drapeau national; il ne faudrait pas les confondre avec le pavillon des Forces canadiennes qui n'est pas hissé en mer.

Certains régiments des Forces canadiennes utilisent encore le grade de premier sergent au lieu de sous-lieutenant, qui désigne celui qui portait les couleurs au combat¹.

Pigeon

Aviateur

Pilote de jet (*Jock* ou *Jet Jock*)

Un pilote ou, plus particulièrement, un pilote d'avion à réaction.

Pionniers (*Pionneers*)

Groupe armé de bûches et autres outils de ce genre qui précède les forces principales et qui leur ouvre le chemin. Aujourd'hui, dans les régiments d'infanterie canadiens, les pionniers ouvrent la marche lors des cérémonies, élégamment vêtus d'un tablier et de bretelles de cuir blanc et portant une grande hache étincelante. Mais les pionniers n'ont pas toujours joui d'un tel prestige. Un ancien écrivain a raconté que, dans les camps, les pionniers devaient se présenter au travail à «l'appel des pionniers: Têtes rondes et cocus, venez creuser»; un simple soldat pouvait être dégradé au rang de pionnier². On embauchait parfois les pionniers en grand nombre. Le major-général James Wolfe, à bord de la frégate *Richmond* en 1759, a ordonné à 300 pionniers de parader sur la terre ferme avec des instruments aratoires sous la direction d'un ingénieur³.

Piquet ou picquet

Petit groupe isolé et tenu en alerte pour assurer la sécurité des autres. Tirant son origine du vieux français, le mot correspondait ini-

1 Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New York, McKay, 1956, page 33.

2 Grose, Francis, *Military Antiquities*, Londres, 1801, 2 volumes, vol. 2, page 48.

3 Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, 1780, page 75.

tialement à un pieu taillé en pointe qui servait à construire une palissade, ouvrage de défense, tout comme le piquet, bâton pointu, servait à attacher les chevaux.

Dans un autre ordre d'idée, le piquet du fantassin a été progressivement remplacé par le mousquet durant et après la guerre civile d'Angleterre. À la fin du XVII^e siècle, les «pikemen» ne formaient qu'un petit groupe dont le rôle consistait à protéger les drapeaux; on peut voir ici la relation entre les «pikemen» et le piquet¹. L'officier de service d'un régiment de gardes est encore appelé «picquet officer», en anglais.

Pongo

Soldat

Pose et dépose des filets de camouflage (*Camming up and Camming down*)

Pose et dépose des filets de camouflage dont on se sert, par exemple, pour cacher les canons et les véhicules.

Potin (*Scuttle-butt*)

Rumeurs ou potins circulant sur un navire. À l'époque des voiliers de guerre, le «scuttle-butt» était véritablement un charnier (d'eau douce), une barrique ouverte, «... une barrique dont une extrémité est percée d'un trou carré et qui est fixée sur le pont. Elle contient de l'eau potable pour la consommation de tous les jours qu'on puise en y plongeant une tasse en plomb»². Tout comme les femmes des villages européens se rencontraient tous les jours à la fontaine du village, pour y puiser de l'eau et échanger des potins, les matelots se rencontraient au charnier pour la même raison, comme cela se fait aujourd'hui à la fontaine du bureau ou à la distributrice de café.

Premier sergent (*Colour Sergeant*)

Titre donné aux sous-officiers brevetés dans les régiments de gardes à pied; désigne également les sous-officiers qui ont l'honneur et la distinction de porter les couleurs de la reine et le drapeau du régi-

1 Walker, G. Goold, *The Honourable Artillery Company, 1537-1947*, Aldershot, Gale and Polden, 1954, page 123.

2 Bruney, W., *Falconer's Marine Dictionary*, Londres, 1815.

ment des gardes à pied et de certains autres régiments d'infanterie¹. C'est le duc de Wellington qui en a eu l'idée «pour encourager les hommes méritants»², et on l'a adopté comme grade dans l'Armée britannique en 1813, le règlement général stipulant clairement que «le port du drapeau au combat incombe en tout temps aux premiers sergents»³. À l'époque où, pendant le combat, le drapeau était porté au front centre du régiment, les premiers sergents étaient des cibles idéales pour l'ennemi, et l'on rapporte un nombre élevé de victimes parmi les défenseurs de drapeaux et de pavillons. Par conséquent, même si le port du drapeau était considéré comme un grand honneur, les hommes qui acceptaient cet honneur devaient être d'un grand courage. Aujourd'hui, le premier sergent n'est pas un grade officiel comme c'était le cas avant 1919 dans la Milice canadienne⁴. C'est un titre traditionnel chez les gardes à pied et un emploi d'honneur dans certaines occasions particulières comme la parade des drapeaux.

Prop-blast

Terme en usage dans les troupes «aéroportées» lorsqu'on fête un homme qui s'est qualifié comme parachutiste. Techniquement, le «prop-blast» est le buffeting causé par le souffle de l'hélice d'un avion, auquel est soumis un parachutiste.

Pukka

Mot d'origine indienne dont le sens militaire a une connotation d'authenticité, de construction solide. Un «pukka-sapper» est un diplôme décerné par les membres de la direction du génie militaire à une personne qui, n'ayant aucune formation en génie, a apporté une contribution importante en travaillant avec ou pour des ingénieurs militaires.

Quartier-maître (Killick)

Terme d'argot pour quartier-maître, matelot remplissant les fonctions de caporal. Le terme remonte au XVII^e siècle, et son origine

1 Armstrong, Major W.B., «Customs, Practices and dress of the Canadian Army», *Canadian Army Journal*, vol. 17, 1963, n° 3, p. 76.

2 Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 223.

3 Edwards, Major T.J., *Standards, Guidons and Colours of the Commonwealth Forces*, Aldershot, Gale and Polden, 1953, p. 104.

4 Note de service du colonel T. deFaye, Directeur administratif, à l'Adjudant général, Q.G. de l'Armée, Ottawa, 10 avril 1962 (QG 1935)

est inconnue. Il s'agit d'une grosse pierre dont on se sert comme ancre dans une petite embarcation. Une telle pierre, habituellement entourée de gros bouts de branches d'arbre de façon à offrir une meilleure prise pour y attacher une corde, est la plus ancienne forme d'ancre. Le quartier-maître a reçu ce nom de *killick* en raison de l'insigne qu'il portait sur sa manche gauche et qui représentait une ancre à une seule pointe. Le grade de quartier-maître a été institué en 1853 dans la Royal Navy.

Rassemblement surprise (*Muster by Open List*)

Rassemblement surprise de l'équipage d'un navire où chacun doit donner son nom, son grade et ses fonctions à bord. Cette pratique visait à s'assurer que les livres de bord ne contenaient aucun nom de personne fictive, — certains commissaires commettaient parfois cette erreur. Aujourd'hui, un officier supérieur qui entre en fonction utilise parfois cette expression lorsqu'il veut faire connaissance avec ses subordonnés.

Régiment

Le régiment est une unité de recrutement et d'entraînement permanente de l'armée avec un dépôt ou un centre permanent; il est divisé suivant ses fonctions en compagnies, escadrons et batteries. Le sens du mot est complexe, même aujourd'hui. Il a parfois le sens de «toute la famille» dans l'infanterie, y compris le dépôt et les bataillons qui sont les unités de manoeuvre du régiment. Dans les corps blindés, le régiment est l'unité de manoeuvre même, tandis que dans l'artillerie, le régiment est lui-même composé de régiments. Dans un régiment de transmissions, les escadrons qui le composent peuvent être détachés et fonctionner de façon indépendante. Avant le XVII^e siècle, l'unité militaire était la compagnie. Mais, à mesure que l'administration de l'armée de terre a évolué sur le plan tactique, on s'est vite rendu compte qu'il fallait regrouper ces compagnies indépendantes sous la règle, *regimen*, régime ou régiment d'un seul officier qu'on a appelé colonel¹. (Plusieurs régiments de la Milice canadienne ont vu le jour à la fin du XIX^e siècle de la même façon, en fusionnant des compagnies indépendantes.) Ainsi, le mot régiment, qui vient du latin «*regimentum*» signifie règle.

¹ Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres Cassell, 1930, page 12.

Restes (*Scran*)

Scran est un mot d'argot désignant les restes de nourriture sur un bateau. Le caisson des objets trouvés (*Scran Bag* ou *Scran Locker*) est un dépôt où l'on range des effets personnels qui traînent dans le mess et qui peuvent être récupérés moyennant une amende. Le mot *scran*, d'origine inconnue, date du XVIII^e siècle. Le caisson des objets trouvés était initialement un sac dans lequel on ramassait les bouts de pain et les biscuits. Comme les équipages de bateau ont toujours vécu dans des locaux restreints, il fallait garder les couloirs toujours propres et éviter que les pompes ne soient bloquées par des pièces de vêtement, etc. On attachait, et on attache encore, beaucoup d'importance à la propreté des mess. Depuis toujours, pour récupérer ses effets confisqués dans le caisson, il fallait remettre un morceau de savon¹, mais aujourd'hui, l'amende est un montant fixe d'argent qui est versé dans la caisse du bateau.

Rigolade (*Skylarking*)

Terme de matelot désignant un comportement folichon, espiègle, un tour ou une plaisanterie. À l'époque des voiliers, le terme comprenait la course et la chasse dans les enfléchures et les haubans, ainsi que la descente (en pompier) des haubans du cacatois et des galhaubans dans le but de s'amuser, — de là «*skylarking*». Ces pratiques ont parfois donné lieu à de graves accidents. Moresby raconte qu'à bord du *America*, 44 canons, en 1844 au large du Cap Horn, lui et deux autres «jeunes hommes» «... ont été envoyés en haut des mâts, un en haut de chaque mât, moi à la misaine, pour avoir fait la rigolade dans le grément².

«Rodents»

Nom porté avec orgueil par les élèves-officiers du Collège militaire de Royal Roads, de Victoria, Colombie-Britannique.

Sapeur (*Sapper*)

Grade de base d'un membre du Génie royal canadien ou nom collectif donné aux ingénieurs militaires. Le mot sapeur vient du

1 Amiralité britannique, *Manual of Seamanship* (1937), modifié à l'usage du Canada, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1942, page 4.

2 Moresby, Amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, page 53.

verbe saper, qui veut dire détruire par la base, de là le rôle initial du sapeur: la démolition. À l'époque des fortifications et des ouvrages de défense, on employait des sapeurs et des mineurs pour creuser des tunnels sous les murs de l'ennemi et y ouvrir des brèches au moyen d'explosifs. L'opération qui consistait à creuser des tranchées pour se rapprocher des positions ennemies s'appelait la «sape» et ceux qui les creusaient les «sapeurs». (La ville de New Westminster en Colombie-Britannique s'appelait Sapperton au début de la colonisation, en l'honneur des travaux du Génie royal.) «Les sapeurs sont des soldats appartenant au corps des artificiers ou des ingénieurs, dont le travail consistait à creuser des sapes, — galeries souterraines..., celles-ci permettaient lors des sièges d'effectuer des approches tout en offrant une protection...»¹.

Section (*Flight*)

Subdivision d'une escadrille, groupe de trois ou quatre aviateurs sous le même commandement, — de là les anciens grades de lieutenant et de sergent de section. Au début du XV^e siècle, on utilisait le terme à peu près dans le même sens, par exemple un «vol d'autours» ou un «vol de colombes» (*flight*). Le mot *flight* vient du vieux saxon «fluht» qui veut dire l'action ou la façon de voler.

Sergent (*Sergeant*)

Sous-officier au-dessus du caporal. Ce titre tire son origine du moyen anglais et, étymologiquement, vient du vieux français «sergent» et du latin «servire» (servir), «serviens» (serviteur ou serviteur militaire) et «serviens eques» (chevalier servant)². Plusieurs siècles après que la hallebarde fut devenue désuète, elle constituait la marque caractéristique du sergent d'infanterie qui la portait. Cette arme à longue hampe ressemblant à un pique était efficace contre la cavalerie. Le fer comportait une pointe pour percer l'armure du cavalier, un crochet pour le tirer en bas de sa selle et une lame de hache³.

1 James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 2 vol., 1810.

2 Fortescue, John, *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, page 10.

3 Ashenhurst, Major J.T., «Barbs, Bullets and Bayonets», *Canadian Army Journal*, vol. 4, n° 5, 1950-1951, page 35.

Sheriff

Terme de l'argot de l'aviation désignant l'officier de service.

«*Shine Parade*»

Une heure de travaux courants de caserne, en général immédiatement après le repas du soir, consacrée au nettoyage et au repassage des vêtements, et au polissage des effets personnels¹.

Sifflet de rassemblement inusité (*Goofing Stations*)

Son de sifflet utilisé sur les navires canadiens de Sa Majesté pour avertir les membres de l'équipage qui ne sont pas de quart qu'on peut voir du pont supérieur un spectacle inusité. Il remonte en 1954 lorsque le brise-glace patrouilleur dans l'Arctique, le *Labrador*, Labrador, pendant sa première mission, est devenu le premier bâtiment naval, en fait le premier gros navire quelle qu'en soit la description, à effectuer le passage du Nord-Ouest. L'appel au sifflet *Hands to Goofing Stations* avertissait les plus enthousiastes de se rendre sur le pont pour admirer les ours polaires, les morces et les immenses icebergs qui étaient à portée de la vue². Le terme a déjà été utilisé auparavant sur le *Kenya* lors de son voyage sur l'océan Indien en 1943³.

Soldat (*Grunt*)

Soldat (*Private*)

Le *Concise Oxford Dictionary* définit le mot *private* (soldat) comme étant un «soldat ordinaire sans grade, celui en-dessous des sous-officiers». Sur les rôles du XVIII^e siècle, il était inscrit sous la rubrique «Private Men». Au XVI^e siècle, Shakespeare a employé l'expression «private soldier» dans sa pièce *Henry IV* (partie 2, acte III, scène II). Certains auteurs font remonter le terme à la fin de la période médiévale où un soldat, alors affranchi de tout lien envers son maître, pouvait s'engager comme mercenaire en signant un con-

1 Canada, The Canadian Guards — Regimental Standing Orders, Ottawa, 1962, par. 95.

2 Kealy, J.D.F., et Russell, E.C., *Histoire de l'aéronavale canadienne*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1965, pages 98 et 101.

3 Entrevue avec M. P.A.C. Chaplin, chercheur en chef, Direction du Service historique, Q.G.D.N., 1^{er} novembre 1976.

trat «privé»¹. D'après d'autres chercheurs, le mot *private* tire son origine d'une coutume britannique du XVII^e siècle. À l'époque de Charles II, des régiments d'élite embauchaient des «private gentlemen» (gentilhommes indépendants). Aussi, avant la Restauration, dans l'armée de Cromwell, on avait manifesté une certaine insatisfaction à l'égard de l'expression «common soldier» (soldat ordinaire) qui, initialement, n'avait aucune connotation déshonorante, mais qui se rapprochait plutôt de la classification traditionnelle d'«ordinary seaman» (matelot de 3^e classe) dans la marine².

Soldat (Soldier)

Membre d'une armée; le mot est d'usage courant en anglais depuis le XIV^e siècle. Il tire son origine de l'idée qu'un soldat est et a presque toujours été un *mercenaire*. Ce sens remonte au vieil anglais «souden» et au vieux français «soudier» (soldat) et «soude» (solde), ainsi qu'aux mots latins du Moyen âge «solidarius» et «solidus» (pièces de monnaie constituant la solde du soldat).

Sprog

Terme de l'argot de l'aviation désignant un élève pilote; désigne aussi une recrue ou un novice dans la marine. Quoique d'origine obscure, le mot signifie également dans les Forces un jeune enfant.

Station isolée (Boondocks) (Boonies)

Région à l'extérieur de la route principale, ou encore base ou station relativement isolée.

Stick

Groupe de parachutistes sautant par la même issue d'un aéronef au cours d'une opération.

Sticks and Bricks

Ingénieurs civils.

¹ Boatner, M.M., *Military Customs and Traditions*, New York, McKay, 1956, page 62.

² Correspondance dans le *Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, 1962, n° 6, pages 233-234.

Subalterne (*Subaltern*)

Officier commandant des troupes en campagne, dont le grade est inférieur à celui de capitaine. Le mot vient du latin *sub* (sous) et *alternus* (autre).

Tankiste (*Tanker*)

Membre d'un régiment blindé dont le matériel comporte des chars de combat par opposition à des véhicules de reconnaissances.

Têtes de poissons (*Fisheads*)

Matelots de bâtiment de surface. Terme de dénigrement utilisé par les matelots de sous-marin et par les aviateurs affectés en mer.

Thé de l'adjudant (*Adjudant's tea*)

Le «thé de l'adjudant» est du sherry servi en campagne avant le petit déjeuner comme, par exemple, dans le Grev and Simcoe Foresters.

Thumperheads

Grades de sous-officier chez les ingénieurs de campagne.

Toilettes (*Heads*)

Terme de marine désignant les toilettes. Il faut remonter à l'époque des voiliers lorsque les matelots, pour «faire leurs besoins», devaient se rendre à l'avant (*head*) du bateau et se cramponner à la proue, n'étant protégés des vagues que par une simple toile. Les «Heads» servaient parfois à d'autres fins, comme le fait foi cette anecdote amusante à propos du *Thetis*, frégate en service dans le Pacifique en 1853. On aperçut un rideau de flammes à l'avant, puis s'ensuivit une forte explosion qui ébranla le bâtiment. Le *Thetis* aussitôt été orienté, vent dans le dos, mais on a vite constaté que le feu s'était éteint. On a appris par la suite que «... le maître-canonnier en second, au lieu de jeter la poudre (après avoir nettoyé le magasin) par dessus bord, l'avait fait glisser au fond du «head-shoot», et des cendres brûlantes, tombées de la pipe d'un matelot, y avaient mis le feu!¹

1 Moresby, Amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, page 122.

Tracteur (*Mule*)

Le mot anglais *mule* signifie un tracteur servant à remorquer les aéronefs et transporter l'équipement d'une station aérienne ou d'un transporteur aérien.

Troupe (*Troop*)

Historiquement, le mot était en usage dans le sens d'une troupe de cavalerie, c'est-à-dire une partie d'un escadron de cavalerie, et ce à une époque aussi lointaine que le XVI^e siècle. De fait, une troupe de cavalerie pouvait à cette époque représenter des effectifs considérables. Le roi Charles II a raconté, dans la description de sa fuite en France après la bataille de Worcester en 1651, qu'il était tombé sur une troupe de cavaliers de Cromwell «d'environ deux mille quatre cents» hommes¹. L'origine du mot est obscure, mais l'on croit qu'il vient du vieux français «trope», lequel viendrait du latin «troppus» signifiant bande. Aujourd'hui, une troupe est une partie d'un escadron de véhicules blindés; le terme désigne aussi familièrement, dans le sens collectif, les sous-officiers et les soldats: «les troupes».

Vedette des permissionnaires (*Liberty Boat*)

Vedette d'un navire transportant les permissionnaires, c'est-à-dire les hommes ayant eu la permission de descendre à terre, — permission de courte durée.

Vêtement de protection (*Poopy Suit*)

Vêtement de protection ou de curage des fossés.

Voler sur le plancher des vaches (*Flying a desk*)

Pilote en service au sol.

Vols habituellement non prévus (*White Knuckle Airlines*)

Transport aérien militaire (vols habituellement non prévus).

¹ Pepys, Samuel, *King Charles Preserved*, (compte rendu de son échappée après la bataille de Worcester, dicté à Samuel Pepys par le roi lui-même), Londres, Rodale Press, 1956, page 24.

Voltigeur

Le voltigeur est un membre d'une unité d'infanterie légère, particulièrement choisi pour son agilité et ses mouvements rapides. Cette classe de soldat a été créée par Napoléon en 1804, et a l'honneur et le privilège de mener l'attaque. Les voltigeurs étaient littéralement des «sauteurs», habituellement petits mais secs et nerveux, capables de mettre à profit en campagne les effets de surprise et les tactiques de choc. Il existe encore dans les Forces canadiennes un régiment de voltigeurs dont la base est à Québec et qui s'appelle les Voltigeurs de Québec¹.

Wake

Réunion d'amis et de compagnons de vol au mess après la mort d'un collègue officier. Le défunt laisse parfois avant son départ un montant d'argent pour payer les consommations d'alcool.

Zip Driver

Pilote d'un CF-104 *Starfighter*

Zipperheads

Hommes de troupe et sous-officiers d'un régiment blindé.

¹ James, C., *Military Dictionary*, Londres, Egerton, 1810, 2 volumes.

CHAPITRE VI

OBSERVATION DU DEUIL

À travers les siècles de l'histoire humaine, il y a eu de nombreuses coutumes liées à la mort et au deuil, partiellement à cause de croyances religieuses et partiellement à cause de superstitions. Il y a peu de doute qu'une grande partie des égards manifestés envers les défunts a toujours été liée, comme c'est encore le cas de nos jours, au mystère même de la vie et de la mort. Quelques-unes des coutumes qui se rattachent au chagrin et au deuil se retrouvent encore aujourd'hui, tant dans la vie civile que dans la vie militaire, et l'une d'elles est l'usage de tissu noir comme symbole de deuil.

Le caractère sombre du noir a longtemps été lié au bruit assourdi, comme par exemple lorsqu'on recouvre les tambours pour en assourdir le bruit pendant un défilé funéraire, ou encore les rames quand la bière est transportée à bord d'une barge.

Un exemple de l'assourdissement des tambours, il y a plus de deux siècles, se retrouve dans un ordre portant sur la mort de la princesse Elisabeth en Angleterre, en 1759: «On se procurera la serge pour couvrir les tambours et les crêpes pour les écharpes des officiers de la Grande Garde-Robe à Scotland Yard. (1)».

De nos jours, on assourdit les tambours en les enveloppant d'une pièce de tissus noir munie d'une corde de traction, amoindrisant ainsi le bruit. On voit rarement aujourd'hui des rames assourdies, dans un contexte funéraire, mais lorsque ce genre de cérémonie a lieu, comme dans le cas de quelque marin fameux, on enveloppe le manche des rames d'une étoffe ou natte noire. Cela assourdit le grincement des rames contre les tolets ou contre-rames, exactement

de la même manière que le faisait le tricot du matelot lorsqu'il détachait un navire sous une batterie ennemie à terre, ou, de nos jours, lorsqu'on transporte à la rame une garde au port dans une nuit sombre.

Bien que le port du brassard de crêpe noir ait en grande partie disparu de la vie civile, cette ancienne coutume symbolique du chagrin et du deuil, ou simplement d'une marque de respect, est encore très courante dans la vie militaire. Un règlement prescrit le port d'un brassard de deuil au bras gauche, à l'occasion de funérailles royales ou personnelles (2). Cette coutume remonte très loin dans l'histoire.

En 1767, le roi George III décrétait, à la mort du duc d'York et d'Albany: «Les officiers de l'Armée ne devront pas porter un autre signe de deuil, en cette triste occasion, qu'un crêpe noir autour du bras gauche, avec leur uniforme (3)».

Voici une réaction typique d'un équipage de navire, lors de la perte de son capitaine hautement respecté, soit celui du *Berwick*, de 74 canons, vers la fin du XVIII^e siècle: «... ils déchirèrent leurs mouchoirs de soie noire et en portèrent une partie à leur chapeau et l'autre au bras...; et ils défilèrent en rangs dans la cabine, s'inclinant devant le cercueil, la plupart en larmes... (4)».

Vers la fin de 1805, après Trafalgar, voici ce qu'écrivait un marin du *Victory*: «Trois-cents d'entre nous ont été choisis pour assister aux funérailles de Lord Nelson. Nous devons porter le veston bleu et le pantalon blanc, ainsi qu'un écharpe noire au bras et au chapeau... (5)».

Les coutumes qui se rattachent à la mort et au deuil nous rappellent les divers symboles que pratiquaient et comprenaient nos ancêtres. Un de ces thèmes faisait appel à la superstition, à savoir qu'à certains moments, notamment pendant les périodes de chagrin, le coeur de l'homme était sans défense contre la mal. Dans de nombreuses églises anciennes, des portes spéciales étaient laissées ouvertes, afin que, lorsque le Saint-Sacrement était apporté à la porte d'en avant, le Malin était encouragé à s'enfuir par l'arrière. Certains savants retrouvent ce symbole dans le tir de trois salves au-dessus de la tombe d'un mort, pour chasser les démons toujours envahissants (6). Un auteur, Fortescue, a retracé cette coutume dans les compagnies de mercenaires allemands du XVI^e siècle, alors qu'on récitait des prières pour le défunt et qu'on tirait trois salves au nom de la Sainte Trinité (7). Aujourd'hui, bien sûr, les trois salves sont simplement un salut d'adieu au camarade d'armes.

On peut se faire une idée de l'antiquité de cette coutume qui consiste à tirer des salves au-dessus de la tombe d'un défunt, en se reportant à un compte rendu de l'inhumation de sir Peter Carewe, en 1575, à l'époque de la première Elizabeth:

«... les tambours se mirent à battre, sur quoi tous les soldats déchargèrent leurs armes quatre ou cinq fois ensemble, de sorte que l'église était à ce point enfumée qu'on avait du mal à se discerner l'un l'autre. Enfin, un certain nombre de pièces, qui se trouvaient dans le cimetière, et tous les gros canons de la ville, ainsi que ceux des navires dans la rivières et au quai, tirèrent (8)».

Malheureusement, cet ancien rite militaire a récemment été victime du nivellement opéré par l'unification des Forces armées (1968), et, de fait, l'Aviation royale du Canada avait déjà abandonné ce cérémonial dès 1960 (9). Cependant, au moment où nous écrivons ces lignes, la décision a été prise de raviver cette coutume des salves funéraires.

Un autre thème épisodique du deuil est la négligence, ce sentiment d'insouciance causé par la détresse et un «serrement de coeur» de désolation. Aujourd'hui, lorsqu'une figure nationale meurt, le drapeau national qui flotte sur la Tour de la Paix de la colline du Parlement est mis en berne en signe de respect et de deuil national. Cette coutume vient de la mise en berne du pavillon en mer. Mais, comme tout marin le sait, ne pas hisser une drisse au sommet du mât est un signe de matelotage négligent (10), «péché» presque aussi grave que de laisser traîner des bouts de cordage à l'extérieur du bastingage. On dit que la coutume de la mise en berne des drapeaux remonte au XVI^e siècle (11).

On trouve une référence intéressante à la mise en berne du drapeau au milieu du XVIII^e siècle. En novembre 1759, le *Royal William* ramena le corps de Wolfe, de Québec à Portsmouth et, au moment de jeter l'ancre, on tira des salves de deux canons pour signaler l'enlèvement de ses restes. «À neuf heures, on descendit le corps qu'on plaça dans un corbillard tiré par un carrosse de deuil, qui traversa la garnison. Les drapeaux des forts furent mis en berne, les cloches sonnèrent à coup assourdis pour accompagner solennellement la marche, alors que de petits canons se mirent à tirer... (12)».

Cet exemple particulier de coutume de deuil liée à un matelotage négligent se rattache assez bien à celle qu'on observait à l'époque des voiliers. Au port, toutes voiles enlevées, il était normal, à vrai dire obligatoire, que toutes les vergues fussent placées à angles droits, les

vergues étant les espars suspendus aux mâts à angle droit avec la ligne d'avant et d'arrière du navire. Aucun marin qui se respectait n'eût toléré qu'il en fût autrement. Pourtant, la marque d'un navire en deuil consistait à «scandaliser» ses vergues, c'est-à-dire les incliner vers babord et sabord, «de biais» ou en «pantenne», comme on disait, de la manière la moins conforme aux règles du matelotage (13).

Ce même thème de la négligence, bien qu'il s'agisse d'une négligence étudiée, se retrouve dans l'ordre inversé des choses qui se font ordinairement. À Langemarck, en Belgique, par exemple, on peut voir dans un décor traditionnel de cyprès et de roses écarlates, la silhouette massive et boudeuse d'un soldat canadien de la Première Guerre mondiale, revêtu de son casque d'acier, la tête inclinée en signe de tristesse, les mains posées sur son arme renversée: c'est le Mémorial de Saint-Julien. Ou prenons les funérailles du général sir Arthur Currie, commandant du Corps canadien pendant la Grande Guerre, qui mourut à Montréal en 1933. Dans le cortège défilaient deux détachements de cavalerie, trois contingents universitaires et quatre régiments d'infanterie, toutes armes renversées. «Juste après l'affût de canon se trouve le cheval de bataille du général, les bottes de celui-ci renversées dans les étriers, et le fourreau vide de son épée pendant d'une selle vide (14).

Considérons maintenant les derniers hommages rendus en 1929 à sir William Otter, vétéran du Queen's Own Rifles of Canada à Ridgeway (1866), commandant de la colonne de Battleford lors de la Rébellion du Nord-Ouest (1885), et reconnu comme étant le premier général canadien né au pays. Son cercueil était porté sur un affût de canon; «le cheval sans cavalier conduit à la bride, les bottes du général renversées dans les étriers...; le détachement de tir avec armes renversées; les détachements de chaque unité de la ville; et, surtout, la lente exécution de la *Marche funèbre de Saül* par des tambours assourdis (15)».

De telles scènes ne différaient guère d'une cérémonie qui eut lieu dans les prairies de l'Ouest il y a près d'un siècle. Le commandant du Midland Battalion lors de la campagne du Nord-Ouest, le lieutenant-colonel Archer Williams, succomba à bord du vapeur *Northwest*, et le service funèbre eut lieu à Battleford: ce fut une scène vraiment impressionnante:

«Le cercueil de simples planches, enveloppé dans les plis du vieux drapeau à l'ombre duquel il avait combattu si honorablement et si bien, était monté sur un affût de canon, derrière lequel

un soldat conduisait à la bride son cheval sans cavalier. Son magnifique régiment, rentrant maintenant chez lui sans son chef, suivait pour conduire le deuil, toutes armes renversées, et le cortège comprenait bien quinze cents hommes armés. Des musiques de cuivre battaient la marche aux tambours assourdis, et le haut pays sauvage et solitaire répercutait le gémissement de la *Marche funèbre de Saül*, alors que, lentement et tristement, nous conduisions le héros défunt vers le fort naguère assiégé (16)...

Fortescue affirme que le geste qui consiste à «s'appuyer sur les armes renversées» remonte aux funérailles du duc de Marlborough qui mourut en 1722 (17).

Cependant, ce symbole du port négligé des armes, en tant que signe de deuil, remonte à beaucoup plus loin dans l'histoire, comme le confirme le récit suivant. Sir Philip Sydney mourut à Arnheim en 1586, deux ans seulement avant le fameux combat contre l'Armada espagnole. Une fois son corps embaumé, on se prépara à transporter ses restes en Angleterre:

«... il fut transporté au bord de l'eau, suivi de douze cents soldats anglais, marchant trois de front et traînant leurs épées et mourquets dans la poussière... Pendant qu'ils marchaient, on entendait une musique solennelle. Des coups de fusil furent tirés à trois reprises par tous les hommes présents, et les grosses pièces en batterie sur les murs tirèrent deux salves au moment où le corps quitta la grève (18)». Plus tard, à Londres, aux funérailles d'État «...assistaient cent-vingt citoyens sans armes, et 300 citoyens entraînés pour la guerre, tous tenant leurs armes renversées... le corps fut inhumé sous la Chapelle de la Vierge (dans l'ancienne cathédrale Saint-Paul)..., et une double salve de mousqueterie du cimetière informa le monde extérieur que sir Philip Sydney avait été enterré (18)».

Jusqu'à ce jour, aux dîners régimentaires du 12^e Régiment blindé du Canada, des Trois-Rivières, une table spéciale est toujours aménagée en avant de la table d'honneur, les verres de cristal, la vaisselle de porcelaine et la coutellerie étant renversés. C'est ainsi que le régiment honore ses morts (19).

Lorsqu'un marin, soldat ou aviateur meurt, le cercueil, pendant le service funèbre, est recouvert ou enveloppé du drapeau national ou du pavillon des Forces canadiennes, symbolisant ainsi le fait que le défunt est mort au service de son pays. Cette très ancienne coutume est particulièrement appropriée à l'inhumation en mer. En l'absence d'un cercueil, le défunt est déposé dans un hamac de toile cousu, des poids étant attachés à ses pieds pour faciliter une immersion rapide.

Le pavillon qui drape le corps aide à en dissimuler la forme, car le drapeau est retenu sur le bord du bastingage lorsque le corps glisse solennellement sous le pavillon par-dessus bord, «plongeant dans un éclaboussement vers son dernier lieu de repos «à plusieurs brasses de profondeur» (20).

Enfin, dans les coutumes militaires liées aux funérailles revient souvent le thème suivant: la Lumière après l'Obscurité; «choisis la vie, non la mort; souviens-toi du passé, mais marche avec entrain et foi vers l'avenir car demain est un jour nouveau». On retrouve ce thème séculaire dans les premiers mots traditionnels de tout service funèbre: «Je suis la résurrection et la vie...»

Ce symbolisme se retrouve également dans les mouvements de l'escorte funèbre et de la musique qui l'accompagne. À l'approche du cimetière, tout est régi par la solennité et le rythme mesuré de la marche funèbre traditionnelle de Saül. Mais une fois l'inhumation terminée et l'escorte partie du cimetière, ainsi que les enveloppes des tambours envelopées, le détachement funéraire, sur un bref mot de commandement, se met au pas rapide et la musique entonne une marche régimentaire, ou dans le cas de la marine, les notes émouvantes de *Heart of Oak*, qui commencent par ces mots *Come, cheer up, my lads...* (22).

Ce passage brusque du pas lent au pas rapide est d'origine ancienne. En 1675, un maître d'équipage du *Assistance* fut inhumé à terre «comme un soldat». Le diariste bien connu, le Révérend Henry Teonge, écrivit dans son journal à cette occasion: «... et aussitôt que nous eûmes quitté le cimetière, les trompettes sonnèrent un joyeux réveil (pièce ou appel musical pour réveiller les soldats le matin) pendant tout le trajet (23)».

La retraite et la sonnerie aux morts étaient, jusqu'à ces dernières années, les deux derniers appels de trompette ou de clairon qu'on entendait dans un camp militaire ou dans une caserne à la fin du jour. Ces appels coïncidaient avec l'installation des gardes ou sentinelles, en prévision du quart de nuit. Aujourd'hui, on n'entend plus la sonnerie aux morts que lors d'un service funèbre ou des célébrations du Jour du Souvenir, d'un littoral à l'autre. Il n'est pas difficile d'en voir le symbolisme. On n'oublie pas de sitôt l'impression durable que suscite la pause, vers la fin de la sonnerie aux morts, suivie de l'intense crescendo du «mi» qui se dissipe doucement dans la nuit. Lors d'un service funèbre, la sonnerie aux morts est suivie du réveil, qui est conforme au thème maintes fois centenaire du jour nouveau: la vie doit continuer; il y a un devoir à accomplir.



Un des HMC navires se prépare à lever l'ancre afin de procéder à une inhumation en mer, octobre 1966. (Note: Les fusils sont baissés, les gardes sont tournés et le drapeau du navire est en berne.)

Il existe aujourd'hui dans les Forces canadiennes un règlement portant sur l'uniforme à porter au début du mois de novembre. Il se lit en partie comme il suit: «Le coquelicot du Jour du Souvenir... doit être porté... du côté gauche de la casquette... (24)». Bien qu'évoquant la tragique de la guerre depuis des générations en Europe le port du coquelicot au Canada ne remonte qu'aux années qui ont suivi immédiatement l'Armistice de 1918.

On se perd en conjectures quant à la façon dont cet emblème écarlate en est venu à être associé au souvenir de nos morts de guerre. Il est certain que dans les Pays-Bas d'Europe, qui connaît le choc des armes depuis d'innombrables siècles, le coquelicot pousse en abondance dans les champs de céréales, et on le considère comme une mauvaise herbe.

Cependant, il n'y a aucun doute quant à la façon dont le coquelicot rouge est devenu pour les Canadiens, à vrai dire pour tous les

Alliés, le symbole du sacrifice, du souvenir et du fervent espoir qu'un jour l'homme, de quelque manière, éliminera cette horreur qu'est la guerre. Il s'agit des quinze vers écrits dans un abri de tranchée, non loin d'Ypres, ravagée par le combat, en Belgique, en 1915. *In Flanders Fields* fut le paisible et pensif épanchement du coeur d'un médecin militaire courageux et compatissant du Corps expéditionnaire canadien, le lieutenant-colonel John McCrae, de Guelph (Ontario). Ces lignes, devenues familières à un si grand nombre depuis près de 60 ans, ont été adaptées en français par le major Jean-Pariseau, du Service historique des Forces canadiennes, et c'est cette version française qui est maintenant en usage parmi les militaires francophones:

AU CHAMP D'HONNEUR

Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix; et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leur chant au sifflement des obusiers.

Nous sommes morts,
Nous qui songions la veille encor'
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici,
 Au champ d'honneur.

À vous, jeunes désabusés,
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme'
Le goût de vivre en liberté.
Acceptez le défi; sinon
Les coquelicots se faneront
 Au champ d'honneur.

Références

1. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. 3, 1924, p. 18, citation du Public Record Office, Archives du War Office, W.O. 3/1, p. 115.
2. Canada, PFC 265, *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, 1975, articles 364 et 365.
3. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. 3, 1924, p. 18, citation du Public Record Office, Archives du War Office, W.O. 3/1, p. 84.
4. Gardner, commander J.A., *Above and Under Hatches*, Londres, Batchworth Press, 1955, p. 107.
5. Lloyd, Christopher, *The British Seaman, 1200-1860*, Londres, Collins, 1968, p. 296.
6. Stradling, colonel d'aviation A.H., *Customs of the Services*, Aldershot, Gale and Polden, 1962, p. 8.
7. Fortescue, sir John W., *The Empire and The Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 11.
8. *Journal of the Society of Army Historical Research*, vol. 1, n° 4, juin 1922, p. 138, citation de *Archeologia: or Miscellaneous Tracts relating to Antiquity*, Londres, 1840, vol. XXVIII, p. 145. Voir aussi Field, colonel Cyril, *Old Times Under Arms, A Military Garner*, Londres, Hodge, 1939, p. 256.
9. Ordre courant n° 151 de l'Aviation, 8 juillet 1960, modifiant la PAC 90 (*Manuel d'exercice de l'Aviation royale canadienne*).
10. Beckett, capitaine W.N.T., *A Few Naval Customs, Expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, p. 42.
11. Barraclough, E.M.C., éd., *Flags of the World*, Londres, Warne, 1971, p. 18.
12. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, pp. IV et V.
13. *Mariner's Mirror*, vol. I, 1911, et vol. II, 1912, *passim*, et vol. 58, 1972, p. 470.
14. *Canadian Defence Journal*, vol. 11, 1933-1934, pp. 156-8.
15. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, pp. 131-2.
16. MacBeth, R.G., *The Making of the Canadian West being the Reminiscences of an Eye-witness*, Toronto, Briggs, 1905, p. 200.
17. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, pp. 62-63.

18. *Journal of the Society of Army Historical Research*, Londres, vol. IV, 1925, p. 19, citation de H.R. Fox Bourne, *Sir Philip Sidney*, Londres, Putman, 1891.
19. Lettre à l'auteur du commandant du 12^e Régiment blindé du Canada (Milice), 8 août 1974.
20. Don, W.G., *Reminiscences of the Baltic Fleet of 1855*, Brechin, Edwards, 1894, p. 51. Voir aussi Hall, capitaine Basil, *The Log-Book of a Midshipman*, Londres, Blackie, 1896, pp. 136-144, et Smith, W.E.L., *The Navy Chaplain and His Parish*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, p. 39.
21. *Saül* est un oratorio de Haendel, composé en 1738.
22. *Heart of Oak* a été composé par Boyle et chanté pour la première fois dans une production intitulée *Harlequin's Invasion*, à Londres, pendant l'Année des victoires, soit en 1759. Souvent appelé par erreur *Hearts of Oak*, même au XVIII^e siècle, ce chant évoque la qualité solide et durable du bois sombre qu'on trouve au centre du chêne.
23. Citation de *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 3, 1924, p. 66.
24. *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, (PFC 265), par. 358 (4).
25. Version manuscrite insérée dans la brochure: *11th Field Artillery Regiment, Royal Regiment of Canadian Artillery: Centennial Year 1866-1966*, publiée par le régiment, 1966. p. 9.

CHAPITRE VII

AUTRES COUTUMES MILITAIRES

Boire un coup (*Splice the main brace*)

Bien que la ration quotidienne de rhum à bord des navires de guerre canadiens ait été abolie en 1971, le règlement courant autorise les marins à recevoir une ration spéciale de spiritueux dans des circonstances exceptionnelles. Les soldats et les aviateurs peuvent bénéficier du même traitement lorsqu'ils accomplissent leurs fonctions «dans des conditions inusitées et difficiles...¹».

La ration spéciale de spiritueux découle d'une longue tradition militaire, comme on peut le voir dans un ordre émis par James Wolfe, alors qu'il était aux prises avec la tâche de s'emparer de Québec à l'été de 1759: «Lorsqu'une ration de rhum doit être distribuée aux troupes à cause du mauvais temps ou des fatigues extraordinaires qu'elles ont endurées tout soldat trouvé coupable d'avoir passé sa ration à un autre... sera... entièrement rayé de la liste lorsque du rhum sera distribué...²».

De même, un siècle et demi après Wolfe, le Royal Canadian Dragoons, dans sa marche de combat contre les Boers, de Bloemfontein à Johannesburg et Pretoria, se protégea contre le froid vif grâce «à trois rations hebdomadaires de rhum, de deux onces et demie. Cela réchauffait les estomac et faisait voir la vie en plus beau³».

1. Ordonnance administrative des Forces canadiennes (OAFIC) 36-35 (1976).
2. Wolfe, major-général James, *General & Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, p. 76 (Ordre émis à la Pointe Orléans, Nouvelle-France, 2 juillet 1759).
3. Worthington, L., *The Spur and the Sprocket*, Kitchener, Reeve Press, 1968, p. 23.

Aujourd'hui, dans la Marine, il est rare qu'il y ait distribution de rhum sur l'ordre de «Splice the Main Brace», lorsque chaque officier et homme d'équipage reçoit deux onces et demie de spiritueux. Un tel événement est habituellement lié à une victoire au combat, comme le Jour V en 1945, ou l'observance de quelque occasion joyeuse d'importance nationale.

Une telle occasion fut célébrée à bord du *Ontario*, au port de Seattle (Wash.), en août 1950. Le grondement des canons ébranla les fenêtres du chantier naval, et les résidants locaux se précipitant sur le jetée pour voir ce que représentait tout ce bruit se joignirent avec joie à l'équipage dans le gaillard d'avant et sur le pont supérieur pour boire un coup. On annonçait, en fait, la naissance de S.A.R. la princesse Anne. L'ordre «Splice the Main Brace» ne peut être donné que par S.M. la reine ou un autre membre de la famille royale, Son Excellence le Gouverneur général ou le Chef de l'état-major de la Défense¹. Le gouverneur général Roland Michener donna cet ordre à bord du *Preserver* à Anvers en 1971, et le gouverneur général Jules Léger le donna à bord du *Terra Nova* à Victoria en 1974.

L'expression elle-même a une origine intéressante qui se rattache au thème du devoir bien accompli dans des conditions exceptionnellement ardues.

Sur un navire gréé en carré, comme l'étaient la plupart des voiliers de guerre, la grand'voile, la plus grande du navire, était fixée à la grande vergue, à angle droit avec le mât principal. Cette grand'voile avait un rôle important à jouer pour orienter la force du vent de manière à pousser le navire de l'avant. Afin d'exercer la force du vent souhaitée, la vergue et la voile devaient être orientées selon un certain angle, relativement à la direction du vent et à l'itinéraire choisi. On y arrivait en tirant sur la principale vergue (*main brace*), partie très importante du gréage (*rigging*). Pour réparer ou remplacer cette grosse pièce de gréage (*to splice the main brace*), il fallait beaucoup d'habileté et de rapidité de la part de l'équipage, et c'était une tâche épuisante, même lorsqu'il faisait beau, dangeureuse lorsqu'il faisait mauvais.

On dit que l'expression «Splice the Main Brace», dans le sens de distribution de spiritueux, remonte à la petite escadre du capitaine James Cook, en 1773, lorsque le lieutenant James Burney, commandant l'*Adventure*, rapportant les rations supplémentaires de rhum

1. OAF 36-35 (1976).

distribuées, les attribua à leur consommation pendant les travaux commandés en vertu de l'ordre «Splice the Main Brace»¹.

Brevet (*Commission*)

«Le brevet d'officier, au sens militaire, est le document qui autorise l'officier à agir dans le poste qu'il occupe». Cette définition du XVIII^e siècle² résume la signification du parchemin ou rouleau de papier doublé d'étoffe que reçoit un homme ou une femme au moment de devenir officier. En conférant un brevet d'officier, la Reine délègue son autorité à exercer le commandement, au nom de Sa Majesté, à l'égard de subordonnés. Au Canada, le rouleau de papier est signé par le Gouverneur général, en sa qualité de représentant de la Reine, et par le ministre de la Défense nationale.

À travers les siècles, le libellé du brevet du Souverain a changé de temps à autre, mais, dans l'ensemble, sa formulation et son contenu sont demeurés constants. Le nom de l'officier recevant le brevet est mentionné, ses fonctions et obligations sont énoncées en termes généraux, et on exprime envers lui un sentiment de confiance. Dans les Forces canadiennes, un officier ne peut recevoir que deux brevets, le premier lorsqu'il devient officier, ordinairement à un grade subalterne, et le second s'il atteint jamais le grade de brigadier-général ou de commodore. Un officier détient son brevet au bon plaisir du Souverain.

Le rouleau de papier porte les armes du Canada. La signature du Gouverneur général figure au centre, et son sceau privé y est surimprimé. La signature du ministre de la Défense nationale figure au bas du document, qui se lit ainsi:

1. *Nautical Magazine*, Glasgow, Brown, Son and Ferguson, vol. 209, n° 5, mai 1973, p. 303.

2. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.

ÉLISABETH DEUX, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni, du Canada et de ses autres royaumes et territoires, Chef du Commonwealth, Défenseur de la Foi

A

(nom et prénoms)

Nommé PAR LES PRÉSENTES, officier
des Forces armées canadiennes de Sa Majesté

Avec droit d'ancienneté à compter du jour d 19

Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et bonne conduite, vous constituons et nommons, par les présentes, officier de nos Forces armées canadiennes. Conséquemment, vous devrez remplir avec soin et diligence votre devoir en tant que tel, au grade de ou à tout autre grade auquel, de temps à autre, il pourra Nous plaire par la suite, de vous promouvoir ou nommer, et vous devrez, de la façon et dans les circonstances que Nous pourrions prescrire, former et discipliner, en vue de leurs fonctions militaires, les officiers subalternes et les hommes servant sous vos ordres, et vous employer de votre mieux à les maintenir en bon ordre et discipline. Et Nous leur ordonnons, par les présentes, de vous obéir en tant que leur officier supérieur, et, à vous, d'observer et d'exécuter les ordres et instructions que vous recevrez, de temps à autre, de Nous ou de votre officier supérieur, quel qu'il soit, selon la Loi, en raison de la confiance mise, par les présentes, en vous.

EN FOI DE QUOI notre Gouverneur général du Canada a signé et scellé les présentes, à notre Hôtel du Gouvernement, en la ville

d'Ottawa, ce jour

en l'an de grâce mil neuf cent

et en la

année de Notre règne.

PAR ORDRE DE
SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL

MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

On peut comparer le libellé de ce brevet canadien moderne à celui d'un lieutenant de 1809 de la Honourable Artillery Company de Londres²:

«... vous devrez donc prendre en charge ladite Compagnie et vous en occuper, et dûment exercer aux armes les officiers et soldats qui vous seront subordonnés; et également veiller et vous

2. Raikes, capitaine G.A., *The History of the Honourable Artillery Company*, Londres, Bentley, 1879, 2 vol., vol. 2, p. 250.

efforcer avec le plus grand soin à ce qu'ils observent les ordres et la discipline, leur commandant respectivement de vous obéir en tant que leur lieutenant. Et vous devrez également obéir à vos officiers supérieurs (selon la discipline de la guerre) en raison de la confiance mise en vous».

Plus tard, en 1879, un autre brevet de la même unité ressemble davantage à la formule moderne. Commenant par les mots: «Victoria, par la grâce de Dieu, reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, Reine, Défenseur de la Foi, etc.» la formule utilise l'ancienne façon pour la souveraine de s'adresser à l'un de ses sujets: «À Notre Loyal et Bien-aimé sujet, Salut³».

À vrai dire, ce brevet de l'époque victorienne ne diffère pas beaucoup d'un brevet de l'Armée canadienne de 1940, sauf que l'accent y est mis sur la confiance qu'a la souveraine en son nouvel officier. Signé dans le coin supérieur gauche par le Gouverneur général, le comte d'Athlone, ce brevet de 1940 se lit notamment comme il suit, après la salutation officielle:

«Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et bonne conduite, vous constituons et nommons, par les présentes, officier... (pour) former et discipliner, en vue de leurs fonctions militaires, les officiers subalternes et les hommes servant sous vos ordres, et vous employer de votre mieux à les maintenir en bon ordre et discipline... conformément aux règles et à la discipline de la guerre, en raison de la confiance mise, par les présentes, en vous⁴».

Un brevet de l'Armée canadienne d'après-guerre, signé par le vicomte Alexander de Tunis, en 1949, était identique à celui du temps de guerre, à l'exception de quelques changements se rapportant au fait que le souverain n'était plus empereur des Indes, et de la suppression des mots «Dominion du» avant le mot Canada⁵.

Un brevet du Corps d'aviation royal canadien, signé par le comte d'Athlone en 1945⁶, et un autre signé en 1950 par le vicomte

3. *Ibid.*, appendice F.

4. Brevet d'officier remis au second lieutenant Norman Albert Buckingham, The Royal Montreal Regiment (mitrailleuses), signé le 10 septembre 1940.

5. Brevet d'officier remis au second lieutenant Ronald James Gourley, Corps du génie corps d'aviation royal canadien, signé le 2 septembre 1949.

6. Brevet d'officier remis au capitaine d'aviation Ronald James Gourley, corps d'aviation royal canadien, signé le 1^{er} juillet 1945.

Alexander de Tunis⁷ étaient presque identiques à tous égards à ceux de l'Armée canadienne, y compris les changements mineurs de leur libellé. À vrai dire, le document utilisé en 1959, à l'avènement du nouveau règne, renfermait peu de changements par rapport à celui qui était utilisé par l'Aviation pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'adoption d'un brevet commun après l'unification des trois armes en 1968 a apporté la suppression d'un aspect historique assez curieux du brevet de l'officier de marine. Alors que les anciens brevets de l'Armée et de l'Aviation mettaient l'accent, par voie de répétition, sur la confiance manifestée à l'égard du nouvel officier, la Marine, tout en mentionnant ces qualités, terminait sur cette redoutable menace: «Vous répondrez du contraire à vos risques et périls».

On peut expliquer cette anomalie en remontant à une époque plus ancienne, alors qu'il y avait des différences marquées entre le contrôle réel de l'Armée britannique et celui de la Royal Navy. Le souverain délégua son autorité directement aux subalternes dans l'Armée, mais n'exerçait aucun contrôle direct sur la Marine. L'autorité royale, dans le cas de celle-ci, était déléguée aux Lords commissaires de l'Amirauté, qui l'exerçaient jalousement, même jusqu'au libellé des brevets d'officier, d'où cette menace qui venait de l'Amirauté⁸.

Les brevets d'officiers de marine présentaient deux autres variantes, bien que mineures, en ceci qu'ils portaient les armes personnelles du souverain, et que le nouvel officier était interpellé par le terme «Monsieur». Mais la grande différence consistait en la phraséologie utilisée.

Voici comment se lit un brevet de la Réserve navale volontaire royale canadienne qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, forma en grande partie la grande majorité des officiers et matelots de la Flotte, lequel brevet fut signé en 1945 par le comte d'Athlone:

«Par le Gouverneur général et Commandant en chef du Dominion du Canada... En vertu de tous les pouvoirs m'habilitant, je vous constitue et nomme, par les présentes, sous-lieutenant de la Réserve royale canadienne volontaire, vous chargeant de ce grade et vous ordonnant de vous en acquitter... afin que vous observiez et exécutiez les instructions

7. Brevet d'officier remis au capitaine d'aviation Tony Hannas, Corps d'aviation royale canadien, signé le 8 février 1950.

8. Fortescue, sir John, *Six British Soldiers*, Londres, Williams and Norgate, 1928, pp. 16-17. Voir aussi échange de correspondance dans *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 38, 1960, pp. 142 et 188.

générales imprimées pour le compte du Service naval de Sa Majesté au Canada... Et de même nous chargeons et ordonnons à tous les officiers et hommes sous vos ordres... de se conduire avec tout le respect et toute l'obéissance qu'ils vous devront en tant que leur officier supérieur⁹».

Il est assez curieux de constater que la menace traditionnelle de l'Amirauté ne figure pas dans le brevet du temps de guerre de la RRCV, mais elle figurait dans celui de la marine de la Force permanente d'après-guerre. Ce document est intéressant car, outre qu'il porte les armes personnelles de la Souveraine, il atteste que c'est la reine elle-même qui confère le brevet. Il renferme également l'ancienne menace de l'Amirauté. En outre, la «bonne conduite» de l'Armée et de l'Aviation devient «intégrité» dans la Marine, et l'admonestation concernant les subordonnés qui doivent bien se conduire est supprimée.

Voici comment se lit un brevet de la Marine royale canadienne, signé par le gouverneur général Georges-P. Vanier en 1960:

ÉLISABETH DEUX, par la grâce de Dieu, Reine du Royaume-Uni, du Canada et de ses autres royaumes et territoires, Chef du Commonwealth, Défenseur de la Foi.

A M....., nommé par les présentes lieutenant-commander de la Flotte canadienne de Sa Majesté.

Nous, mettant une confiance particulière en votre loyauté, courage et intégrité, vous constituons et nommons, par les présentes, lieutenant-commander de la Marine royale canadienne, vous ordonnant et demandant de monter à bord, de temps à autre, afin de prendre la charge et le commandement de lieutenant-commander de tout navire ou établissement auquel vous pourrez être par la suite dûment affecté, ou la charge et le commandement de tout autre grade auquel vous pourrez être promu ou nommé, ordonnant et commandant strictement à tous les officiers et hommes d'équipage dudit navire ou établissement qui vous seront subordonnés de se conduire collectivement et individuellement dans leurs emplois respectifs avec tout le respect et toute l'obéissance qu'ils vous devront, et, de même, vous devrez observer et exécuter les Ordonnances et Règlements royaux applicables à La Marine, et tous autres ordres et instructions que vous pourrez recevoir, de temps à autre, du Quartier général de la Marine ou de vos officiers supérieurs. De ceci ni vous ni aucun de vos subordonnés ne devrez vous écarter, car vous aurez à répondre du contraire à vos risques et périls. Et c'est pour cela que le présent du document constitue votre brevet d'officier¹⁰.

9. Brevet d'officier remis à M. Edward Charles Russell, sous-lieutenant, Réserve navale royale volontaire canadienne, signé le 17 octobre 1945.

10. Brevet d'officier remis à M. John Walter Russell, lieutenant-commander, Marine royale canadienne, signé le 15 avril 1960.

Depuis de très nombreuses années, c'est la coutume dans les trois armes de célébrer une promotion, alors que, bien sûr, le promu paie les consommations prises en son honneur par ses amis et camarades du mess. C'est ce qu'on appelle généralement «Arroser les galons¹».

Une cérémonie analogue, appelée «Arrosage du brevet» (*Wetting the Commission*), est observée depuis très longtemps aussi. Relatant un incident survenu trois ans avant Trafalgar, soit en 1802, le premier lieutenant du *Volage* rapporte qu'étant à terre il avait rencontré huit «joyeux aspirants» de son navire assis autour d'une table sur laquelle se trouvait un bol d'un gallon de punch fort. Le «numéro un» fut invité à boire un verre en l'honneur d'un des aspirants qui venait d'apprendre sa promotion au grade de lieutenant. L'officier remarqua, en grimaçant, que le contenu du bol disparut bientôt malgré le goût de parchemin et le fait qu'une bonne partie de l'encre fût disparue également du rouleau de papier²!

Calot (*Wedge cap*)

Les règlements courants sur l'habillement dans les Forces canadiennes renferment ce passage plutôt prosaïque et peu inspirateur: «Calot, en forme de coin, vert (facultatif porté sur le coté droit de la tête... un pouce au-dessus du sourcil droit³). Pourtant, en réalité le calot est un bon exemple de la façon dont une tradition a pris naissance il y a environ 60 ans et qui persiste jusqu'à ce jour, à savoir l'affinité de l'aviateur avec ce genre de couvre-chef.

Tout a commencé lorsque le Royal Flying Corps a été créé juste avant la Première Guerre mondiale, force au sein de laquelle les Canadiens jouèrent un rôle important. La casquette, comme on l'appelait alors, a été adoptée par le RFC, en même temps qu'une tunique à col haut et rigide attachée par des boutons à l'extrémité droite de la poitrine. Le calot bien planté sur le côté droit de la tête, cet uniforme à l'air désinvolte devint synonyme de ce nouveau combattant intrépide qu'était l'aviateur. Le couvre-chef, appelé «calot» en 1941⁴ continua

1. Irving, commander John, *Royal Navalese*, Londres, Arnold, 1946, p. 186.
2. Hoffman, F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, Rn, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pp. 165-166.
3. Canada, *Manuel de l'habillement des Forces canadiennes*, PFC 265, QGDN, Ottawa, par. 204, 1(4).
4. Canada, *Règlements et instructions sur l'habillement de l'Aviation royale canadienne*, PAC n° 9, QGARC, Ottawa, 1927 (réimpression en 1937), p. 38, amendement n° 47 (1941).

d'être porté pendant toute l'existence de l'Aviation royale canadienne, c'est-à-dire de 1942 à 1968, et est encore la coiffure préférée de nombreux aviateurs, malgré la disponibilité de la casquette et du béret. Il y a peu de doute qu'à l'époque où l'on devait porter des lunettes et des casques de cuir dans des carlingues à ciel ouvert, le calot était facile à insérer dans une poche et à ressortir au retour à la base.

Mais le calot, en réalité, est quelque peu plus ancien que les aviateurs et les avions. Il a pris naissance dans l'Armée au XIX^e siècle. À vrai dire, l'aviateur a remi en usage le calot, alors qu'il était plutôt tombé en désuétude dans l'Armée.

Ce couvre-chef, appelé d'abord «casquette de type autrichien» est entré officiellement en usage dans l'Armée britannique en 1890 pour les hommes de troupe et en 1896 pour les officiers¹. C'est ainsi que cette coiffure fut celle que portaient les Canadiens qui se sont embarqués pour l'Afrique du Sud au tournant du siècle. L'Armée s'est en grande partie tournée vers la casquette en 1904, qu'elle l'a conservée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, alors qu'elle est revenue au calot, jusqu'à ce que l'usage du béret se généralise en 1943.

Le calot d'aujourd'hui, comme le sait tout garçon qui a servi dans l'ancien corps des cadets, diffère quelque peu de l'ancienne casquette, bien que les deux se ressemblent beaucoup. L'ancien calot était assez ingénieux, en ce sens qu'il était passablement frais à porter lorsque perché sur le côté de la tête, mais dépliable de manière à couvrir la nuque, les oreilles et le menton. La version actuelle est cousue de manière qu'on ne peut la déplier. Mais même à cela, le calot vert d'aujourd'hui ressemble beaucoup à celui que portaient fièrement les équipages volants de l'*Avro 504*, du *Sopwith Camel* et du *SE5A* de l'ancien Royal Flying Corp².

Cérémonie du crépuscule (*Extinction des feux et retraite*)

Pour peu qu'on associe aux couleurs chatoyantes du crépuscule et à la tombée de la nuit les mouvements pleins de verve des troupes et le ton de la musique martiale, ainsi que le beau décor, tant naturel que

1. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 21 (1942), p. 108, et vol. 25 (1947), p. 188. Voir aussi Barnes, major R. Money, *Military Uniforms of Britain & the Empire, 1742 to the Present Time*, Londres, Seeley, 1960, pp. 166 et 236.

2. Norris, Geoffrey, *The Royal Flying Corps: A History*, Londres, Muller, 1965, *passim*. Voir aussi Saunders, H. St. G., *Per Ardua: The Rise of British Air Power, 1911-1939*, Londres, Oxford University Press, 1944.

celui embelli par la main de l'homme, dont le Canada abonde, il se dégage un sens de mystère et de magie de ce drame qu'on appelle la cérémonie du crépuscule. Les simples fonctions de jadis, comme la fermeture de la barrière, la rentrée des troupes à leurs quartiers pour la nuit et l'installation de la garde, le tout au battement du tambour, se sont transformées avec le temps en une belle tradition cérémoniale qui reflète notre riche héritage militaire.

La cérémonie du crépuscule, dans tout son appareil pittoresque, dont le déroulement est impeccable, comporte trois éléments: l'extinction des feux (*Tattoo*), la retraite et le salut au drapeau national du Canada. La cérémonie, exécutée en bonne et due forme, peut nécessiter la présence de 100 officiers et hommes de troupe. Essentiellement, le détachement se compose d'une garde, d'une musique et de servants de canons.

Une caractéristique intéressante de cette cérémonie, telle qu'énoncée dans les règlements¹, est qu'elle peut se dérouler dans toute sa splendeur, comme il arrive occasionnellement sur la colline du Parlement d'Ottawa, ou sur une échelle réduite, lorsque l'équipage d'un navire l'exécute sur la jetée d'un port étranger.

La partie de la cérémonie du crépuscule qu'on appelle l'extinction des feux a une origine fort ancienne. Le terme anglais «*Tattoo*» est intéressant du point de vue étymologique. En effet, on définit historiquement ce terme comme étant un «battement de tambour ou appel de clairon à 10 heures du soir, rappelant les soldats à leurs quartiers». Au XVII^e siècle, ce terme s'épelaient habituellement «*tap-too*», reflétant ainsi son origine hollandaise «*tap-toe*», qui voulait dire «fermer le fausset du tonneau ou la clef du robinet».

Avant l'instauration des casernes permanentes, les troupes en garnison ou en marche étaient logées en ville, parfois dans des maisons privées, mais le plus souvent dans des auberges et tavernes². Une fois leur journée de travail terminée, la plupart des soldats allaient se divertir dans les auberges et tavernes de la place. Pour signaler aux troupes de regagner leurs quartiers pour la nuit, on battait le tambour dans les divers districts du village où se trouvaient les tavernes. Le battement du «*Tattoo*» transmettaient deux messages, l'un à l'aubergiste lui ordonnant de fermer ses robinets et de ne plus servir de bière ou de spiritueux, c'est-à-dire, en hollandais, «*Doe den*

1. Canada, PFC 201, *Manuel d'exercice et de cérémonial*, art. 2404 (1969).

2. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 66.



Les servants d'un canon naval s'exerçant pour la Cérémonie du Crépuscule, sur la colline du Parlement, à Ottawa, en juin 1971.

tap toe»; l'autre aux troupes» de se retirer dans leurs chambres, d'éteindre leurs feux et bougies et de se coucher³.

Un officier, un sergent et une file d'hommes suivaient les tambours quelques minutes après, accompagnés parfois de joueurs de

3. Bland, lieutenant-général Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 206.

fifre, et malheur alors à l'aubergiste récalcitrant, car alors on déclarait bientôt son établissement consigné à la troupe, de sorte qu'il devait fermer boutique. On peut se faire une idée de ce qui attendait l'ivrogne tardif en lisant cet extrait d'un ordre émis par James Wolfe en 1748-1749*, dans lequel il défendait

«à tout homme de sortir de ses quartiers sans une permission écrite de son officier, à partir d'une demi-heure après l'extinction des feux jusqu'au réveil; tout homme qui présumera désobéir à cet ordre, et qui sera découvert, sera mis au donjon dès le lendemain matin, et confiné là pendant quatre jours, au pain et à l'eau¹».

Il existe un vestige intéressant de la signification de l'extinction des feux, à Halifax (N.-É.), au XVIII^e siècle. En mai 1758, une puissante flotte de navires de guerre et de transporteurs de troupes étaient amarrée au port de Halifax, sous le commandement de l'amiral Edward Boscawen, en préparation de l'assaut contre la forteresse de Louisbourg. L'ordre de l'amiral se lisait en partie comme il suit:

«Aucun sous-officier, gradé, soldat ou matelot ne sera autorisé à débarquer, sauf en une occasion très particulière, et une telle autorisation devra lui être donnée par écrit par le capitaine du navire de Sa Majesté ou par le commandant des troupes à bord des transporteurs. Tous les canots appartenant aux navires de Sa Majesté, et tous ceux appartenant aux transporteurs devront retourner à bord de leurs navires respectifs à l'extinction des feux (*Tattoo*)²».

À partir du tambour solitaire, en passant par l'augmentation graduelle du nombre de tambours, et puis de flûtes ou de fifres, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle alors que les musiques firent leur apparition dans les régiments, la petite mais impressionnante procession du soir battant l'extinction des feux commença à revêtir l'aspect d'un défilé de cérémonie, dont l'évolution devint le «Tattoo» que le monde connaît aujourd'hui.

*Nota: Pendant une brève période du milieu du XVIII^e siècle, on écrivait le millésime selon «l'ancien style» ou le «nouveau style», selon qu'un ajustement était apporté au nombre de jours pour aligner le calendrier courant sur l'heure solaire.

1. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, pp. 11-12.
2. Lettre de E. Boscawen, amiral, au commandant des troupes de Sa Majesté à bord du *Two Brothers*, transporteur, 12 mai 1758. Document en possession de Hugh F. Pullen, contre-amiral, Marine royale canadienne (retraité).

Un autre aspect de la cérémonie de l'extinction des feux qui a survécu jusqu'à aujourd'hui est le «dernier appel» ou «sonnerie aux morts» (*Last Post*), qu'on sonne au clairon ou à la trompette. On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouve un militaire en entendant ces notes dans l'air du soir en se reportant à la description que donnait un troupier de la vie dans un camp de milice près de Sussex (N.-B.), à la veille de la guerre de 1914:

«À la tombée de la nuit, en jetant un coup d'oeil autour du camp on pouvait voir des rangées de tentes dans la plaine et sur le sommet de la colline des fantassins, et chaque tente ressemblait à un petit triangle de lumière. On se servait de chandelles pour les éclairer. À 10 heures, on entendait les clairons sonner l'extinction des feux...»

«Puis on entendait le dernier appel. Chacun se taisait quand le clairon entonnait le dernier appel. L'espèce d'accalmie qui se dégage de cette musique est assez étrange. On éprouvait toujours un pincement au coeur lorsque cet appel traversait le camp dans le calme du soir¹».

Le terme anglais «Post» est employé dans le sens de «poste occupé par le soldat», tel que poste de sentinelle. En battant l'extinction des feux, les tambours marchaient de poste en poste dans la ville ou le camp, le premier appel signalant qu'ils avaient pris position pour commencer leur ronde, alors que le dernier appel indiquait qu'ils l'avaient terminée². (On peut facilement voir ici le symbolisme du dernier appel ou sonnerie aux morts à des funérailles militaires.)

Après l'extinction des feux de la cérémonie du crépuscule vient cette partie découlant de l'historique «battement de la retraite». Peut-être devrait-on rappeler ici qu'à travers les siècles, tant dans la pratique que dans la littérature, il y a eu confusion apparente entre ces deux routines, l'extinction des feux et la retraite³. Cependant, il

1. How, Douglas, *The 8th Hussars, A History of the Regiment*, Sussex (N.É.), Maritime Publishing, 1964, p. 61.
2. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 19 (1940), p. 248. Le symbolisme du premier et du dernier appels dans le cadre de l'extinction des feux est également évoqué dans une lettre de l'adjudant-général (major-général Letson) au commandant du district militaire n° 10, QG de Winnipeg 420-18-11, en date du 31 août 1943, citant les *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Armée canadienne 1939* (Ottawa). Voir aussi les *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Aviation royale canadienne*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924, articles 934 et 935.
3. Ce point est bien expliqué dans l'article de H.G. Farmer, «The Retreat: A Suggested Origin of the Modern Ceremony», *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 23, 1945, pp. 119-120.

semble tout à fait clair qu'essentiellement la retraite signifiait la fermeture de la barrière au crépuscule et l'installation de la garde, alors que l'extinction des feux signalait aux soldats de retourner à leurs quartiers pour la nuit, soit après la tombée de la nuit, habituellement à 10 heures du soir.

L'extinction des feux est à l'origine du «couvre-feu» marqué par le tir d'un canon de 105mm à 9h30 chaque soir à la Citadelle de Québec. Comme le tir du canon de midi si familier à des générations de Québécois, le couvre-feu est tiré quotidiennement par le Royal 22^e régiment de sa station dans l'ancienne fortification qui surplombe le Saint-Laurent et les Plaines d'Abraham, rappelant ainsi, comme jadis, qu'il est temps pour les membres de la garnison de rallier leurs quartiers pour la nuit.

Un autre élément d'intérêt ici est qu'au XVIII^e siècle on se servait d'une douzaine de différents battements de tambour pour transmettre des ordres, et ces différents battements de tambour pour transmettre des ordres, et ces différents rythmes ou battements étaient bien compris de chaque soldat. Il y avait deux «retraites», celle du coucher du soleil en garnison ou au camp, et celle de la manoeuvre tactique au combat⁹. Celle-ci était connue dans la Royal Navy, et s'appliquait probablement à l'abordage et à l'arraisonnement d'un navire ennemi. On trouve dans le journal de Moresby le récit du incident amusant concernant l'aspirant Jackson, âgé de 14 ans, qui fut envoyé en haut du mât du *America*, de 44 canons, dans la station du Pacifique en 1844, à cause de ses fredaines. Voici en effet ce qu'on lit:

«Jackson fut envoyé en haut du mât pendant le service religieux à Callo, pour avoir dit au tambour de battre la retraite de la division sans ordre à cette fin. Comme l'église était aménagée sur le pont supérieur, Jackson occupait le poste de gentil petit chérubin qui siège en l'air, et certaines dames montées à bord manifestèrent la plus vive sympathie...¹⁰.»

Mais le battement de la retraite lié au coucher du soleil remonte vraisemblablement au XVI^e siècle, et nous en avons un premier exemple, primitif mais pratique, au début de la colonie. En 1642, le jeune établissement de Montréal, alors appelé Ville-Marie, fut fondé à l'in-

1. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.

2. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 53.

térieur d'un fortin palissadé par Maisonneuve et une poignée de braves hommes et femmes connus sous le nom de «Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame pour la conversion des Sauvages» de la Nouvelle-France». Ces premiers colons étaient presque constamment menacés par les Iroquois. Pourtant, malgré le danger, les hommes ouvrirent graduellement un champ à la culture, peinant de l'aube au crépuscule sous les yeux attentifs d'une sentinelle ou deux, postées à l'orée des bois. À la brunante, une cloche sonnait de l'intérieur de la palissade, et aussitôt les travailleurs des champs se frayaient un chemin vers la sécurité d'une barrière verrouillée¹¹.

Une bonne description du battement de la retraite par un régime britannique au XVIII^e siècle se lit ainsi:

«Une demi-heure avant la fermeture des barrières, généralement au coucher du soleil, un sergent et quatre hommes doivent être envoyés de chaque poste à la garde principale pour prendre les clefs; en même temps, les tambours des gardes de poste doivent se rendre sur les ramparts et battre une retraite, afin d'avertir ceux qui se trouvent à l'extérieur que les barrières vont se fermer et qu'il peuvent entrer avant qu'elles ne soient fermées. Dès que les tambours ont fini de battre la retraite, ce qui doit leur prendre au moins un quart d'heure, les officiers, doivent ordonner la fermeture des barrières, ne laissant que les huis ouverts; après quoi, on ne doit tolérer qu'aucun soldat aille en ville, bien que cette liberté doive leur être acquise pendant la journée¹².»

C'était évidemment au battement de la retraite que les piquets étaient formés et les gardes installées. Dans la cérémonie du crépuscule d'aujourd'hui, on fait allusion à cette ancienne routine dans les exercices de la section.

Suivait ensuite un feu de joie, puis la musique entonnait le refrain méditatif et familier d'une hymne du soir. Grondaient enfin les roulements émouvants des tambours, suivis de l'exécution majestueuse de l'*O Canada* et de *Dieu sauve la Reine*, et enfin le salut au drapeau national du Canada.

C'est ainsi que s'est déroulée, à travers les siècles, à partir d'une simple routine militaire, cette pittoresque et émouvante cérémonie du crépuscule.

1. Lanctôt, Gustave, *Montréal sous Maisonneuve, 1642-1665*, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 38.

2. Bland, lieutenant-général Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 203.

Et de ces mêmes traditions découlent les innombrables «tattoos» militaires, qui ont réjoui des milliers de personnes, à partir des miliciens du Camp Niagara dans les années 1920 (alors que les troupes se précipitaient pour attraper le dernier vapeur en direction de Toronto) jusqu'à ceux du Royal 22^e régiment, dans ce décor superbe qu'est la Citadelle de Québec, en passant par les performances impeccables d'Aldershot et du château d'Édimbourg, où de nombreuses unités canadiennes étaient présentes, et jusqu'enfin à ce magnifique mélange d'apparat, d'humour et de drame émouvant que fut le Tattoo des Forces canadiennes, à l'occasion du centenaire de la nation en 1967.

Changement de la garde (*The changing of the guard*)

Une caractéristique très populaire des mois d'été dans la capitale du pays est la cérémonie pittoresque connue sous le nom de «changement de la garde». Bien que la garde elle-même remplisse ses fonctions à la résidence du gouverneur (parfois appelée Rideau Hall) qui est celle du Gouverneur général et de Sa Majesté la reine lorsqu'elle est en visite à Ottawa, c'est sur les pelouses de la colline parlementaire que se manifestent chaque jour l'apparat compliqué et la précision militaire du changement de la garde.

Quelque 125 officiers, sous-officiers et gardes participent à cette cérémonie séculaire. Essentiellement, il s'agit pour la nouvelle garde de relever la précédente. Revêtus de leur bonnet à poil et de leur tunique écarlate, les gardes présentent une scène émouvante alors qu'accompagnés d'une fanfare ils défilent avec leur drapeau de la reine (lorsque Sa Majesté ou le Gouverneur général est en résidence à Ottawa) et leur drapeau régimentaire.

Depuis 1959, le Détachement des fonctions publiques du Régiment canadien des gardes remplit cette fonction chaque été depuis onze ans. Aujourd'hui, deux régiments de milice partagent cette responsabilité: les Gardes à pied du Gouverneur général, d'Ottawa, et les Grenadiers canadiens de la garde, de Montréal.

Un détail intéressant à signaler est que, lorsque le nouveau détachement arrive sur les lieux pour assumer ses fonctions de garde, on appelle celle-ci «les fonctions» (*The Duties*). Ce n'est qu'après avoir subi une inspection minutieuse par le capitaine-adjutant pour voir s'il est convenablement présentable et apte à remplir ses fonctions de garde qu'on l'appelle «Nouvelle Garde», et le commandant prend alors les choses en main¹.

1. Brochure intitulée *Le Changement de la garde*, Ottawa, publiée par le Régiment canadien des gardes entre 1967 et 1970, *passim*.

Après l'inspection, on fait défiler les drapeaux dans les rangs, sous escorte armée. Puis l'Ancienne garde rend hommage à la Nouvelle en lui présentant les armes; celle-ci lui retourne alors le compliment. Suis l'ancienne cérémonie de la présentation de la clef qui consiste en la remise de la clef de la salle de garde au commandant de la Nouvelle garde par le commandant de l'Ancienne garde. Les deux gardes changent alors de position et défilent devant le capitaine-adjutant; en quittant la colline parlementaire, la Nouvelle garde s'achemine vers son poste, et l'Ancienne laisse ses soucis derrière elle.

Pour la plupart des observateurs, le changement de la garde veut dire «astiquage à outrance» (*spit and polish*), couleur, mouvements précis et musique animée de fanfare. Il est amusant d'entendre un autre son de cloche, c'est-à-dire le grogrement goguenard allié à un sens profond du devoir qui caractérise depuis longtemps les gardes. Voici, en effet, ce que disait un vétéran des Coldstreams:

«Nous faisons un tas de cérémonies dans les Gardes: parade du drapeau, garde de la Tour de Londres et que sais-je. Nous restions immobiles pendant quatre ou cinq heures et on nous infligeait 14 jours de détention si nous perdions connaissance. Le truc consiste à faire porter le poids de son corps sur les orteils. C'est pourquoi les bottines des Gardes sont gonflés à l'avant, ce qui donne beaucoup de jeu pour agiter les orteils sans que personne ne s'en aperçoive!²»

Clefs de la ville (*Freedom of the city*)

L'un des honneurs les plus convoités d'une unité en marche est celui de se faire conférer les privilèges et la distinction du Droit de cité, c'est-à-dire le droit pour toujours de défiler dans la ville, tambours battant, drapeaux flottant et baionnettes aux canons. Plusieurs régiments se sont vu conférer cet honneur au Canada, en reconnaissance de leur conduite honorable, ainsi que pour leur manifester l'affection et l'estime des citoyens. Le Droit de cité n'est pas exclusivement une affaire régimentaire. Dans la ville portuaire de Vancouver, la division de la réserve navale, le *Discovery*, est fière d'être la première et seule unité à être ainsi honorée (1973). De même, la ville de Trenton a conféré ce même privilège à la Station Trenton de l'Aviation royale canadienne en septembre 1967.

D'habitude, le Droit de cité est conféré à une unité qui a eu de longues et heureuses relations avec une ville. Par exemple, le Royal

2. Hodgson, Bryan, «Exploring England's Canals», *National Geographic Magazine*, vol. 146, n° 1, juillet 1974, p. 84.

Regiment of Canada, en 1962, à l'occasion de son centenaire, a ainsi été honoré par la ville de Toronto, premier en date de l'histoire de cette ville. En même temps, on rappela au régiment son obligation «de se comporter, en tant que régiment, comme le premier protecteur officiel de la ville¹». Mais, parfois, cet honneur est conféré en hommage de gratitude à l'égard d'un service héroïque, comme ce fut le cas du Princess Patricia's Light Infantry. En 1964, année de son jubilé, le Droit de cité de la ville d'Ypres, en Belgique, a été conféré aux Patricias pour leurs exploits d'un demi-siècle auparavant².

Le Droit de cité signifie littéralement l'octroi du privilège de défiler dans une ville «tambours battant, drapeaux flottant et baïonnettes aux canons». Évidemment, tout le monde connaît le pittoresque et l'apparat d'un défilé militaire, ce qui suscite aussitôt la question: qu'y a-t-il de si important dans l'octroi de ce privilège? Comme c'est le cas d'un si grand nombre de nos traditions, cette coutume remonte à plus de trois siècles dans l'histoire militaire britannique.

Les Britanniques ont toujours éprouvé une profonde antipathie envers une grande armée permanente; les nombreuses forces régulières en garnison dans les villes britanniques ont rarement été bien accueillies par le peuple. Cette antipathie remonte à l'époque des Tudor, et même avant, alors que Londres gardait jalousement ses droits et s'en remettait à ses bandes entraînées pour maintenir la paix et défendre la ville. Tout le long de notre histoire, tant en Grande-Bretagne que dans le Commonwealth, il y a toujours eu une solide tradition contre le comportement belliqueux de nombreux corps de troupes dans les rues, troublant le calme civil et constituant une menace, réelle ou imaginaire, aux anciens droits civiques.

Même la vieille méthode respectable du recrutement «au son du tambour» paraissait très suspecte à l'esprit des citoyens, à cause de certains incidents passés rappelant ceux qu'on associait aux détachements de la presse de la Royal Navy. L'usage s'établit alors de toujours demander la permission au premier magistrat, le lord-maire, avant d'entreprendre une initiative de ce genre.

Parfois, l'ordre des mots «tambours, drapeaux et baïonnettes» diffère, selon les époques et les circonstances. Ainsi, lorsque s'instaura pour la première fois, après la restauration de Charles II en

1. Charters, capitaine A.H., «Le Royal Regiment of Canada célèbre son centenaire», *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 16, n° 2, 1962, p. 51.

2. Williams, Jeffery, *Princess Patricia's Light Infantry*, Londres, Cooper, 1972, p. 102.

1660³, la coutume de conférer le Droit de cité, la baïonnette n'existait pas. Aujourd'hui, la Division navale n'a pas de drapeau. Et ce n'est qu'à une époque relativement récente que les musiques ont remplacé les fifres et tambours de naguère. Cela semblerait favoriser la reconnaissance d'une évolution historique en usage aujourd'hui: d'abord, l'ancien tambour; puis le drapeau; et enfin la baïonnette⁴.

Le Droit de cité évoque même une époque encore plus lointaine, lrosque les villes étaient entourées de murs et que leurs portes étaient fermées autant aux amis qu'aux ennemis, aux ennemis pour des raisons évidentes et aux amis jusqu'à ce que les autorités municipales fussent assurées de la bonne conduite des troupes et informées de l'objet de la présence du régiment cherchant à entrer dans la ville. Aujourd'hui, cette cérémonie évoque le rituel qui devait se dérouler à l'époque où les troupes en marche n'avaient pas de casernes et devait loger dans les villes pour la nuit. Voici ce qu'on écrivait à ce propos il y a plus de deux siècles:

Dès que le commandant de la place... est prévenu par les sentinelles que le régiment est en vue, il doit prendre un sergent et un détachement d'hommes et se rendre avec eux à la porte extérieure, puis ordonner qu'un des ponts-levis soit levé après lui, jusqu'à ce qu'il ait examiné les ordres initiaux ou la route empruntée par le régiment, de crainte que l'ennemi, étant prévenu de la marche du régiment, s'avise là-dessus de surprendre la ville⁵.

Ces mêmes procédures jadis se répètent aujourd'hui, chaque fois qu'une unité des Forces canadiennes est honoré par une ville. Le 2^e bataillon du Royal Canadian Regiment est un bon exemple. Au moment où le bataillon entrait dans la ville de Fredericton, en juin 1963, la chef de police se plaça au milieu de la route, tout comme le fonctionnaire d'autrefois chargé de l'application des lois de la Cité de Londres, arrêta le régiment et s'enquit auprès du commandant de l'objet de la présence du régiment en marche dans la ville. Pendant que les troupes attendaient au delà de l'ancienne porte, le commandant fut escorté jusqu'au maire qui convoqua une séance officielle du

3. Donkin, major R., *Military Collections and Remarks*, New York, Gaine, 1777, p. 134.

4. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 30, 1952, p. 182, et vol. 3, 1954, p. 184.

5. Bland, lieutenant-général Humphrey. *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, pp. 177-9.

conseil municipal, au cours de laquelle fut votée et approuvée une résolution conférant le Droit de cité au régiment. Suivirent une inspection et une revue de bataillon par le premier magistrat de la ville, ainsi qu'un échange de parchemins et de cadeaux, tout cela en vue d'attester l'estime et le respect mutuels des citoyens et du régiment¹.

Le libellé du parchemin qui est normalement présenté à une unité qui obtient le privilège de défiler dans une ville «tambours battant, drapeaux flottant et baïonnette aux canons» est à la fois pittoresque et varié. Voici le texte du parchemin enluminé qui fut remis au Hastings and Prince Edward Regiment par la ville de Belleville, en 1964²:

DROIT DE CITÉ CONFÉRÉ PAR LA VILLE DE BELLEVILLE AU HASTINGS AND PRINCE EDWARD REGIMENT

À COMPTER DE CE JOUR ET DORÉNAVANT, SACHEZ QUE, à l'occasion de la présentation du drapeau et en l'honneur de l'histoire et de la tradition du Hastings and Prince Edward Regiment et de ses unités devancières, la corporation de la ville de Belleville du royaume du Canada de sa Gracieuse Majesté la Reine Élisabeth la Deuxième, en vertu de l'autorité d'une résolution adoptée à l'unanimité par le Conseil de ladite Corporation, le sixième jour de janvier, mil neuf cent soixante-quatre,

PROCLAME PAR LES PRÉSENTES ET CONFÈRE AU HASTINGS AND PRINCE EDWARD REGIMENT

Le Droit de cité de ladite ville de Belleville et tous les droits et privilèges qui s'y rattachent, aussi longtemps que les eaux de la baie de Quinte baigneront les rives de ladite ville, d'y entrer et de défiler dans ses rues, voies publiques et voies rapides, sans obstacle ni intervention, et en toutes occasions drapeaux et décorations de drapeaux flottant, baïonnettes aux canons et au son des musiques.

Ce Droit de cité est accordé et confirmé en hommage de gratitude et en reconnaissance des services rendus et du devoir bravement exécuté depuis la formation des unités mères du Régiment, le First Regiment of Prince Edward Militia, en l'année mil huit cent, et le First Regiment of Hastings Militia en l'année mil huit cent quatre, et des états de service distingués pendant les guerres de 1812, la Rébellion de 1837, le Raid des Fenians de 1865, l'Expédition du Nord-Ouest de 1885, la guerre des Boers en 1898, la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918; l'unité devint officiellement le Hastings and Prince Edward Regiment en 1920, et cet octroi vise particulièrement à perpétuer ses

1. *The Gleaner*, Fredericton, 4 juin 1973.

2. Willicocks, lieutenant-colonel K.D.H., *The Hastings and Prince Edward Regiment: Customs and Traditions of the Regiment*, manuscrit dactylographié, Belleville, 1968, p. 15.

actes de bravoure, de dévouement et de gloire, de 1939 à 1945, de l'Afrique du Nord jusqu'en Sicile, en Italie et sur le théâtre européen, pour être témoin de la capitulation de ses ennemis et, par la suite, de causes chères au coeur de ladite ville et de tous ses citoyens.

En particulier et sans limiter ce qui précède, ce Droit de cité est accordé et doit être reconnu comme un mémorial à tous les officiers et hommes dudit Régiment et à ses prédécesseurs qui ont contribué à sa glorieuse histoire, qui ont donné leur vie sur l'autel de la liberté, en s'acquittant de leur devoir et en méritant pour leurs camarades et tous ceux qui les ont suivis les honneurs maintenant reconnus et assurés à perpétuité par leurs concitoyens ici inscrits.

SIGNÉ ET SCELLÉ au nom de la CORPORATION DE LA VILLE DE BELLEVILLE, le dix-septième jour de mai, en l'année de Notre Seigneur, mil neuf cent soixante-quatre.

J.R. Ellis
Maire
A.S. Stalker
Greffier

SCEAU

Cloche du navire

Bien qu'il soit inévitable que changent les coutumes, fonctions et techniques, la cloche du navire demeure, comme l'habitable, l'un des points focaux du navire. Elle continue d'être l'une des pièces les plus précieuses de l'équipement de base du navire. À vrai dire, c'est souvent tout ce qui reste, longtemps après que le navire lui-même a disparu. Les raisons qui expliquent ce sentiment qu'on éprouve à l'égard d'une pièce de beau bronze soigneusement poli sont nombreuses et variées.

La tradition veut que le nom du navire et la date de sa construction soient gravés sur la cloche. Par exemple, la cloche du *Provider* étale au-dessous du nom, en gros caractères, «1963». La dimension de la cloche d'un navire varie selon les dimensions de celui-ci.

Pendant des siècles, on se servait de la cloche d'un navire pour marquer les heures et, par conséquent, en un sens, pour contrôler la routine du navire. À l'époque de la voile, alors que la plupart des membres du pont inférieur étaient illettrés et ne portaient sûrement pas de montres, la sonnerie de la cloche du navire pour marquer les changements de quart avait une grande importance.

Jusqu'à ce que Harrison inventât le chronomètre marin, vers la fin du XVIII^e siècle (on peut encore en voir les premières versions au Musée maritime national de Greenwich, en Angleterre), on mesurait

le temps au moyen d'un sablier marquant les demi-heures, installé dans l'habitacle du point supérieur. C'était la fonction d'un membre de l'équipage de renverser le sablier, sous l'oeil vigilant du quartier-maître du quart, et de sonner la cloche du navire, le nombre de coups correspondant au temps écoulé, soit huit coups par chaque quart de quatre heures.

Cette fonction de la cloche du navire a maintenant en grande partie disparu dans les navires de guerre canadiens, parce que les mêmes renseignements peuvent être entendus au moyen du sifflet au haut parleur. Aussi, il va sans dire, chacun porte une montre, même si, il n'y a pas encore très longtemps, le port de montres, bagues, etc. dans la Marine royale canadienne était interdit au personnel affecté aux canons, aux torpilles et aux câbles, afin d'éviter des blessures corporelles.

Une autre utilisation de la cloche du navire qui a fait place à un moyen moderne de communication est un système d'alarme comme dans le cas d'incendie. Pendant des siècles sur mer, la sonnerie rapide de la cloche attirait rapidement l'attention de l'équipage sur la transmission d'ordres. La frégate britannique *Menai* en fournit un exemple, et illustre l'importance d'un incendie à bord d'un navire isolé et éloigné de toute aide possible. Elle avait quitté sa station à Sainte-Hélène, où elle surveillait de près les agissements de Napoléon en exil, pour s'engager dans cette étendue de mer isolée conduisant au Cap de Bonne-Espérance, il y a un siècle et demi.

Le gardien du maître d'équipage avait enlevé la chandelle d'une lanterne, l'avait laissé se consumer près d'une poutre et l'avait oublié là en allant souper. «(Nous) entendîmes bientôt un murmure en provenance du pont inférieur et puis le cri affreux «Feu»... La cloche d'incendie sonna; tous se précipitèrent vers leurs postes pour combattre l'incendie, qui avait éclaté dans le magasin du maître d'équipage, séparé de la poudrière par une simple double cloison¹.» La cloche du navire déclencha une action rapide, et la superbe discipline de l'équipage sauva le navire.

Mais le principal rôle de la cloche du navire, aujourd'hui, est d'aider à éviter les collisions entre navires. Le *Règlement international sur la prévention des collisions en mer* exige qu'un vaisseau ancré au port dans le brouillard ou dans une rade doit sonner sa cloche rapidement pendant cinq secondes, à chaque minute. Cette pratique

1. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 24.

est très ancienne, et on en voit un bon exemple dans le journal de l'aumônier Teonge, de la Royal Navy, au XVII^e siècle.

Décrivant le passage d'un convoi, de Deal à Tanger, en 1675, escorté par la frégate *Assistance*, Teonge consigna l'une des instructions du convoi aux maîtres des marins marchands: «S'il y a brouillard, de jour ou de nuit, nous devons sonner nos cloches, en tirer du mousquet en temps à autre. Et, dans les nuits sombres, chaque navire doit porter une lumière.» Et, de nouveau, en 1678, cette fois de la plume du capitaine du *Royal Oak* de 64 canons: «Le brouillard est si dense que nous devons sonner nos cloches, battre nos tambours et tirer nos mousquets souvent, afin d'éviter de se heurter l'un l'autre².»

À Queen's Park, à Toronto, on peut voir qu'une cloche de navire occupe une place d'honneur dans l'immeuble du Parlement. Il s'agit de la cloche du croiseur *Ontario*. En l'examinant de plus près, on peut voir des noms d'enfants qui y sont inscrits, tous ces enfants ayant été baptisés à bord du *Ontario*. Traditionnellement, à bord des navires de guerre de Sa Majesté, l'aumônier peut baptiser les enfants des membres de l'équipage, en se servant de la cloche renversée comme fonts baptismal. L'eau bénite est ensuite versée dans la mer par l'aumônier, au son du sifflet qui fait partie de la cérémonie. Le nom de l'enfant, au complet est alors inscrit sur la cloche.³

Aujourd'hui, dans la chapelle Stadacona de la BFC Halifax, la cloche de *Uganda*, qui porte la date de 1944 sert de fonts baptismaux permanents. On y trouve inscrits les noms des enfants baptisés pendant les périodes de service de ce croiseur.

Coup de sifflet du maître d'équipage (*The boatswain's call*)

L'une des plus anciennes coutumes encore en usage dans la Flotte aujourd'hui est le coup de sifflet du maître d'équipage, c'est-à-dire «siffler» pour donner un ordre. L'instrument lui-même, qui est essentiellement un sifflet, suspendu à une chaîne passée autour du cou du second maître de manoeuvre (*Boatswain's Mate*) ou maître de timonerie (*Quartermaster*), lequel comprend des pièces appelées canon (*gun*), bouée (*buoy*), quille (*keel*) et maillon (*shackle*), a peu changé au cours des 500 ans de son usage dans la Royal Navy.

2. Teonge, Henry, *The Diary of Henry Teonge, Chaplain on Board H.M.'s Ships «Assistance» «Bristol», and «Royal Oak», 1675-1679*, Londres, Routledge, 1927, pp. 35 et 248.

3. Smith, Waldo E.L., *The Navy Chaplain and His Parish*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, p. 193.

«Siffler» veut dire sonner le coup du maître d'équipage, qui est suivi d'un ordre verbal, ordinairement par le haut-parleur du navire, comme «tout le monde à son poste pour quitter le port» (*Hands to stations for leaving harbour*), «hommes de corvée spéciaux à l'appel» (*Special Sea Dutymen to muster*). D'autre part, certains coups de sifflet sont des ordres en soi, n'exigeant aucun ordre verbal, comme «équipage au souper» (*Hands to supper*) ou «en bas tout le monde» (*Pipe Down*). Le coup de sifflet du maître d'équipage symbolise la manière coulante et ordonnée dont la routine de 24 heures se déroule à bord d'un navire de guerre.

On peut se faire une idée de l'utilité pratique du sifflet en se référant à la définition qu'en donne le Dictionnaire de Falconer de 1815:

«Appel, sorte de sifflet ou tuyau d'argent ou de laiton qu'utilisent le maître d'équipage et ses seconds pour appeler les matelots à leur service et les diriger vers les différentes fonctions qu'ils doivent accomplir à bord du navire. Les coups de sifflet sont de tonalités différentes, selon les exercices, comme hisser, soulever, abaisser, virer, amarrer, lâcher les palans, etc., et chaque coup de sifflet est écouté attentivement par les matelots, comme le bruit du tambour battant la marche, la retraite, le ralliement, la charge, etc., est écouté par les soldats¹.»

On peut imaginer l'impression causée sur un jeune aspirant de 16 ans montant à bord de son premier navire et entendant pour la première fois le coup du sifflet qui flottait sur les eaux. Il s'agit de la frégate *Blonde*, ancrée à Spithead en Angleterre, en 1793. «Après un tirage laborieux, nous avons accosté, alors que le maître d'équipage et ses seconds sifflaient l'appel au dîner².»

«Siffler le bord» (*Piping the Side*) est une forme de salut en l'honneur de certains personnages qui montent à bord d'un navire de Sa Majesté ou qui en descendent. Si le personnage monte à bord à partir d'un canot, le sifflet sonne deux fois, c'est-à-dire une fois lorsque le canot s'approche du navire et de nouveau lorsque le personnage gravit l'échelle de commandement de coupée. S'il arrive par l'échafaudage de transbordement ou passerelle de service, le sifflet ne sonne qu'une fois. Ici encore, cette ancienne coutume est liée à la transmission d'ordres.

1. Burney, W., *Falconer's Marine Dictionary*, Londres, 1815.

2. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, p. 7.

À l'époque des voiliers, les capitaines avaient souvent l'occasion de rendre visite à d'autres navires de conserve, parfois pour assister à un conseil de guerre, ou encore pour monter à bord du navire amiral, «bottés et éperonnés», c'est-à-dire avec épée et médailles, pour y «vider une bouteille» en compensation de quelque méfait, comme avoir passé inutilement à l'avant du navire amiral, ou tout simplement pour dîner avec un camarade capitaine. Peut-être est-ce à cause du mauvais temps, ou de la corpulence typique des marins du XVIII^e siècle, attribuable à l'abus du porto et des dîners plantureux, que certains personnages comme les amiraux et les capitaines étaient descendus dans leurs barges ou hissés à bord, au moyen d'un dispositif assez semblable au siège du maître d'équipage suspendu à un fouet à un bout de vergue. Cela leur épargnait l'effort de gravir la passerelle de service. «Siffler le bord» évoque aujourd'hui les sons de jadis qui voulaient dire «Hissez!», «Doucement!» et «Tenez bon!».

Ces dernières années, certains changements ont été apportés au «sifflement du bord». Au cours des siècles, cette cérémonie a toujours été considérée comme étant d'un caractère purement nautique, en ce que cet honneur n'était conféré qu'aux personnages suivants: le souverain; un membre de la famille royale en uniforme naval; aux amiraux; aux capitaines des navires de Sa Majesté et aux officiers de marine étrangers³. «Aucun officier de l'armée, agent consulaire ou autre civil a droit à cette forme de salut⁴.» Les règlements d'aujourd'hui reflète le caractère unificateur des Forces canadiennes, car cet honneur est désormais conféré aux «officiers généraux des Forces armées canadiennes lorsqu'ils sont en uniforme⁵.»

Un autre changement intervenu se reflète dans l'énoncé suivant: «On ne siffle jamais le bord dans un établissement à terre⁶.» Le fait est que, de nos jours, cette coutume, pratiquée avec une dignité et une précision impeccables, est une tradition très chère des divisions navales comprenant les navires *Donnacona*, de Montréal, *Star*, de Hamilton et *York*, de Toronto.

3. Amiraauté, *Manual of Seamanship*, BR 67 (1/51), vol. 1, Londres, HMSO, 1951, p. 262.

4. Beckett, capitaine W.N.T., *A Few Naval Customs, l'expressions, Traditions and Superstitions*, Portsmouth, Gieves, 1934, p. 29.

5. Canada, Commandement maritime, *Manual of Ceremonial for HMC Ships*, Halifax, 3 juin 1974, manuscrit dactylographié, par. 305.

6. Irving, commander John, *Royal Navalese*, Londres, Arnold, 1946, p. 136.

Traditionnellement, on siffle le bord quand le corps d'un défunt est monté à bord, descendu à terre ou inhumé en mer.

L'expression «en bas tout le monde» (*Pipe Down*) a été en usage pendant des siècles dans la marine, et en est une qui a été acceptée dans la vie civile. Elle voulait dire indifféremment: congé de tout travail non essentiel; avertissement de garder le silence après l'extinction des feux (*Lights Out*); ou, simplement, un ordre de congédiement de l'équipage du pont quand une tâche spéciale a été accomplie à bord du navire. Ce coup de sifflet, si populaire aujourd'hui, remonte à l'époque de Trafalgar, et évoque le cas d'un nouveau commandant à bord du *Diamond*. «On rassembla l'équipage et on lut son brevet d'officier.» Se tournant vers le lieutenant en premier du navire après la cérémonie, le capitaine ordonna! C'est tout, vous pouvez disposer, monsieur¹».

Une longue tradition se rattachant au coup de sifflet du maître d'équipage qui n'est guère connu en dehors de la marine est le règlement qui interdit de siffler à bord des navires de Sa Majesté, afin qu'on ne confonde pas le sifflement des hommes avec celui du maître d'équipage.

À l'exception peut-être du couteau de marin, le sifflet du maître d'équipage, sous quelque forme que ce soit, est probablement le plus ancien, et certainement le plus distinctif, des articles personnels du marin. On ignore à combien de siècles il remonte. Une forme de sifflet était en usage dans les galères grecques et romaines de l'Antiquité pour contrôler le mouvement des rames actionnées par les esclaves. Et, avec le temps, le sifflet s'est transformé, dans ce berceau de la civilisation qu'est la Méditerranée, en cet instrument moderne de commandement que nous connaissons aujourd'hui, mais également en une forme de symbolisme, c'est-à-dire en un écusson caractéristique de la fonction de son détenteur, et également en un écusson d'honneur très convoité².

À l'époque de Henri VIII, un sifflet d'or chargé d'ornements, suspendu à une chaîne d'or, était l'écusson caractéristique de la fonction du Lord Grand Amiral d'Angleterre. On peut se faire une idée du prestige qui s'attachait à ce sifflet d'or si l'on se rappelle le geste de sir Edward Howard au cours du combat naval livré contre le chevalier

1. Hoffman, capitaine F., *A Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, p. 231.

2. Lewis, Michael, *England's Sea Officers*, Londres, Allen and Unwin, 1939, pp. 152-3.

Prégant de Bidoux, au large de Brest en 1513. Lorsque Howard, Lord Grand Amiral, fut encerclé et coupé de ses arrières à bord du navire amiral français, sa dernière pensée, avant de tomber, fut de lancer son précieux écusson dans la mer:

«Nul autre, cria-t-il, le portera et dira avec moquerie que c'était mon écusson, symbole de la puissance de l'Angleterre!».

Le long héritage symbolique du contrôle et du commandement en mer était bien connu de Shakespeare. Dans la première scène de sa tragédie *La Tempête*, voici ce que le capitaine dit à son maître d'équipage:

«... Encourage les hommes. Et qu'ils en mettent un coup, ou bien nous donnons à la côte. Remuez-vous, remuez-vous!

et le maître d'équipage lance à ses hommes:

«Allons, mes coeurs! Hardi, hardi, mes coeurs! Vivement, vivement! Amenez le grand hunier! Suivez le sifflet du capitaine.» (Traduction de Pierre Leyris et El. Holland.)

Le même genre de contrôle et de commandement, cette fois au combat, se retrouve dans ce récit d'un témoin oculaire, Drake, qui était à bord du *Golden Hind* dans le Pacifique, au large de l'Amérique du Sud en 1579:

«Vers neuf heures du soir, le navire anglais traversa devant le vaisseau de San Juan et, aussitôt, l'accosta... on sonna le sifflet à bord du navire anglais et la trompette lui répondit. Puis, une salve d'environ soixante arquebuses, semble-t-il, fut tirée, suivie de nombreuses flèches qui frappèrent le bord du navire, et des boulets ramés tirés par une grosse pièce d'artillerie abattirent l'artimon avec sa voile et sa vergue²».

Défilé d'avions (*Fly-past*)

C'est après la Seconde Guerre mondiale que le défilé d'avions de cérémonie est devenu une forme traditionnelle de salut à l'occasion d'événements d'importance nationale. Au-dessus d'Ottawa, ainsi

1. Le poème *The Boatswain's Call* dans Hopwood, capitaine R.A., *The Old Way and Other Poems*, Londres, Murray, 1916, pp. 59-63.
2. Nuttall, Z., *New Light on Drake — A Collection of Documents Relating to His Voyage of Circumnavigation, 1577-1580*, Londres, Hakluyt Society, 1914, p. 157.

qu'au-dessus d'autres centres, ces événements sont les suivants: le dimanche de la Bataille d'Angleterre; la Journée des Forces canadiennes; et la Fête du Canada. Des avions défilent en formation au-dessus d'une voie aérienne prescrite, et un personnage d'honneur, placé en un endroit bien visible, les saluent officiellement. À plusieurs égards, cette cérémonie ressemble au défilé de troupes et de véhicules et au défilé de navires de la Flotte.

Bien que cette forme de salut soit surtout en usage depuis 1945, le premier grand défilé d'avions de la Royal Air Force eut lieu en réalité en 1935, à Duxford, en Angleterre, alors que 200 appareils de la RAF défilèrent dans les airs pour célébrer le Jubilé d'argent du roi George VI.

Évidemment, bien avant 1935, de modestes défilés d'avions en l'honneur de commandants de stations et d'autres dignitaires étaient assez courants. Cette coutume remontait probablement à l'époque du Royal Flying Corps et du Royal Naval Air Service, alors que des escadrilles de retour d'une mission pendant la Grande Guerre, défilaient au-dessus de leurs stations à basse altitude avant d'atterrir.

Aujourd'hui, outre les défilés d'importance nationale, la cérémonie a lieu localement à l'occasion d'un changement de commandement ou d'une fête civique.

DMCV (Dieu merci c'est vendredi) (TGIF — *Thank God it's Friday*)

Une coutume de l'Aviation qu'on apprécie beaucoup depuis un quart de siècle, et qui est maintenant entrée dans les moeurs de la vie civile, est celle qui se résume en anglais par le sigle TGIF et qu'on pourrait résumer en français par le sigle DMCV. Le DMCV est essentiellement un «appel à la bière» qu'on entend dans la plupart des mess de l'Aviation chaque vendredi après-midi, à la fin de la journée de travail.

Où et quand a commencé cette coutume? On l'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle a pris naissance dans l'Aviation et qu'on l'observait dès les premiers jours de l'engagement du Canada envers l'OTAN en Europe, notamment à Marville, en France, au milieu des années 50².

1. Hering, capitaine d'aviation P.G., *Customs and Traditions of the Royal Air Force*, Aldershot, Gale and Polden, 1961, pp. 164-167.

2. Interviews de l'auteur avec le personnel de la BFC de Trenton, le 22 septembre 1975, et de la BFC de North Bay et du 414^e escadron, le 8 octobre 1975.

Le DMCV, qui consistait en une réunion au mess, marquait la fin de la semaine de vol, le moment de bavarder amicalement autour d'un verre à propos des opérations de la semaine, le moment de comparer ses notes à propos de tel appareil, mission ou manoeuvre. La popularité du DMCV est devenue encore plus prononcée lorsque la semaine de cinq jours est devenue réalité dans les années 50.

Du monde sur le bord (*Manning the side*)

L'expression «du monde sur le bord» a deux significations. L'une est lorsque deux navires de guerre se rencontrent sur des voies plus ou moins parallèles ou réciproques. On s'attendrait à entendre l'alerte sonnée par le clairon ou l'appel du maître d'équipage dans chaque navire, et les mains tomber de chaque côté des hommes se faisant face¹. Cette pratique remonte à l'époque des voiliers armés de nombreux canons, à bord desquels si «tout le monde était sur le pont ou dans la mâture, les canons ne pouvaient pas être tirés», ce qui indiquait alors des intentions pacifiques².

L'autre signification de l'expression «du monde sur le bord» est liée à la très ancienne coutume consistant à accueillir les officiers supérieurs à la tête de la passerelle de service ou à l'échafaudage à transbordement, en compagnie d'un détachement. Ce détachement peut se composer de quatre ou cinq membres de l'équipage, tous en ligne, dirigés par un premier maître, l'appel du maître d'équipage étant sur le point d'appeler les dignitaires à bord.

Il existe un compte rendu intéressant de cette coutume, observée dans les eaux canadiennes il y a plus de deux siècles. On se souviendra qu'à l'été de 1759, Wolfe passa plusieurs semaines à peser le pour et le contre de la prise de Québec. Un jour, pendant l'un de ses tours d'inspection, il rencontra un jeune aspirant récemment arrivé de la Nouvelle-Angleterre, qui n'avait pas encore d'uniforme. Le journal d'Ashley Bowen rend compte de l'échange animé qui eut lieu entre le général et l'aspirant, au cours duquel celui-ci prouva son identité en racontant en détail la façon dont Wolfe avait été accueilli à bord du *Pembroke*, 50 canons, par le capitaine John Simcoe, de la Royal

1. Edwards, matelot de 1^{re} classe A. Trystan, *Three Rows of Tape: A Social Study of the Lower Deck*, Londres, Heineman, 1929, p. 71.

2. Lowry, lieutenant-commander R.G., *The Origins of Some Naval Terms and Customs*, Londres Sampson, Low Marston, 1930, p. 34.

Navy*, qui se trouvait plus tôt à Halifax. Le jeune Bowen explique comment «4 membres de l'équipage reçurent l'ordre de se grouper sur le bord» jusqu'à ce qu'on découvrit que le visiteur n'était nul autre que le général commandant, James Wolfe, alors que les ordres prirent un aspect d'urgence: «Appelez le sergent des fusiliers marins, appelez le maître d'équipage, appelez le maître d'armes», et l'on bat-tir le tambour¹.

«Elle» et «Sa»

En anglais, les navires sont du genre féminin, et les marins parlent d'«elle» et de «sa». Cette coutume est vieille de plusieurs siècles, mais on ignore son origine. On a fait évidemment beaucoup de conjectures à ce propos, mais la plupart paraissent fort recherchées, comme, par exemple, «elle est difficile à manoeuvrer», ou encore «elle est imprévisible».

Pourtant, il n'y a aucun doute que la coutume est encore très vivante dans certaines expressions comme «les joues du navire» (*the eyes of her*), c'est-à-dire l'avant du navire près des manchons d'écubier (*hawse pipes*) à travers lesquels s'enroulent et se déroulent les câbles de l'ancre. Ou «rencontrer avec la barre» (*to meet her*) expression utilisée lorsque le gouvernail change de direction, c'est-à-dire qu'il est nécessaire de le «rencontrer avec la barre» pour empêcher le navire d'obliquer trop².

L'hypothèse selon laquelle les navires seraient du genre féminin parce que la plupart portent des noms féminins ne tient guère, car des milliers ont porté et portent encore des noms masculins. De même, bien que la plupart des figures sculptées à la proue des navires soient des figures féminines, nombre d'entre elles ne le sont pas.

L'explication la plus plausible du genre féminin accolé aux navires et bateaux est la croyance traditionnelle des marins selon laquelle un navire serait presque une entité vivante, douée d'un esprit et

* Le *Pembroke*, 50, à Halifax et dans le Saint-Laurent en 1759 revêt un intérêt spécial à cause des événements subséquents qui se déroulèrent dans l'histoire du Canada. Le capitaine du *Pembroke*, John Simcoe, mourut pendant le voyage à Québec; il était le père du premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, le colonel John Graves Simcoe. En outre, le maître (navigateur) à bord du *Pembroke* était nul autre que le futur fameux explorateur, James Cook.

1. Smith, P.C.F. (éd.), *The Journal of Ashley Bowen (1728-1813) of Marblehead*, Salem, Peabody Museum, 1973, 2 vol., vol. 1, pp., 83-4.
2. Amiraute, *Manual of Seamanship* (BR67), 1937 (Reproduit en version modifiée au Canada, 1942, à l'usage exclusif des Forces navales canadiennes de Sa Majesté), pp. 428 et 432.

d'une personnalité distincte, exigeant qu'on lui porte respect et, si on lui accorde la considération voulue, serait des plus fiables. Et, d'une certaine façon, à cause d'une curieuse alchimie dans l'esprit du marin de l'époque de la voile, souvent éloigné de sa patrie pendant des mois, cet être quasi humain revêtait la beauté et la mystique de la femme.

Quelle que soit son origine, il n'y a aucun doute quant à l'ancienneté de cette façon de parler. Dans une déposition espagnole concernant un raid effectué par Drake dans le sud du Pacifique, à bord du *Golden Hind*, voici ce qu'on lit :

«Le vendredi treize février 1578... le navire de quelques corsaires anglais, avec une pinasse et un esquif, arriva dans le port de Callao de Lima. Se faufilant entre les navires ancrés là, les corsaires s'enquirent du navire de Miguel Angel,... En y montant à bord... ils constatèrent qu'il ne renfermait pas les richesses prévues, car l'argent n'avait pas encore été monté à bord¹. (L'original anglais est au féminin, bien entendu).

De même, dans une lettre écrite en 1610 par un jeune officier de marine au vice-amiral à Plymouth, concernant une enquête à propos d'un certain navire, voici ce qu'on lit : «À propos du navire, voici l'état de la question: il (*she*) a été capturé par un certain capitaine Walmer, que nous aurions aimé prendre avec nous à notre première arrivée en Irlande².

Embarquement (*Embarkation*)

Un vieux dicton militaire affirme que la responsabilité est toujours accompagnée de privilèges. On le constate aujourd'hui dans cette coutume selon laquelle les officiers supérieurs sont les derniers à monter à bord d'un avion et les premiers à en descendre, afin de passer le moins de temps possible dans un appareil exigu, qui est inévitablement assujéti, lorsqu'il est au sol, à la chaleur de l'été et au froid de l'hiver. Cette coutume remonte à plusieurs siècles et vient de la marine. À vrai dire, le mot «embarque» vient du vieux mot poétique «barque», qui veut dire tout navire ou bateau.

Si un destroyer, par exemple, est amarré à son poste plutôt qu'à une jetée, ou ancré dans une rade, le déplacement à destination ou en provenance de la rive ou d'autres navires se fait au moyen des canots du navire. Tous les officiers et hommes peuvent embarquer dans le

1. Nuttall, Z., *New Light on Drake — A Collection of Documents Relating to His Voyages of Circumnavigation 1577-1580*, Hakluyt Society, Londres, 1914, p. 59.
2. Ingram, Bruce S., «The Diary of Dawtrey Cooper», *Three Sea Journals of Stuart Times*, Constable, Londres, 1936, p. XX.



L'équipage du Gatineau «saluant le navire» au moment où Sa Majesté la Reine, à bord du yacht royal Britannia, quitte les eaux canadiennes, en juillet 1959. (À noter l'arrangement historique des drapeaux sur le Britannia: l'Union Jack au mât de beaupré; le pavillon amiral à l'avant; l'étendard royal au centre; le pavillon canadien au mât de misaine; et le pavillon blanc au mât du pavillon.)

même canot, mais les subalternes embarquent en premier et descendent en dernier.

À l'époque des «mur de bois», lorsque cette coutume a pris naissance, on risquait vraiment de se sentir mal à l'aise et de se faire arroser d'eau salée lorsque la chaloupe du navire, pour peu que la mer fût agitée, était parée par l'équipage au pied de l'échelle d'embarquement. Car le canot était beaucoup plus mobile que le navire; il tanguait et roulait beaucoup plus rapidement. C'était afin d'éviter autant que possible que les officiers supérieurs fussent exposés aux incon vénients d'un canot ouvert en mer que ce protocole fut mis au point, il y a des siècles; et pourtant, il s'applique encore aujourd'hui malgré le luxe relatif des avions de transport *Boeing 707*.

Équipage à la bande (*Manning and cheering ship*)

Mettre l'équipage à la bande est une coutume très ancienne. Plus qu'une marque de respect, c'est une expression d'estime et d'affec-



Des hommes du 1er Bataillon, Queen's Own Rifles of Canada, exécutent un feu de joie aux casernes Work Point, à Victoria, en juin 1967.

tion de la part de tout l'équipage envers une personne en particulier ou l'équipage d'un autre navire. On peut voir cet exercice ou évolution du navire, invariablement exécuté avec entrain et enthousiasme: lorsque S.M. la reine ou son représentant, S.E. le gouverneur général rend visite à une unité de la Flotte, ou quitte cette unité; lorsque les navires canadiens rentrent au port après un engagement ou une victoire en mer; et lorsque l'un des navires canadiens se rend vers son nouveau port d'attache ou le quitte. Parfois, on honore de cette façon un amiral ou autre officier supérieur qui quitte un navire.

À l'époque des voiliers, l'équipage à la bande était un spectacle remarquable, alors que chaque escadre rivalisait de prestance et de vitesse pour larquer les voiles jusqu'à la tête du mât. Aujourd'hui, l'équipage s'aligne contre le bastingage du pont supérieur et, dirigé du pont, crie trois puissants hurrahs.

Feu de joie

Comme l'expression l'indique, il s'agit d'un feu allumé à une occasion de réjouissance. Les salves de mousqueterie ont remplacé les

feux de joie de l'ancienne France pour constituer le salut de cérémonie actuel. Voici comment un amiral britannique décrivait le feu de joie, il y a un siècle: «Un salut de mousqueterie à une occasion de réjouissance publique, de manière à ce que chaque homme tire tour à tour rapidement et régulièrement, d'un rang à l'autre, produisant ainsi un son long et continu¹.»

Le feu de joie, ou feu roulant, a toujours été, au cours des siècles, une manifestation de joie et de célébration pour diverses occasions. Parfois, l'événement avait grande allure. Une recrue du 56th (Essex) Regiment of Foot, en 1799, a relaté la façon dont la victoire d'Abercromby en Hollande fut célébrée par les troupes des landes de Barham qui attendaient de passer dans la zone de combat: «...nous étions près de 20,000... formés en une longue ligne, le feu de joie produisit un bel effet... certainement le plus beau spectacle que j'aie jamais vu²».

Comme c'est souvent le cas, une coutume militaire peut avoir sa contrepartie dans la vie civile. L'amiral John Moresby raconte son expérience de jeunesse dans le Somerset, au début du XIX^e siècle, alors que tout s'animait au temps de la récolte des pommes et de leur pressurage dans les presses de cidre: «... lorsque le soir tombait, la coutume remontant à l'époque du paganisme, qui consistait à boire à la santé des pommiers, était fidèlement observée. Chaque vieux mousquet, tromblon ou pistolet, que le village possédait était sorti, et maîtres et hommes, femmes et enfants se précipitaient vers le principal verger... Puis, criant et acclamant, et un feu de joie général crépitant au-dessus des arbres, tous chantaient en chœur: «Vieux pommier, je bois à ta santé, etc., etc.³.»

Il est rare qu'on tire un feu de joie en mer, mais on l'a déjà fait à bord du *Basilisk*, au large des côtes de la Nouvelle-Guinée en 1873. Moresby, capitaine de ce navire, raconte comment on célébra la prise de possession de certaines îles: «L'Union-Jack fut alors hissé et salué de trois vives acclamations... Un feu de joie fut ensuite tiré, et j'ai dit: «Mes amis, en l'honneur de ce que le vieux *Basilisk* a fait, nous allons boire un coup ce soir (c'est-à-dire une ration supplémentaire de rhum à tout l'équipage⁴.»

1. Smyth, amiral W.W., *The Sailor's Word Book*, Londres, Blackie and Son, 1867, p. 292.
2. Surtees, W., *Twenty-Five Years in the Rifle Brigade*, Londres, Muller, 1973, p. 4.
3. Moresby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 39.
4. *Ibid.*, p. 265.

Entre-temps, de l'autre côté du monde, les forces de Sa Majesté la reine célébraient une tout autre occasion. À peine un mois près son organisation, le prédécesseur du Queen's Own Rifles of Canada, le 24 mai 1860, tirait un feu de joie en l'honneur de la reine Victoria. L'ordre de tir se lisait en partie comme il suit: «... les Forces de la milice active du District militaire n° 5 du Haut-Canada... défilèrent en brigades le jeudi 24 courant dans le champ à l'ouest des immeubles du Parlement, à Toronto, à midi moins un quart, afin de tirer un feu de joie en l'honneur de l'anniversaire de Sa Majesté⁵».

Vingt-cinq ans plus tard, à l'occasion de l'anniversaire de la vieille reine, on tira un autre feu de joie, cette fois dans une situation opérationnelle à Battleford, sur la Saskatchewan-Nord, pendant la Rébellion du Nord-Ouest. Deux colonnes de miliciens canadiens célébrèrent le 24 mai par un défilé divisionnaire, et un feu de joie fut tiré en bonne et due forme, comprenant de l'artillerie. «Cette manifestation de force impressionna à tel point les Indiens qu'ils capitulèrent en bloc...⁶».

Dans les temps modernes, on tira des feux de joie au Canada à de nombreuses occasions. Le 6 mai 1935, le Calgary Highlanders se joignit à d'autres unités dans un grand défilé vers le Parc Victoria, à Calgary, où un feu de joie fut tiré pour marquer le Jubilé d'argent du règne de S.M. le roi George V⁷.

Le 12 mai 1937, le Royal Regiment of Toronto Grenadiers, appelé ainsi temporairement, se joignit à ses homologues le Queen's Own Rifles of Canada et le 48th Highlander of Canada, à Queen's Park, Toronto, pour célébrer le couronnement de S.M. George VI⁸.

Une autre occasion mémorable fut le 23 juin 1959, sur les Plaines d'Abraham, à Québec, lorsque les trois bataillons réguliers du Royal 22^e régiment reçurent leur nouveau drapeau des mains de leur colonel en chef, S.M. la reine Elizabeth II. Après que Sa Majesté eut adressé la parole en français à son régiment, la cérémonie, qui s'ouvrit par

5. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 6.

6. *Ibid.*, p. 63.

7. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-1954*, (Calgary), Bry Press, 1954, p. 19.

8. Goodspeed, major D.J., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada 1862-1962*, Toronto, The Royal Regiment of Canada Association, 1962, p. 347.

l'exécution de *Dieu sauve la reine* se termina par le tir d'un feu de joie et le chant d'*O Canada*¹.

Tout comme il l'avait fait plus d'un siècle auparavant, le Queen's Own Rifles of Canada célébra son 110^e anniversaire par un feu de joie.

Une occasion très inusitée fut l'honneur conféré au feu colonel R.S. McLaughlin, colonel honoraire du Ontario Regiment pendant 47 ans, lorsqu'il eut atteint son 100^e anniversaire de naissance. Lors d'un défilé spécial de son régiment, en septembre 1971, un feu de joie fut tiré en l'honneur du colonel²

Jour de l'an

Comme dans la vie civile, la veille du Jour de l'an et le Jour l'an lui-même sont des moments de réjouissance et de bonne camaraderie dans les Forces canadiennes. Outre les levers traditionnels (voir p. 159), les activités de caractère plus intimes sont variées et pittoresques.

Les bals officiels, la veille du Jour de l'an, sont très populaires dans les unités, d'un littoral à l'autre, un exemple typique étant celui du Saskatchewan Dragoons, de Moose Jaw, qui a lieu simultanément dans les mess des adjudants/sergents et dans le mess des officiers.

Le Jour de l'an dans les mess est le reflet de la camaraderie et de la bonne volonté qui existent entre officiers et hommes de tous grades. Dans la plupart des unités des Forces canadiennes, les officiers, en groupe, rendent visite aux adjudants et aux sergents dans leur mess et puis, en retour, les sous-officiers sont reçus dans le mess des officiers.

Cette coutume, sous ses formes variées, date depuis longtemps. Sur le front occidental, en 1915, le 3^e bataillon du Corps expéditionnaire canadien (appelé le Toronto Regiment, ancêtre de l'actuel Royal Regiment of Canada) avait passé la Noël dans les tranchées humides faisant face à l'Armée allemande. Mais, dès le Jour de l'an de 1916, le bataillon était sorti des lignes pour passer en réserve. C'est là que, ses compagnies dispersées dans des huttes et des granges, les troupes avaient façonné des tréteaux décorés de houx et avaient pris

1. Turcotte, major Lucien, «Le Royal 22^e Régiment, 1914-1964,» *Journal de l'Armée canadienne*, vol. 18, n^o 2, 1964, p. 23.

2. Mountain, capitaine W.G., «In Pace Paratus», *Sentinelle*, vol. 6, n^o 6, juin 1970, p. 30.

un dîner d'une remarquable ingéniosité servi par les sergents et les officiers, dans une atmosphère mémorable de camaraderie et de bonne volonté, trempées au combat¹.

Le Jour de l'an de 1914, le Queen's Own Rifles of Canada était stationné à Bournemouth, en face de la Manche. Mais les devoirs du temps de guerre ne firent qu'accentuer le sentiment de bonne camaraderie, lorsque le commandant et les officiers du régiment se rendirent à la porte du mess des sergents où ils furent invités, selon l'ancienne tradition, par le sergent-major régimentaire, à prendre un verre².

L'échange traditionnel de visites, le Jour de l'an, entre officiers et sergents a pris, dans le cas du 7th Toronto Regiment de l'Artillerie royale canadienne, une nouvelle tournure fort agréable. Le commandant et le sergent-major régimentaire se joignent ensemble pour préparer et servir le petit déjeuner à tout le monde.

On peut voir la même chose à bord du *Star* où le capitaine reçoit à déjeuner tous les officiers de la Division navale de Hamilton.

À bord des navires de guerre accostés dans des ports, il existe une vieille tradition selon laquelle on sonne la cloche seize fois, à minuit le 31 décembre, plutôt que huit fois, ce qui normalement marquerait la fin du quart. À cette occasion, ce n'est ni le quartier-maître ni le maître d'équipage qui sonne la cloche, mais habituellement le plus jeune matelot à bord, et cela au son de divers sifflets et sirènes des autres navires environnants.

À bord du *York*, de la Division navale de Toronto, une scène très animée se déroule dans le mess des premiers et seconds maîtres, laquelle non seulement marque le Jour de l'an, mais rappelle une coutume vieille de 300 ans, qui n'est disparue de la Flotte que récemment. On entame, comme il convient, un baril de rhum encerclé de bandes de cuivre très polies, au son du vieux commandement «Soyez joyeux!» (*Up Spirits*), et de l'irrévérencieux aparté «Levez fermez Esprit Saint!» (*Stand fast Holy Ghost*).

Une nouvelle tradition s'est établie à bord des navires canadiens depuis quelques années, lorsqu'ils sont dans leur port d'attache le Jour de l'an. De plus en plus de familles des membres des équipages se rendent au port d'Esquimalt ou de Halifax pour monter à bord et prendre le dîner dans l'atmosphère chaleureuse d'un mess de navire

1. Goodspeed, D.J., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada 1862-1962*, Toronto, 1962, pp. 132-3.
2. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 185.

de guerre. Là où les matelots doivent nécessairement vivre dans de tels quartiers exigus, c'est vraiment une joyeuse expérience pour eux d'entendre des voix d'enfants tout près, alors qu'en compagnie de leurs épouses ils savourent la bonne camaraderie qu'offre cette occasion.

L'ancienne coutume canadienne-française des échanges de cadeaux le Jour de l'an est une tradition respectueusement observée dans le régiment de Hull, où à l'occasion d'un petit déjeuner dans la salle d'exercice, chaque officier et son épouse reçoivent un cadeau choisi avec goût, souvent en argent, du mess des officiers du régiment.

La mention des festivités de la fin de l'année dans les Forces canadiennes resterait incomplète si nous ne disions un mot de ce temps de célébration si cher aux Écossais, le Hogmanay, ancienne expression qui veut dire le dernier jour de l'année. On croit que ce mot vient de l'ancien mot normand «hoguinané», qui veut dire la même chose. Assister aux visites réciproques entre mess du Queen's Own Rifles of Canada, de Winnipeg, où les cornemuses semblent jouer avec un esprit nouveau et où la camaraderie est générale, c'est voir un reflet de ce que représente le Hogmanay dans les régiments écossais partout au pays.

Jour Maigre (*Banyan*)

Un exemple de coutume qui continue d'évoluer ou de changer avec les années est celui du Jour maigre, fête spéciale particulière à la marine. Malgré la nature changeante de cette fête, on y retrouve trois constantes: c'est toujours une partie de plaisir; elle a lieu à l'extérieur; et l'accent est mis sur la bonne nourriture, la bonne boisson et la camaraderie, quelque chose, en somme, qui ressemble à un bon vieux pique-nique.

Dans la marine, le *Bunyan* était à l'origine un jour maigre, donc peu populaire. Ce terme de marine remonte au XVII^e siècle. Les lundis, mercredis et vendredis étaient des jours maigres dont le but était de conserver les tonnelets de «cheval salé», c'est-à-dire de boeuf salé, pendant les voyages en mer qui duraient souvent plusieurs mois. Le mets principal des jours maigres consistait en une espèce de bouillie de pois secs.

Ce terme vient des Banians, caste d'Hindous qui s'abstenaient de viande pour des motifs religieux, par respect de la vie.

Bien que cette pratique se perpétuât jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les amiraux n'hésitaient pas à en modifier les règles lorsque la

situation opérationnelle l'exigeait. Ainsi, le vice-amiral sir Alan Gardner, écrivant à l'Amirauté de son navire-amiral, le *Queen*, en 1794, informait Leurs Seigneuries de ce qui suit: «... lorsque la flotte britannique fut en vue de l'ennemi... j'ai ordonné que l'équipage du navire de Sa Majesté le *Queen* reçoive une ration de porc pour le dîner, car c'était un jour maigre; et trouvant les hommes excessivement fatigués après les actions du 29 mai et du 1^{er} juin, j'ai ordonné qu'on leur serve également une demi-ration de vin de plus que leur ration quotidienne...». En terminant, il demandait que le commissaire (*Purser*) reçoive une compensation pour cette dépense supplémentaire!¹

Les jours maigres se sont transformés graduellement en jours plus plaisants. D'une part, notamment à bord des navires privés ou des escadres détachées lors de longs voyages, on encourageait la pêche, et cette diversion de la routine était vivement appréciée. Aussi, les marins devinrent habiles à mettre de côté des aliments plus agréables au goût qu'ils acquéraient pendant leurs séjours à terre ou qu'ils troquaient avec les propriétaires de bateaux à provisions au port. Ces «gâteries» se retrouvaient dans les différents mess pour agrémenter les repas qui, autrement, eussent été assez ternes.

Aussi, les capitaines en vinrent-ils à comprendre que les pique-niques à terre, particulièrement sur une grève isolée loin de toute civilisation où, vraisemblablement on ne chercherait pas à désertir, étaient une bonne chose pour le moral du navire. Ce fut peut-être une occasion de ce genre qui eut lieu en 1850, lorsque le *Thetis*, belle frégate à voiles de 38 canons, quittait Valparaiso pour rallier sa station à Esquimalt. Moresby raconte qu'il y eut un pique-nique à terre sur la côte chilienne, alors que: «... après un plantureux souper de poisson, de grog, de chants et d'un feu de joie, nous sommes partis à une heure tardive pour retourner (au navire), et avons constaté que nous avions égaré le maître d'équipage²!»

Cette idée d'organiser des fêtes dans des endroits plutôt isolés a persisté jusqu'aux années 50, notamment dans les escadres d'entraînement. Après une semaine d'exercices exténuants, avec quarts jour et nuit, des frégates comme les *Beacon Hill* et *Antigonish* envoyaient tout l'équipage à terre, sauf les hommes de quart, dans le port de Bedwell ou près du port de Hardy dans les eaux de la Colombie-Britannique, pour un *Banyan* de bière et de hamburgers. Il n'y

1. *Mariner's Mirror*, vol. 13, 1927, p. 378.

2. Moreeby, amiral John, *Two Admirals — A Record of a Hundred Years*, Londres, Methuen, 1913, p. 95.

avait aucune distraction dans de tels endroits, de sorte que les matelots à l'instruction ne pouvaient guère commettre de bêtises!

En 1971, lorsque Sa Majesté la reine se trouvait dans les eaux de la Colombie-Britannique à bord de son yacht royal *Britannia*, la famille royale qui était en route de la rivière Powell à Comox fit escale à Stag Bay pour participer à un paisible pique-nique. Cela permit à l'un des navires d'escorte, le destroyer *Qu'Appelle*, de bénéficier d'un peu de détente. «Après toute une journée d'activités comme

«Les marins organisèrent un concours de pêche, chassèrent le crabe et ramassèrent des huîtres. Le soir ils firent un véritable festin!».

la plupart des navires de la Flotte sont des porte-avions miniatures, assurant des ponts d'envol non encombrés pour le décollage et l'atterrissage des hélicoptères. Et les hommes de la Flotte d'aujourd'hui sont plus instruits et plus raffinés que leurs devanciers. Le résultat, c'est que, malgré les attractions que recèlent les ports des grandes villes, les *Banyans* ont souvent lieu maintenant à bord même des navires, même accostés au port, et ce sont vraiment des délassement fort agréables.

À vrai dire, le *Banyan* moderne est si populaire que même les équipages des sous-marins, avec leur pont supérieur limité, ne s'en privent pas. À condition que la mer soit assez calme pour éviter que quelqu'un ne glisse par-dessus bord, un demi-baril de pétrole peut griller les bifsteaks les plus savoureux qu'on peut enfiler avec une bière froide sous un ciel ensoleillé.

Enfin, il existe une variante encore plus récente du *Banyan*, comme l'atteste celui qui eut lieu à bord du *Preserver* de 22 000 tonnes. Traditionnellement, le *Banyan* a toujours été un événement spontané, naissant de l'initiative même de l'équipage. En 1974, lorsque le *Preserver* déchargea plusieurs tonnes de provisions en cadeau du Canada à la population démunie d'une paroisse isolée d'Haïti, les Haïtiens ont manifesté leur reconnaissance en se joignant à l'équipage du navire dans un colossal *Banyan* dans une île tout près, fête au cours de laquelle il y eut de la musique calypso des danses de folklore, le tout ajouté au son de la musique du navire, bref une scène très pittoresque sous un éclairage à essence aménagé par les électriciens du navire².

1. *Sentinelle*, septembre 1971, p. 28.

2. *Ibid.*, 1975 pp. 14-17.

Lever

Le lever est une vieille tradition dans les Forces canadiennes, liée aux activités du Jour de l'an. Les officiers des diverses unités et des divers quartiers généraux accueillent et reçoivent dans leurs mess respectifs d'autres officiers et des invités dans un esprit jovial caractéristique du premier de l'an. On y manifeste son hospitalité de diverses manières, allant du punch flambé spécial du Royal Canadian Hussars, de Montréal, à la potion léguée au régiment par l'ancienne 1^{re} brigade de mitrailleuses motorisées, et qui prend un mois à préparer, jusqu'à la fameuse bouillie d'avoine (*Athole Brose*), aromatisée de miel et de whisky, du Seaforth Highlanders of Canada, de Vancouver.

Dans la lignée de cette tradition, le chef de l'état-major de la Défense est l'hôte d'un lever le Jour de l'an au nouveau quartier général de la défense nationale, au 101 de la Promenade du Colonel By, à Ottawa.

Le lever a une curieuse origine. Le terme, en soi, voulait dire, à l'origine, l'action de se lever, plus particulièrement de son lit. Dès le XVII^e siècle, le lever était une réception de visiteurs au lever du lit, réception matinale d'un roi ou d'une personne de distinction. Au XVIII^e siècle, en Grande-Bretagne, c'était une réunion d'hommes seulement au début de l'après-midi, convoquée par le roi.

Bien que le lever soit encore en général réservé aux hommes, les dames, sans escorte, assistent aussi à cette cérémonie du Jour de l'an. L'Île du Prince-Édouard et Terre-Neuve sont les deux seules provinces où les dames ne sont pas les bienvenues au lever du lieutenant-gouverneur¹.

Mariage

Les changements sociaux et économiques ont eu un effet important sur les militaires et les attitudes à l'égard du mariage, et par conséquent sur les coutumes liées au mariage. Dans le passé, deux éléments militaient contre le mariage prématuré: une solde peu élevée et la conviction qu'une attention complète était essentielle au succès d'un jeune homme pendant l'étape d'apprentissage de la profession militaire.

Dix ans avant de connaître son destin à Québec, un jeune major d'infanterie, James Wolfe, signalait un troisième élément dans l'ordre suivant qu'il émit: «Tout soldat qui présume se marier

1. *The Citizen*, Ottawa, le 19 décembre 1974, p. 63.



Deux militaires échangent des vœux de mariage, Nouvelle-Écosse, 1957.

clandestinement... qui n'aura pas consulté son officier avant son mariage, afin qu'on puisse enquêter sur la réputation de la femme, sera puni avec rigueur¹.»

Cette préoccupation à l'égard du bien-être du jeune militaire persistait encore lorsque l'Aviation royale canadienne déploya ses ailes pour la première fois en 1924. «La permission de se marier peut être accordée par le commandant du requérant. Une telle permission ne sera pas accordée à moins... que le commandant ne soit convaincu que le requérant est financièrement apte à se marier et que la femme est d'une réputation souhaitable.

Même en 1965, il semblait encore nécessaire d'exhorter les jeunes officiers à la prudence en matière de mariage. «Si vous êtes marié, il est inévitable que vous aurez des intérêts en dehors de votre

1. Wolfe, major-général James, *General Wolfe's Instructions to Young Officers*, Londres, Millan, 1780, p. 15.
2. Canada, *Ordonnances et règlements royaux applicables à l'Aviation royale canadienne*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1924, art. 1068A.

vie militaire, de sorte que votre travail et votre instruction en souffriront... Vous ne devez pas vous attendre à bénéficier d'un traitement spécial si vous vous mariez avant l'âge officiel (23 ans); ce serait injuste à l'égard des autres officiers³.»

Mais, malgré tous les avertissements les plus sombres, jeunes gens et jeunes filles de leur choix trouvèrent le moyen de commencer leur vie conjugale, et de joyeuses scènes accompagnèrent les jeunes matelots partant en congé, munis, autour du cou, de longs rubans blancs ornés de la soie noire symbolique du jour de leurs noces. Cette coutume, bien sûr, disparut en même temps que le pantalon-cloche et la vareuse. Cependant, un élément de cette coutume a survécu, bien qu'on ne l'observe qu'occasionnellement aujourd'hui, et c'est le hissage d'une guirlande. Lorsqu'un membre d'équipage se marie dans le port où son navire est amarré, une guirlande de plantes vertes est hissée pour la journée entre les mâts d'un navire à deux mâts, ou à la corde allant du mât de misaine au beaupré d'un navire à un seul mât, comme c'est le cas le plus fréquent.

Une coutume matrimoniale qui est encore fréquemment observée de nos jours est celle de l'arche d'épées, depuis très longtemps en honneur. Lorsqu'un officier se marie, ses camarades officiers, en uniforme et agissant à titre de placiers, forment une arche d'épées pour l'époux et l'épouse au pied des marches du sanctuaire, à la fin de la cérémonie. Ou, le plus souvent, si le temps est favorable, l'arche de cérémonie se forme à l'extérieur de la porte de l'église, les officiers-placiers s'étant échappés rapidement par une porte de côté, laissant ainsi les demoiselles d'honneur défiler sans escorte dans l'allée⁴.

Une coutume matrimoniale enjouée, qui allie la dignité et la joie, est celle qu'observe le 2^e régiment de la Royal Canadian Horse Artillery à la BFC de Petawawa. Lorsqu'un membre du régiment se marie, on le fait monter avec son épouse sur un siège installé sur l'affût d'un canon de 25lbs. C'est ainsi que, tirés par un camion de tonne et escortés par un détachement régimentaire, les heureux époux quittent l'église pour aller en voyage de nocess⁵.

3. Canada, *Regimental Standing Orders for The Queen's Own Rifles of Canada*, 1965, art. 14.

4. Canada, *The RCME SchollPrecis 7-9-1: Guide to Young Officers Commissioned into The Corps of Royal Canadian Electrical and Mechanical Engineers*, Ottawa, s.s., p. 51.

5. Interview de l'auteur avec le personnel du 2^e régiment, RCHA, BFC Petawawa, 7 octobre 1975.

Passer l'équateur (*Crossing the Line*)

L'une des plus anciennes coutumes des marins, de même que la plus turbulente, est la cérémonie burlesque vieille de plusieurs siècles qu'on appelle «passer l'équateur». Remontant au moins jusqu'au début du XVII^e siècle, cette occasion propice aux badineries grossières et aux rigolades atteste l'enthousiasme et l'ingéniosité du matelot lorsqu'il s'agit de tirer le meilleur parti d'une situation qui, autrement, serait fort monotone. Ces jours apparemment interminables de roulis nonchalant du voilier, accompagné du claquement de ses voiles, alors qu'il avançait dans l'air léger des calmes équatoriaux, permettait d'initier divers membres de l'équipage, appelés indifféremment «bleus» (*grenhands*), «têtards» (*tadpoles*) ou novices aux «Rites mystérieux de la liberté des mers, selon les anciennes coutumes du Roi Neptune et de son royaume aquatique».

Comme il y a lieu de s'y attendre, cette cérémonie a varié souvent avec le passage des années, quant à l'habillement, aux accessoires et procédures utilisés, selon l'imagination et les talents du roi Neptune et de sa suite disparate.

Lorsque le grand jour arrive, au moment où le navire s'approche de la ligne imaginaire (le navire ayant suspendu sa routine, sauf le quart, et tous les officiers et hommes d'équipage s'étant placés à un endroit propice à la contemplation du spectacle hilarant sur le point de se dérouler), on entend un cri de quelque part en avant, demandant «Quel navire?» Une voix également imposante répond du pont et informe bientôt tout le monde que le roi Neptune est sur le point de monter à bord de l'intrus.

Entrant, dit-on, par le manchon d'écuvier, on voit bientôt déboucher du gaillard d'avant et se diriger vers l'arrière une étrange procession, dirigée par le roi Neptune, portant barbe et perruque de corde, d'étope et d'algues, et arborant majestueusement sa couronne et son trident. Suit, à pas feutrés, la reine Amphitrite, un peu trop fardée, corpulente et étonnamment musclée, au son d'un violon ou d'une flûte à bec, ainsi qu'à celui des remarques grivoises de l'équipage. Puis, arrive le barbier avec son énorme rasoir droit en bois et divers tampons, le médecin avec sa seringue de galère, son maillet et sa pharmacopée mystique, et, amenant l'arrière, les ours, parfois appelés constables, avec leurs conseillers, pour rallier les têtards hésitants. Après avoir réclamé la présence de tous les «bleus» de l'équipage, sans distinction de grade, le roi Neptune les informe de l'épreuve imminente qu'ils devront subir avant d'être admis dans le royaume de Sa Majesté océanique en tant que gourganiers (*shell-*

backs), c'est-à-dire en tant que véritables loups de mer chevronnés; il les prévient ensuite des résultats redoutables qui pourraient s'en suivre si, à l'avenir, ils ne vieillaient pas à ce que tous les futurs têtards subissent le même traitement.

Suit alors la cérémonie traditionnelle qui consiste à faire asseoir le têtard, les yeux bandés, sur une planche inclinée au-dessus d'une piscine de toile spécialement aménagée pour l'occasion. Chaque fois que le candidat ouvre le bouche pour répondre à une question, le barbier lui couvre le figure de mousse à barbe et se met ensuite à le raser avec son énorme rasoir, en ne tenant compte ni du nez ni des oreilles. Le médecin administre ensuite à la victime son traitement spécial, comprenant une énorme pilule fabriquée par les infirmiers et les galériens complaisants. Enfin, on bascule le candidat dans la piscine, où les complices de Neptune le plongent trois fois. Évidemment, pendant tout ce temps, la victime se débat vaillamment, ce qui provoque les rires et quolibets de l'équipage assemblé.

Après la présentation de certificats au style fleuri et aux ornements dessinés avec art aux nouveaux gourganiers, le roi Neptune et son entourage disparaissent vers le bord.

Bien que la transformation d'un «bleu» en gourganier soit traditionnellement liée au passage de l'Équateur, il y a eu de nombreux exemples au cours des années, et même encore aujourd'hui, où le passage de l'Équateur a été adapté au passage des tropiques du Cancer¹, du Capricorne et des cercles polaires, et même au passage de fameux caps comme le détroit de Gibraltar ou le cap Finisterre. Ces coutumes remontent au début de l'histoire du Canada.

Dans les *Relations des Jésuites*, ce magnifique document sur la vie en Nouvelle France, on trouve pour les années 1647-1648 une description de ce qui s'est passé à bord des navires voguant vers Québec lorsqu'ils atteignirent cette partie du fleuve Saint-Laurent faisant face aux «Montagnes de Notre-Dame», alors que les membres des équipages s'amuserent à «... baptiser les nouveaux passagers, à moins que, au moyen d'un présent, ils détournent le flot de ce baptême qui, ainsi, coule en abondance sur leurs têtes²».

Deux siècles plus tard, la même coutume était observée à bord des navires d'émigrants qui atteignaient les Grands Bancs de Terre-Neuve. Le 3 mai 1855, Neptune, roi de la mer, monta à bord du *Ocean Queen* pour accueillir les nouveaux venus à bord «qui visitaient pour

1. Hoffman, F., *Sailor of King George: The Journals of Captain Frederick Hoffman, RN, 1793-1814*, Londres, Murray, 1901, pp. 14-17.

2. Thompson, Edgar K., dans *Mariner's Mirror*, vol. 58, mai 1972, p. 166.

la première fois les Bancs de Terre-Neuve en route vers Québec en Amérique³».

Des soldats également, en voyage vers des stations éloignées, ont connu le «passage de l'équateur». Le lieutenant-colonel William Dyott raconte dans son journal, alors qu'il conduisait son régiment à la Barbade, la cérémonie à laquelle ses troupes furent soumises au moment de traverser le tropique du Cancer, en janvier 1796. Voici ce qu'il écrivit: «Puis s'effectue le travail du barbier qui, après avoir enduit la figure et la tête de l'étranger vitement ligoté des produits les plus affreux, de goudron, de graisse, etc., etc., se met à le raser avec un morceau de vieux fer qui, non seulement enlève la mousse huileuse et fétide, mais gratte la figure au point d'arracher des particules de peau et de provoquer les cris les plus hideux⁴».

Les soldats modernes n'hésitent pas non plus à participer aux festivités remplies de bonhomie qui accompagnent la traversée de quelque ligne imaginaire en mer. En avril 1951, le Royal Canadian Regiment, en route vers la Corée, traversa le 180^e méridien de longitude dans le Pacifique, et ne manqua pas alors de marquer l'occasion par la remise de «certificats de l'Ordre du Dragon d'or», signés par nul autre que Davy Jones lui-même⁵.

À une occasion, le «passage de l'Équateur» s'avéra une épreuve très périlleuse. En janvier 1782, un régiment de dragons légers faisait partie d'un convoi de la Royal Navy en partance de Portsmouth pour les Indes. Au passage de l'Équateur, 81 personnes rendirent hommage aux nouveaux, ne laissant comme «bleus» qu'un matelot et deux mousses. Ils furent «en conséquence immergés trois fois à partir de la fusée de vergue⁶».

On trouve une bonne description de ce divertissement grossier et expéditif à bord d'un navire dans un journal tenu il y a près d'un siècle avant, en 1702, à bord du *Arabia* de 16 canons:

«Aujourd'hui, nous avons également traversé la ligne équinoxiale pour pénétrer dans la partie méridionale du monde... La façon d'immerger est la suivante: on fixe un bloc solidement à la fusée de vergue, autour de laquelle est enroulée une longue corde, dont une extrémité pend au-dessus du gaillard d'arrière, l'autre au-dessus de l'eau; au bout de celle-ci est attachée un

3. Greenhill, Basil, dans *Mariner's Mirror*, vol. 55, août 1969, pp. 289-90.

4. Dyott, William, *Dyott's Diary, 1781-1845*, Londres, Constable, 1907, pp. 87-89.

5. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 222.

6. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 11, 1932, p. 248.

bâton d'environ un pied et demi de long transversalement, et sur lequel s'assied la personne en tenant fermement la corde pendant qu'on la hisse et étant attaché par un noeud coulant; lorsqu'il est prêt, on le hisse jusqu'à la fusée de vergue, puis on le laisse tomber. Son poids suffit à le plonger sous l'eau, jusqu'à la quille du navire; puis, on le hisse de nouveau aussi rapidement que possible, et cela trois fois de suite, après quoi il est libre et peut boire avec les autres qui ont payé⁷.

Au cours des siècles, les marins ont toujours aimé les folichonneries du «passage de l'Équateur», mais depuis l'avènement de l'avion à long rayon d'action l'ancienne cérémonie a pris une nouvelle tournure, alors que toute l'hilarité est au détriment du novice. Bien au delà des nuages, au-dessus de l'Équateur, du cercle arctique, ou même au pôle, la même tradition se perpétue, bien que de nouveaux éléments y aient été ajoutés, comme l'exiguïté des locaux et les vitesses mesurées en centaines de noeuds.

Mais les gars du Commandement du transport aérien (maintenant Groupe), ingénieux comme ils sont, ont procédé aux adaptations nécessaires. Le roi Neptune est maintenant le capitaine de l'avion, et il n'a que quelques complices, juste assez pour bander les yeux du malheureux têtard qui, à genoux, doit écouter une litanie de transgressions, pendant que sa main gauche trempe dans un mélange vite préparé (une soupe aux légumes chaude et de la mousse à barbe sont les ingrédients ordinairement utilisés); suit un verre rapide de soupe aux champignons mêlée de *ginger ale*, et, une fois le bandeau des yeux enlevé, le traitement à l'eau froide!⁸

Cependant, afin de compenser ces indignités, le nouveau membre de l'«Ordre ailé du roi Neptune» reçoit un beau certificat signé, assez semblable à celui du marin, l'assurant qu'il n'aura jamais plus à subir une telle épreuve.

Il est intéressant de noter que le certificat au style fleuri, bien qu'il ne soit pas orné de belles sirènes comme celui du marin, renferme des remarques grossières sur les intrus «Davy Jones et tous ses amiraux de la Flotte et favoris», mais rappelle également aux vétérans du pôle nord qui se vantent des rigueurs et dangers de l'Arctique canadien, que ce voyage certifié, «contrairement à celui de l'admirable amiral Byrd, s'est effectué à tant de pieds dans le confort de

7. Ingram, Bruce S., «The Journal of Francis Rogers» (1701-1702), *Three Sea Journals of Stuart Times*, Londres, Constable, 1936, p. 152.

8. Interview de l'auteur avec le personnel de la BFC de Trenton, le 22 septembre 1975, et lettre de M.S. Rohatinsky, adjudant-chef, BFC de Trenton, le 20 octobre 1975.

l'air climatisé» et que la seule glace rencontrée par notre aventurier «l'a été dans un contenant de verre, — ce qui n'est guère comparable à être immergé à partir de la fusée de la vergue»!

Pleureurs (*Weepers*)

D'après le dictionnaire, les «pleureurs» étaient des personnes employées pour épancher des larmes à des funérailles, mais, aujourd'hui, ce terme évoque une ancienne coutume navale très populaire de 30 ans d'existence à Halifax. Né dans le quartier des officiers de Admiralty House, *Stadacona*, vers 1947, ce rite consiste en une réunion des officiers du Commandement maritime, après leur travail le vendredi. Le terme a deux acceptions: «pleurer dans sa bière», de la façon traditionnelle du Mur des lamentations, afin d'oublier les problèmes de la semaine; et allusion facétieuse aux femmes supposément en pleurs à la maison, à cause de leurs époux égarés en mer.

Promenade

On dit que la coutume de la promenade, telle qu'on l'observe dans les Forces canadiennes aujourd'hui, est très ancienne. Pourtant, au sens militaire, il est difficile d'en trouver une référence documentaire imprimée avant le XX^e siècle. La promenade est associée aux régiments d'infanterie, notamment les régiments de gardes, et aussi à certains régiments blindés. Promenade veut dire marcher à loisir à des fins d'exercice ou d'amusement, de démonstration ou de cérémonie. Ce terme remonte au XVI^e siècle et, au XVIII^e, était une pratique à la mode sur la scène civile européenne.

Il y a près de deux siècles, soit en 1787, un jeune officier du 4th Regiment of Foot, récemment arrivé à Halifax pour y servir en garnison, décrivait en termes pittoresques la scène dont il fut témoin: «Il y a un square dans la ville, appelé Grande Parade, où les troupes en garnison défilent chaque soir pendant l'été; et où toutes les belles et les beaux de la place se promènent, et les musiques jouent pendant tout le temps où ils marchent¹.»

On a défini la promenade comme étant «une coutume ancienne dans la Brigade britannique des gardes, selon laquelle les officiers de garde se rencontrent, se déplacent deux par deux d'un pas dégagé et sans cérémonie, avant d'être appelés au rassemblement pour le

1. Dyott, William, *Dyott's Diray, 1781-1845* (Extraits choisis du Journal de William Dyott, général de l'Armée britannique et aide-de-camp de Sa Majesté le roi George III), Londres, Constable, 1907, 2 vol., vol. 1, p. 30.

changement de la garde. Ils font de 25 à 30 pas dans une direction, puis font volte-face et font de même dans la direction opposée²».

La promenade, par rapport au rassemblement d'un bataillon, se pratique dans certains régiments à la place de celle selon laquelle les officiers se rendent d'une façon très peu officielle au lieu de rassemblement sous la direction du commandant en second du bataillon, et où ils se tiennent en ligne en face des troupes pour attendre l'ordre de s'aligner ou de prendre leur poste.

Dans les Ordres permanents du Royal Canadian Regiment (1935), il est clair qu'on pratiquait la promenade, sans que ce terme soit utilisé: «... à mesure que chaque compagnie est formée... les officiers marcheront de long en large, pas plus de trois de front, assez loin de bataillon».

L'Aviation semble avoir adopté une coutume assimilable à la promenade, mais peut-être pas de façon aussi officielle. «Les officiers marcheront vers le terrain de rassemblement, puis adopteront le pas rapide de long en large sur le flanc directeur de l'escadron, en arrière du trompette... et du tambour³».

Malgré l'origine incertaine de la promenade militaire, cette coutume est encore très vivante dans les Forces canadiennes aujourd'hui. Dans la vieille salle d'exercice centenaire d'Ottawa, au défilé du commandant des Gardes à pied du Gouverneur, les officiers marchent de façon dégagée, deux par deux, les mains derrière le dos selon la tradition, derrière le dais d'honneur, avant de prendre leurs postes de commandement respectifs.

Quartier libre (*Make and Mend*)

Quartier libre veut dire une demi-journée (après-midi) au cours de laquelle le travail courant et les routines normales sont suspendus. En anglais, l'expression «*Make and Mend*» s'abrège souvent en «*Makers*». À l'origine, à l'époque où les matelots n'avaient pas d'uniforme standard, une fois par semaine, habituellement le jeudi, on sifflait «quartier libre» (*Hands to make and mend clothes*), ce qui permettait aux marins de raccommoder leurs vêtements qui, à l'époque, étaient achetés au magasin d'habillement du commissaire (*Purser's slop chest*). Cet après-midi de congé permettait aux marins

2. Interview de l'auteur avec le colonel Strome Galloway, 25 novembre 1974.

3. Canada, *Manuel d'exercice et de cérémonial de l'A.R.C.*, Ottawa, 1941, P.A.C. 90, art. 126 (6). Dans une lettre à l'auteur, datée du 17 mai 1977, le commodore de l'Air W.I. Clements, de l'A.R.C. (retraité), déclare que dans l'A.R.C. la promenade «remonte au moins à 1930 et probablement au début des années 1920».

de réparer l'usure à laquelle leurs vêtements étaient soumis à l'époque des voiliers.

Avec l'avènement des vêtements uniformes, au milieu du XIX^e siècle, dans la Royal Navy, le «quartier libre» en vint graduellement à revêtir le sens d'après-midi de congé, comprenant des sports organisés tant sur terre que sur mer. Ce fut le cas dans la Marine royale canadienne, où ce congé est traditionnellement accordé un mercredi.

Cependant, même avant la Première Guerre mondiale, l'idée que le «quartier libre» devienne un temps libre pendant lequel le marin à bord pût disposer de son temps à sa guise faisait son chemin. «À 14 h. jeudi, au lieu de nettoyer les ponts comme d'habitude, en préparation des deux quarts, le sifflet sonne devant l'équipage rassemblé le «quartier libre», ce qui veut dire que les hommes peuvent disposer de leur temps à leur guise¹».

Un auteur, matelot de deuxième classe, donne une description imagée de ce que le «quartier libre» représentait pour un marin en mer dans les années 1920: «... la majeure partie de l'équipage peut être relevée de ses fonctions routinières de midi à sept heures. Ce sont là, à vrai dire, des heures exquises où, en été, on peut voir des gilets bleus étendus sur le gaillard d'avant, savourant un sommeil plus léger que celui de tout civil²».

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à bord des navires canadiens, le «quartier libre» était encore une demi-journée pendant laquelle les matelots non de quart devaient réparer et laver leur linge, et frotter leur hamac.³

Aujourd'hui, suite à l'unification et à la semaine de travail de cinq jours, on a tendance, à bord des navires canadiens, à rentrer au port tôt le vendredi, l'équipage obtenant un «quartier libre», c'est-à-dire un congé pour tous sauf ceux qui sont de quart, le vendredi après-midi. Le résultat, c'est que le «quartier libre» figure dans les Ordres courants publiés d'avance, afin que l'équipage puisse planifier son congé de fin de semaine. L'intention d'accorder un «quartier libre» étant connue d'avance, on n'entend plus aussi souvent aujourd'hui le sifflet annonçant ce congé⁴. En mer, on obtient souvent le même

1. «Lower Deck» (pseud.), *The British Navy From Within*, Londres, Hodder & Stoughton, p. 136.

2. Edwards, matelot de 1^{re} classe A. Trystan, *Three Rows of Tape: A Social Study of the Lower Deck*, Londres, Heineman, 1929, p. 40.

3. Interview de l'auteur avec le lieutenant-commander N.J. Russell, MRC, retraité, 11 avril 1975.

4. Interview de l'auteur avec le capitaine (M) F.J. Mifflin, 3 octobre 1974.

résultat en sifflant simplement l'ordre: «En bas tout le monde» (*Pipe down*)⁵.

Ancienne coutume navale, il est intéressant de noter que le «quartier libre» a aussi des antécédents militaires. Un historien parlant du Royal Canadian Regiment à l'entraînement dans la plaine de Salisbury, en Angleterre, en 1940, a écrit: «De retour à la caserne... il y eut la journée habituelle de «quartier libre», pendant laquelle le cinquième régiment partit en congé et d'autres s'exercèrent aux sports de la brigade qui doivent avoir lieu dans trois jours⁶».

À vrai dire, il est plutôt intrigant de constater que la marine a perdu le sens originel du terme, ne se servant plus que peu souvent du «quartier libre», alors que dans le Royal Canadian Regiment et le Princess Patricia's Canadian Light Infantry, on s'en sert souvent, et pas seulement pour marquer la suspension du travail courant et des routines normales, mais pour signifier, par exemple lors d'un exercice en campagne un temps à consacrer à l'entretien des objets personnels, des vêtements, des armes, des véhicules, etc., comme à l'époque des voiliers.

Réveil

Celui qui aime vraiment se lever le matin est un oiseau rare, surtout lorsqu'on est forcé de le faire par un bruit persistant et strident, qu'il s'agisse des notes aiguës du clairon, des «exhortations enjouées» d'un sergent ou quartier-maître de navire, ou encore de la sonnerie rauque du simple réveil-matin sagement installé dans un poelon. Pourtant, le lever du lit est inévitable, et c'est tout l'objet du «réveil», au sens particulier du dictionnaire «se réveiller». Comme tant de choses de nature militaire, ce mot vient de l'impératif «réveillez-vous», qui, en retour, vient du latin «vigilare».

Cependant, malgré toutes les pensées désagréables qu'évoque ce terme, y compris ce vers d'une vieille chanson d'Irving Berlin, «Un de ces jours, je vais tuer le clairon⁷», le mot «réveil», plus que tout autre peut-être, rappelle une succession de scènes à un tel rythme et remplacées dans une telle diversité de temps et de lieux, que lorsqu'on

5. Taylor, lieutenant-commander A.D., *Customs of the Navy*, manuscrit dactylographié, 1956, p. 32. (Ce texte a été utilisé comme manuel d'instruction à l'École de chef du Cornwallis pendant les années 1950).

6. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 22.

7. *Oh, How I Hate to Get Up in the Morning* (Irving Berlin, 1917)

les associe ensemble, elles nous rappellent la tapisserie la plus riche et la plus colorée de notre héritage militaire:

L'air brillant et froid d'un matin d'avril, en 1793, et le Queen's Rangers construisant de nouveaux quartiers à Queenston où le brave Brock devait tomber deux décennies plus tard pour la défense du Canada. «Les clairons sonnent à 5 heures chaque matin, et le col. Simcoe part avec les troupes et revient pour le petit déjeuner à 9 heures¹».

Le 2^e bataillon du Royal Canadian Regiment, en mer au large de la Corée, le 5 mai 1951: «... le réveil sonna à 0430 et le débarquement à Pusan commença²».

La colonne volante du major-général Smith-Dorrien s'attaquant aux forces du guérilla Boers dans le froid et la brume d'un soir africain en 1900. «Le réveil sonna à 1 heure du matin le 6 novembre, et à trois heures les colonnes s'ébranlèrent...» y compris le Royal Canadian Dragoons, deux canons de la batterie «D», de l'Artillerie royale canadienne, et un pom-pom en avant-garde³.

L'assaut à l'aube de la 3^e division canadienne sur les plages de Normandie: «Le réveil, le Jour-J 6 juin 1944, sonna à 0315 heures. Les eaux de la Manche étaient agitées: le moral des hommes très élevé⁴».

Le 10th Royal Grenadiers, de Toronto, en marche à bord du train de wagons en direction nord de *Qu'Appelle* pour engager les rebelles de Riel au combat, campa dans la prairie pour la nuit. Le lendemain matin, 11 avril 1885, le réveil sonna à 4 heures et la longue marche se poursuivit⁵.

Le camp de fortune du Calgary Highlanders dans la réserve indienne de Sarcee au début de la guerre en 1939. «Chaque matin, le clairon Bennie Lee réveillait les recrues endormies, commis de banque, vendeurs, commis, cowboys, cultivateurs, avocats et

1. Simcoe, Élisabeth Posthuma, *Mrs Simcoe's Diary*, (édité par Mary Quayle Innis), Toronto, Macmillan, 1965, p. 91.

2. Stevens, G.R., *The Royal Canadian Regiment, 1933-1966*, Londres, London Printing, 1967, p. 222.

3. Worthington, L., *The Spur and the Sprocket — The Story of the Royal Canadian Dragoons*, Kitchener (publié par le régiment), 1968, pp. 30-31.

4. Barnard, W.T., *The Queen's Own Rifles of Canada, 1860-1960, One Hundred Years of Canada*, Don Mills, Ontario Publishing, 1960, p. 193.

5. Goodspeed, D.G., *Battle Royal: A History of the Royal Regiment of Canada, 1862-1962*, Toronto, The Royal Regiment of Canada Association, 1962, p. 36.

hommes de tous grades de la vie civile. Dans leurs accoutrements bigarrés, comprenant vêtements civils, kilts et glengarries artisanaux, les troupes s'emparaient de chaudières et couraient aux puits. L'entraînement de la journée avait commencé¹.

Les notes aiguës de l'appel du maître d'équipage à bord d'un destroyer de la Seconde Guerre mondiale et la langue séculaire de la mer: «Réveillez-vous, réveillez-vous! Levez-vous et soyez joyeux! Secouez-vous et serrez votre hamac!²».

C'était en avril 1885, alors que les hommes du 92nd Regiment (Infanterie légère de Winnipeg) se trouvaient à Calgary pour se porter au secours d'Edmonton, résolus à capturer Gros Ours et ses forces après le massacre de Frog Lake: «... les notes stridentes du corps de clairons sonnèrent le réveil à 4h.30, et, levant le camp de bonne heure, nous marchâmes vingt-cinq milles notre premier jour³».

Camp Borden à l'époque de l'ancienne aviation de 1922, avant la création de l'A.R.C.; un bureau-hutte adjacent au terrain de rassemblement, quartiers d'un agent de G.R.C. (sécurité de la station) et du maître de poste adjoint. Ce dernier était un sergent de l'Aviation canadienne et c'était sa fonction de sonner le réveil tôt chaque matin. C'est ce qu'il faisait sournoisement en sonnant son clairon par la fenêtre ouverte de la hutte «car il n'y avait personne dans les alentours⁴».

En septembre 1974, au cours de l'exercice «Potlatch» au large de l'embouchure de la Nahwitti, dans l'île de Vancouver, les hommes du 1^{er} groupe de combat passèrent la nuit dans l'austérité froide de l'espace aménagé pour le câble d'ancrage du *Provider*, et se tiraient bien d'affaire lorsqu'un sous-officier sonna un réveil exceptionnellement prématuré à 0300 «parce que c'est l'heure où nous jetons l'ancre», et ce n'est guère l'endroit où dormir lorsque ce câble massif commence à grincer dans les écubiers⁵.

Bien que l'appel ou roulement de tambour du matin fût connu à

1. Farran, major Roy, *The History of the Calgary Highlanders, 1921-54*, /Calgary/, Bryant Press, 1954, p. 24.

2. Davies, John, *Lower Deck*, New York, Macmillan, 1945, p. 47.

3. McBeth, R.G., *The Making of the Canadian West, being the Reminiscences of an Eye-witness* Toronto, Briggs, 1905, p. 161.

4. Interview de l'auteur avec le colonel d'aviation W.T. Osborne, A.R.C. (retraité), Ottawa, 2 octobre 1975.

5. *Sentinelle*, 1975/1, p. 20-22.

l'époque d'Élisabeth I, la première référence écrite en anglais au réveil se trouve sans doute dans les *Lawes and Ordnances of Warre* du comte de Northumberland (1640): «Aucun approvisionnement ne recevra de soldats dans sa maison, tente ou hutte, après l'extinction des feux le soir, ou avant la sonnerie du réveil le matin». Un avertissement analogue se trouve dans les *Articles of War* de 1673 ¹.

Au XVIII^e siècle, on définissait le réveil comme «le battement d'un tambour, aux environs de l'aube, pour avertir l'armée qu'il fait clair, et que les sentinelles s'abstiennent dès lors d'interpeller les intrus ²». Un autre but du réveil, outre celui de réveiller la troupe et de marquer la cessation des fonctions de nuit, était de signaler l'ouverture de la barrière afin de permettre à la garde montée, composée d'un caporal et d'une demi-douzaine de troupiers, de procéder à une rapide reconnaissance au delà des murs de la ville ³.

Aujourd'hui dans les Forces canadiennes, les hommes savent ce qu'est le réveil, mais son usage en tant qu'exercice fixe ou de bruit strident de nature à réveiller a presque disparu. On le mentionne rarement en toutes lettres dans les Ordres courants. À vrai dire, la façon dont les troupes aujourd'hui commencent leur journée de travail dans les Forces armées reflète une manière de vivre moins enrégimentée, moins au doigt et à l'oeil. La majorité du personnel aujourd'hui, dont les fonctions se déroulent dans des bases, stations ou même dans des casernes, vivent dans leurs propres locaux, soit en ville ou ailleurs. On s'attend que les hommes se lèvent le matin, qu'ils se rendent à leur lieu de travail à temps, et c'est à eux qu'incombe cette responsabilité.

Dans les casernes, aujourd'hui, les hommes ne couchent pas normalement dans des dortoirs, mais dans des chambres pour deux ou quatre, ou même dans des chambres simples. Dans certaines casernes, les hommes doivent eux-mêmes voir à se réveiller le matin, alors que dans d'autres un sous-officier de service frappe aux portes pour les réveiller. Au collège militaire royal de Saint-Jean, un élève-officier de service dans chaque bloc a la même responsabilité.

En somme, aujourd'hui, le réveil est loin d'être une routine uniforme dans les Forces canadiennes. Il existe beaucoup de diversité et de souplesse pour tenir compte des divers locaux et diverses cir-

1. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 6, 1927, pp. 118 et 181.

2. Smith, capitaine George, *An Universal Military Dictionary*, Londres, Millan, 1779.

3. Bland, lieut.-gén. Humphrey, *A Treatise of Military Discipline*, Londres, 1762, p. 216.

constances, par exemple le service dans un quartier général de commandement, par opposition à l'entraînement près de la rivière Coppermine.

Il est évident qu'en égard à la gestion de la routine quotidienne, il existe une différence marquée entre ce qu'on pourrait appeler l'ambiance de l'entraînement et l'environnement opérationnel, où se manifeste une diminution des signes extérieurs du contrôle disciplinaire. Ainsi, à la BFC de Chilliwack où les hommes sont à l'entraînement, la routine quotidienne est réglementée de façon audible par les appels de trompette et le son de la musique enregistrés sur disque et, électroniquement contrôlés de la salle de garde. De même, au Royal Military College, de Kingston, le réveil se fait par appel de clairon enregistré sur disque, renforcé par les voix des élèves-officiers de service, et même par l'appel du maître d'équipage dans les quartiers connus sous le nom de Stone: Frigate.

D'autre part, lorsque les troupes sont en manoeuvre ou en exercice en campagne, le réveil se fait par celui qui doit être relevé de ses fonctions, lequel secoue les hommes ou les réveille au son de sa voix, ou encore si la situation tactique le permet, on peut réveiller les hommes au moyen du klaxon d'un camion de 2 tonnes et demie. Mais, en général, plus on s'éloigne d'un établissement d'entraînement pour se rapprocher de la routine d'une base ou station fixe, compte tenu du travail effectué par équipes et du fait que les fonctions militaires n'occupent qu'une partie de la semaine, on voit de moins en moins les signes extérieurs de la vie militaire traditionnelle et de plus en plus ce qu'on pourrait appeler la «civilisation» du service.

Pourtant, quand on rend visite à un régiment de ligne en garnison, on entend encore le réveil traditionnel dans l'air crispé du matin. Ainsi, dans le Princess Patricia's Canadian Light Infantry encore aujourd'hui, un clairon du corps de tambours du régiment se rend prestement au lieu de rassemblement et sonne le réveil de la façon traditionnelle.

Il existe un secteur où le réveil de l'équipage n'a guère changé, et c'est à bord des navires de guerre canadiens où le fait d'avoir à loger dans des quartiers relativement exigus est encore d'usage, comme depuis l'époque de Nelson et avant. Le gazouillement «joyeux» du maître d'équipage atteint tous les ponts au moyen du porte-voix du navire, qui clame: «Réveillez-vous, réveillez-vous, levez-vous et soyez joyeux!», le tout étant suivi d'une diversité de vers d'un mérite littéraire douteux, dont le but est de convaincre le matelot endormi que la vue du pont supérieur est «magnifique»!

Rondes

Les rondes sont des inspections routinières visant à assurer la sécurité d'une force militaire, indépendamment de sa forme, de son emplacement ou de sa fonction. Parfois appelées autrement, comme «fonctions de l'officier de service», les rondes sont essentielles à la sécurité et à l'aptitude au combat d'une force militaire, et, par conséquent, sous quelque forme que ce soit, aussi anciennes que la profession militaire elle-même. Il y a un siècle, un officier a donné une définition presque parfaite de la ronde en disant qu'il s'agissait «de faire un tour pour inspecter les sentinelles. La visite générale des ponts par les officiers pour voir si tout est en ordre¹».

On trouve une conception beaucoup plus ancienne de l'importance des rondes dans *An Abridgment of the English Military Discipline*, publié à Londres en 1689 à l'usage des Forces de Sa Majesté: «Dans les garnisons bien gardées, les rondes se font tous les quarts d'heure, afin que le rempart ne soit jamais dégarni²».

Donc, que les ordres courants applicables aux rondes aient été rédigés il y a des siècles ou aujourd'hui même, deux objectifs de base sont en cause: protection contre une attaque surprise de la part d'une force hostile et préservation de la sécurité, par conséquent de l'aptitude à combattre de la force militaire en cause de manière à ce qu'elle ne soit pas menacée par l'incendie, les éléments ou d'autres conditions dommageables à la santé. Par conséquent, une ronde peut prendre la forme d'un simple piquet entourant une position de nuit en campagne, avec des sentinelles montant la garde, ou encore d'une tournée de l'officier et du sous-officier de service à bord d'un navire amarré au port, dans tous les ponts, avant l'extinction des feux le soir, afin de vérifier si tout est en ordre et paré pour la nuit.

Aujourd'hui, dans les forces de terre, le mot «ronde» n'est pas utilisé autant qu'autrefois. On le trouve rarement, sinon jamais, dans les Ordres courants. Tout dépend, dans une certaine mesure, du genre et de l'emplacement de l'établissement militaire en cause. Par exemple, dans une caserne située en ville, la majorité des membres du personnel passe la nuit dans des locaux privés à l'extérieur de la caserne, de sorte que ce qu'on appelait les «rondes» sont faites par des non-militaires, c'est-à-dire les commissionnaires. Mais, malgré cela, le sergent de service fait encore sa ronde au début de la soirée, et

1. Smyth, amiral W.H., *The Sailor's Word Book*, Londres, Blackie and Son, 1867, p. 581.

2. *Journal of the Society for Army Historical Research*, vol. 12, 1933, p. 58.

l'officier de service inspecte encore régulièrement les infirmeries et les salles de garde³.

Ce qui se produit, en réalité, c'est que le système des rondes, consacré depuis des siècles, comme tant d'autres aspects de la vie militaire aujourd'hui, a été adapté pour convenir à diverses situations. L'uniformité qui prévalait autrefois n'existe à peu près plus. Dans certaines bases, le sergent de service du bataillon surveille les rondes comme autrefois. Dans d'autres, particulièrement à l'intérieur des lignes du régiment, des membres de celui-ci, appelés policiers régimentaires, remplissent cette fonction. Dans d'autres encore, aucune ronde ne se fait à pied; on s'en remet aux rondes motorisées de la police militaire.

Tout cela, évidemment, reflète les nouvelles attitudes de la société en général. À vrai dire, certains disent qu'il s'agit là d'un autre aspect de la «civilisation» de la vie militaire. Ainsi, dans les Forces armées aujourd'hui, le «système hôtelier» et «aubergiste» sont des termes couramment employés. Le système hôtelier se réfère au fait que les troupes en caserne ne couchent plus dans des dortoirs, mais de deux à quatre par chambre, ou même un par chambre. Cela veut dire que les militaires des deux sexes partagent les mêmes casernes. Très peu d'entre eux sont tenus d'habiter la base. Sauf dans les établissements d'entraînement, c'est une question de choix. On entend souvent la répartie: «Vous ne faites pas de rondes dans les quartiers des militaires mariés, pourquoi le feriez-vous dans ceux des célibataires?» L'aubergiste est le sous-officier chargé de veiller à la propreté des quartiers, mais non à la discipline de ceux qui y vivent.

L'assouplissement des routines est évidemment essentiel à la diversité des situations. Ainsi, pendant un exercice prolongé en campagne, il faut très souvent installer des piquets et poster des sentinelles, ce qui exige des rondes sous quelque forme, tout temporaire qu'en soit le besoin.

D'autre part, à bord des navires de guerre canadiens, lorsque se fait entendre le commandement «Débarrassez les aménagements d'équipage et les locaux pour les rondes!» (*Clear up messdecks and flats for rounds*), tous les membres de l'équipage savent que, bientôt, l'officier et le sous-officier de service, au port, ou le commandant en second et le patron, en mer, déambuleront prestement à travers tous les aménagements de l'équipage et tous les espaces, depuis le local du

3. Interview de l'auteur avec le personnel du Royal Canadian Regiment, Caserne Wolseley, London (Ont.), 22 octobre 1974.

timonier, veillant de près à ce qu'aucune irrégularité ne nuise à la sécurité et à l'aptitude au combat du navire. Le capitaine fait la ronde des aménagements d'équipage et des locaux, de la cuisine et des cafétérias chaque vendredi matin, en mer ou au port. Cela assure des normes élevées d'habitabilité et de propreté et permet au capitaine de parler aux membres de son équipage⁴.

Il y a un aspect des rondes, dans la tradition de l'Armée, qui a survécu sous forme de cérémonie, et c'est la garde d'honneur montée à l'occasion de la visite d'un officier de haut grade, par exemple dans un camp militaire. Une telle garde est formée de dix à quatorze hommes, selon le nombre de postes à occuper, et cela pour une période de quelque 24 heures. Débouchant de la salle de garde, les hommes sont formés en deux rangs, et rendent les hommages appropriés au dignitaire en visite. Puis, pendant une période de temps prescrite, ils occupent des postes de sentinelle et exécutent le rite traditionnel de l'interpellation et de la réponse, et du changement de sentinelles.

On peut se faire quelque idée de l'ancienneté de ce cérémonial en se reportant aux Ordres permanents de la vieille unité torontoise, le Governor General's Body Guard, d'il y a un siècle:

«La sentinelle doit considérer ses fonctions comme un dépôt sacré... Une fois installée à son poste, si quiconque s'en approche elle doit lancer l'interpellation «Qui va là?» et porter les armes. Si la réponse est satisfaisante, la sentinelle reprend: «Avancez, ami, tout est bien»; si la réponse est «Rondes», elle répliquera: «Quelles rondes?» Si elle est postée à la salle de garde et que la réponse est «Grandes rondes» ou «Rondes de visite», elle dira: «Ne bouge pas, Grandes rondes ou Rondes de visite, garde sortez». Si elle est postée n'importe où ailleurs, elle dira «Passez, Grandes rondes ou Rondes de visite, tout est bien». S'il y a un mot d'ordre, elle dira «Avancez un par un à l'ordre»⁵.

Dans une satire typique du XVIII^e siècle, on trouve les références suivantes aux rondes, sous forme d'avis... au major:

«Lorsque c'est votre tour d'être officier général du jour au camp, assurez-vous de faire attendre les piquets aussi longtemps que possible, particulièrement s'il pleut: cela habituera les soldats à résister aux intempéries, et ils seront heureux de vous voir.»

4. Interview de l'auteur avec le capitaine (M) F.J. Mifflin, QGDN, 3 octobre 1974.

5. Denison, capitaine F.C., *Historical Record of the Governor-General's Body Guard*, Toronto, Hunter, Rose and Co., 1876, p. 83.

«En faisant vos rondes de nuit, ne manquez pas de bien faire trotter votre sergent et votre escorte. Cela les empêchera d'attraper le rhume, et peut se faire sans le moindre inconvénient, si vous êtes à cheval.»

Au soldat:

«Si vous êtes sentinelles à la tente de l'un des officiers généraux, vous n'avez pas besoin d'interpeller dans la première partie de la soirée, de crainte de déranger son honneur, qui sera peut-être en train de lire, d'écrire ou d'avoir de la compagnie. Mais dès qu'il sera au lit, rugissez au moins à toutes les dix minutes «Qui va là?», même si personne ne passe. Cela lui donnera une idée favorable de votre prestesse; et même si vous interrompez son sommeil, celui-ci n'en sera que plus plaisant lorsqu'il aura constaté qu'il repose dans une parfaite sécurité. Lorsque l'heure de la relève approche, ne cessez de crier «Relève, relève!» Cela empêchera la garde de vous oublier, et prouvera que vous n'êtes pas endormi⁶».

Serment d'allégeance

Lorsqu'une personne entre dans les Forces canadiennes, elle est priée de prêter un serment d'allégeance, ou de faire une affirmation solennelle, dans les termes suivants:

Je, (nom et prénoms), jure (ou affirme solennellement) que je serai fidèle et que je prêterai une véritable allégeance à Sa Majesté, la reine Élisabeth II, ses héritiers et successeurs, conformément à la loi. Que Dieu me soit en aide. (La prière de la fin est omise dans le cas de l'affirmation solennelle).

Une telle déclaration, faite sous serment, est une forme de contrat, une promesse solennelle, entre la recrue et la Souveraine qui, en tant que reine du Canada, symbolise l'État, le pouvoir souverain. Ce serment d'allégeance, ou affirmation solennelle, est fondée sur une coutume vieille de milliers d'années.

Dans les légions de la Rome antique, le soldat prêtait un serment militaire appelé «sacramentum». Il s'agissait d'une formule prononcée dans des conditions de grande solennité et exprimant un engagement si profond que rarement un soldat osait y manquer, non pas tant par crainte de sanctions que par celle de ne pouvoir effacer

6. Kearsely, G., imprimé pour, *Advice to the Officers of the British Army: with the Addition of some Hints to the Drummer and Private-Soldier*, Londres, 1783, pp. 9 et 20. D'après le *Dictionary of Military and Naval Quotations* de R.D. Heinl, USNI, Annapolis, 1967, p. 187, cette oeuvre aurait été écrite par l'écrivain militaire bien connu, Francis Grose.

une telle tache de son honneur personnel. Il promettait une obéissance implicite à ses commandants de ne pas désertir le service «ni, à quelque moment que ce soit, de ne pas refuser de s'exposer aux plus grands périls, pour la sécurité et le bien-être de l'État.

Cette cérémonie de l'Armée romaine se répétait au début de chaque année. C'était un spectacle impressionnant. On choisissait pour l'occasion un soldat à la voix puissant. Il répétait la formule après le Tribun, après quoi toute la légion, d'une seule voix, proclamait son consentement à observer le serment, dégainant parfois leurs courtes et lourdes épées pour les élever en l'air afin de souligner leur engagement^{1, 2}.

À travers les siècles, les conditions dans lesquelles le serment d'allégeance était prêté, ou les occasions où il ne l'était pas, par les recrues, ont suscité nombre de récits, authentiques ou fictifs. On a beaucoup écrit à propos du shilling du roi, dont l'acceptation, à une certaine époque, obligeait l'homme à s'enrôler. Nombreuses sont les anecdotes à propos de sergents trop zélés entraînant un concitoyen, depuis trop longtemps attablé dans une taverne, à accepter le shilling du roi, la victime s'éveillant le lendemain pour se demander comment il pourrait échapper d'être appréhendé comme vagabond, ou comment recueillir les vingt shillings nécessaires pour se tirer de ce «mauvais marché». Ou encore, ce pouvait être le contraire, et c'est pourquoi on appelait un soldat ou matelot inutile un «dur marché du roi» (*King's Hard Bargain*) car, aux époques de graves difficultés nationales, la presse redoutée présentait les «corps» si on ne pouvait les obtenir autrement.

Cependant, il est intéressant de noter que les Britanniques, il y a près de trois siècles, bénéficiaient d'une certaine protection contre l'enrôlement arbitraire dans les Forces armées. Dès 1694, l'assermentation d'une recrue devait se faire devant une autorité civile afin d'empêcher qu'un citoyen ne «soit entraîné, sans en comprendre la nature, à signer un contrat qui, bien que non à vie, est un engagement d'une nature très grave³».

Bien que la formule de serment d'allégeance ait évolué avec les années, il existe une qualité immuable dans l'expression du lien qui

1. Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law, etc.*, Edimbourg, 1717, pp. 69-70.

2. *Ibid.*, Voir aussi Adye, S. Payne, *A Treatise on Courts Martial, also an Essay on Military Punishments and Rewards*, Londres, 1805, p. 240.

3. Grande-Bretagne, War Office, *Manual of Military Law etc.*, 1929, Londres, HMSO, réimprimé en 1940, p. 215.

unit le souverain et le sujet. Par exemple, il y a quelque chose de quasi médiéval dans le libellé du serment du soldat de l'époque de la reine Anne, il y a près de trois siècles:

«Je jure d'être loyal envers notre souveraine, la reine Anne, et de la servir honnêtement et fidèlement, en défendant sa personne, sa couronne et sa dignité, contre tous ses ennemis et opposants, quels qu'ils soient; et d'observer et d'obéir aux ordres de Sa Majesté, et aux ordres des généraux et officiers que me désignera Sa Majesté. Que Dieu me soit en aide⁴».

Pendant les guerres napoléoniennes, le serment et le certificat du magistrat ou juge de paix devant qui la recrue devait se présenter étaient des formules imprimées. Le serment prêté par un soldat fut renformé en 1799 par ce curieux document⁵:

«Je, (nom), fais le serment que je suis, de profession, un () et qu'au meilleur de ma connaissance et de ce que je sais, suis né dans la paroisse de () dans le comté de () et que je ne souffre d'aucune hernie, ni n'ai jamais été ennuyé par des convulsions, et que je ne suis nullement atteint d'infirmité ou autre invalidité, mais que je puis me servir parfaitement de tous mes membres, et que je ne suis pas un apprenti; et que je n'appartiens pas à la milice, ni à tout autre régiment, ni à la Marine de Sa Majesté, ni aux fusiliers marins».

Sous-mariniers

Les sous-mariniers sont probablement les gens les moins orthodoxes du service, sous le rapport de l'habillement, notamment lorsque leurs navires ont quitté la bouée ou la jetée. Il est assez paradoxal de constater que la fonction, la conception et l'ambiance du sous-marin ait, au cours des quelque sept décennies d'évolution de ce vaisseau, produit l'un des systèmes les plus rigoureux d'auto-discipline, côte à côte avec les relations officiers-hommes les moins formalistes qu'on trouve dans le service aujourd'hui. Ce sont là des facteurs essentiels au maintien du sous-marin en état de combattre dans les profondeurs de la mer, ainsi qu'à sa préservation et à celle de son équipage.

Les locaux d'habitation et de travail, et même d'entreposage d'équipement sont extrêmement exigus, et l'eau fraîche pour le bain

4. Bruce, Alexander, *The Institutions of Military Law etc.*, Édimbourg, 1717, pp. 102-103.

5. Grande-Bretagne, War Office, *General Regulations and Orders for the Conduct of His Majesty's Forces in Great Britain*, Whitehall, 1799, p. 113.

et la lessive est très limitée. Le sous-marinier doit vivre, souvent pendant plusieurs semaines d'affilée, dans des quartiers très petits, et le non-formalisme de son accoutrement en mer est l'une des façons qui lui permet de s'adapter à ses fonctions et à son environnement.

Une marque distinctive du sous-marinier est son chandail blanc à col roulé, qui le protège des éléments pendant son quart sur le pont découvert, au sommet du capot. Ce chandail est en vogue depuis les débuts du sous-marin dans la Royal Navy, avant la Première Guerre mondiale, et la première embarcation sous-marine du Canada, le CC de 1914 à Esquimalt.

Le gréement normal du jour dans un sous-marin canadien en mer s'appelle le «gréement du pirate», c'est-à-dire une grande diversité de vêtements délabrés, parfois faisant montre d'une vive imagination, souvent des jeans ou des T-shirts arborant des dessins et slogans pittoresques.

Un autre vêtement favori du sous-marinier, notamment lorsqu'il est de service sur la partie exposée qui fait la longueur de la coque de pression, est le «Poopy Suit», sorte de couvre-tout qui colle aux chevilles et aux poignets, et qui est appelé ainsi à cause de la nécessité de l'enlever pour faire ses besoins.

Enfin, toujours au sujet de l'habillement du sous-marinier, il faut assister à un dîner de gala dans le carré des officiers d'un sous-marin pour s'en faire une idée. Au premier coup d'oeil, il semble incongru que dans cet espace réduit, d'un peu plus de 9 pieds sur 10, non seulement sept officiers vivent et dînent, mais à l'occasion organisent un dîner de gala, convenablement servi dans de beaux verres de cristal, et dans de la vaisselle de porcelaine. Mais encore une fois, c'est son accoutrement qui distingue le sous-marinier. À un dîner de gala, toute espèce d'habillement est tout à fait acceptable, à condition que le dîneur porte une cravate. Et l'on peut imaginer facilement les formes étranges et merveilleuses de cravates confectionnées par le toujours ingénieux sous-marinier¹.

Tradition du fusil

Lorsque les trois anciennes armes furent fusionnées en une seule Force unifiée, par une loi du Parlement en 1968, suivie un an plus tard d'un programme visant à ce que les officiers et hommes de tous grades portent le même uniforme vert foncé, ce nouvel accoutrement parut familier et des plus appropriés à plusieurs unités des Forces

1. Interview de l'auteur avec les officiers du sous-marin canadien *Okanagan*, Halifax, 25 octobre 1976.

canadiennes, c'est-à-dire les régiments de fusiliers. Huit ans plus tard, en 1976, lorsque le ministre de la Défense nationale autorisa tous les régiments de fusiliers à porter leurs ceintures de toile noire et bretelles d'épée traditionnelles avec l'uniforme vert des Forces canadiennes, lors de cérémonies, ce fut comme un «retour au bercail», un retour vers ce qu'on appelle désormais la «tradition du fusil». Des unités comme le Regina Rifle Regiment, le Royal Winnipeg Rifles, le Queen's Own Rifles et autres unités ayant des antécédents liés à la tradition du fusil sont toutes très fières de faire partie de cette ancienne forme distincte d'infanterie presque deux fois séculaire.

Tout commença en 1797 dans l'Armée britannique, lorsqu'un bataillon spécial de fusiliers fut ajouté au 60th Regiment of Foot (devenu plus tard le King's Royal Rifle Corps). Trois ans plus tard, à peu près la même chose se produisit dans le 95th Regiment (devenu plus tard la Rifle Brigade). Contrairement aux autres régiments de ligne vêtus d'uniformes rouges, les «fusiliers», dès le début, furent vêtus d'uniformes verts, comme les garde-chasse des forêts, dont le rôle, dans une large mesure, servit de modèle aux «fusiliers»¹.

Tant à cause de leur uniforme que de leur entraînement, les fusiliers représentaient du point de vue tactique des combattants dont l'aspect physique se confondait avec l'environnement et, par conséquent, moins facilement décelables, et des tirailleurs légèrement équipés, rapides et souples dans leurs mouvements. Ce type de combattant était idéal pour les campagnes des forêts nord-américaines. À vrai dire, le 60th Regiment fut levé à cette fin, et se tira très bien d'affaire pendant la guerre de Sept ans et pendant la Révolution américaine. Un siècle plus tard, le Royal Rifles était aux portes du Fort Garry, près d'où se joignent les rivières Rouge et Assiniboine pour former Winnipeg, pour étouffer la rébellion de Louis Riel².

Traditionnellement, les régiments de fusiliers, en plus de porter un uniforme vert, ont toujours utilisé un équipement en cuir noir, et plus tard en toile noire, un couvre-chef noir et des boutons noirs. Ils n'ont jamais eu ni fifres ni tambours, seulement des clairons, utilisés en grande partie pour transmettre des ordres. Ils n'ont jamais eu de drapeaux, et les honneurs remportés au combat sont inscrits sur leur écusson, qui, par tradition, est une croix de Malte.

1. Fortescue, sir John W., *The Empire and the Army*, Londres, Cassell, 1930, p. 161.

2. Willock, Roger, «Les tuniques vertes sur la rivière Rouge», *Journal de l'Armée canadienne*, vo. 13, n° 1, 1959, p. 45.

Contrairement aux autres fantassins, munis d'une baïonnette de coupe triangulaire, les «fusiliers» portaient une arme spéciale appelée «épée», et encore aujourd'hui la baïonnette du fusilier s'appelle une épée. En voici la raison. À l'origine, le fusilier était armé d'un fusil plus court et plus léger que celui des unités d'infanterie ordinaires afin d'accroître sa mobilité. Pour compenser la perte de pénétration causée par la dimension plus courte du fusil, on le munissait d'une baïonnette plus longue, assortie d'une poignée pour utilisation dans les combats corps à corps. C'est pour cela qu'on l'a appelée une épée³.

En marche, on tenait le fusil «à bout de bras» afin d'être toujours prêt à passer à l'action, et la marche elle-même se faisait à un pas plus rapide que la cadence normale de l'infanterie. Les exercices se faisaient rapidement et en silence, les commandements étant réduits au minimum. Bien que rompu à une discipline stricte, une souplesse rapide et silencieuse, ainsi qu'une ingéniosité à toute épreuve étaient la marque du fusilier en campagne. On insistait sur la nécessité pour chacun d'acquérir prestesse, ruse et rapidité de mouvement. De hautes normes de tir et d'aptitude à s'écarter des tactiques et exercices stéréotypés étaient les principales caractéristiques d'un régiment de fusiliers. Ces traditions sont encore très vivantes et fièrement conservées aujourd'hui par les «fusiliers».

3. *Regimental Standing Orders for the Queen's Own Rifles of Canada 1965*, Annexe A, p. 8.